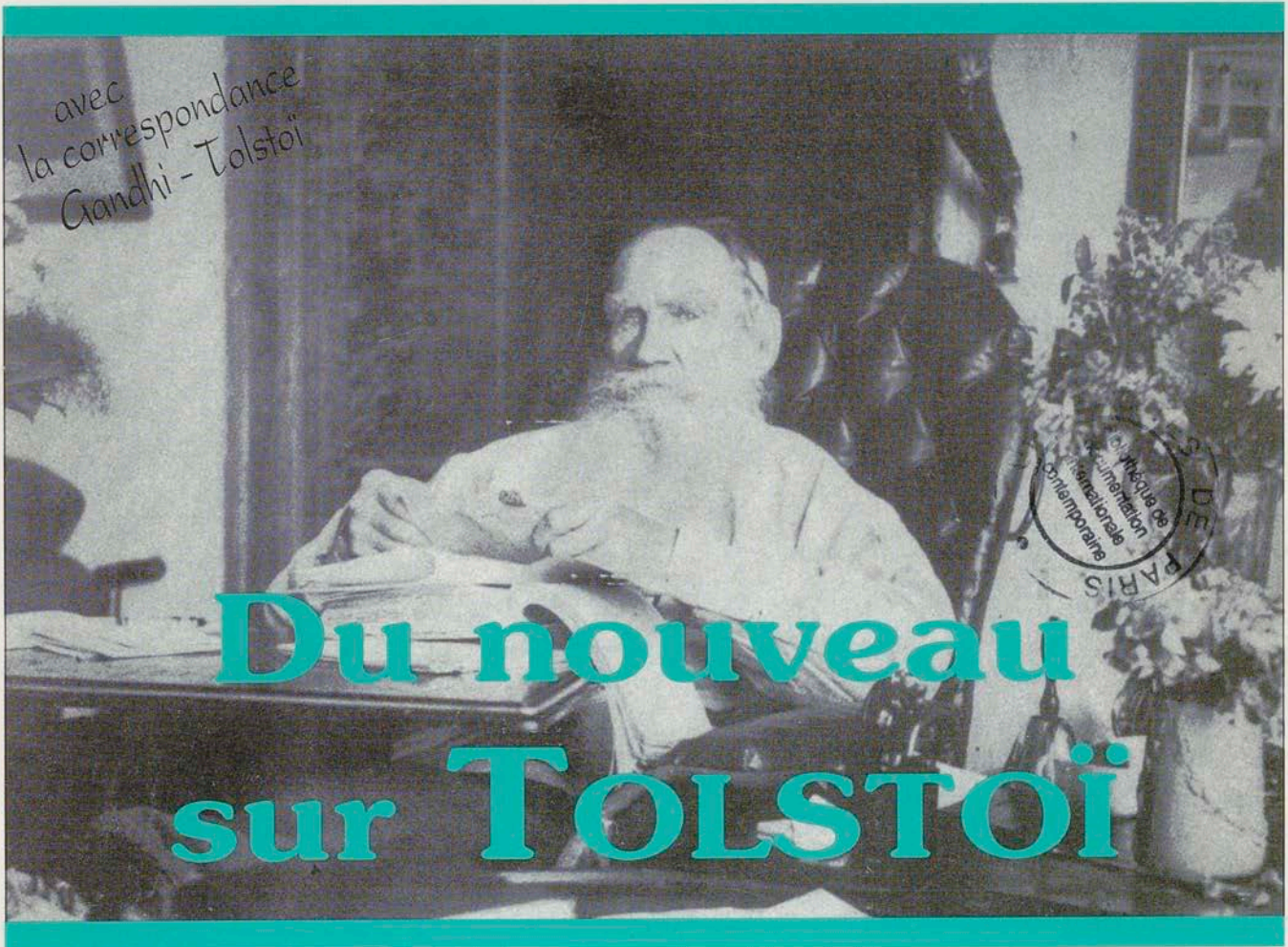


BDIC

ISSN 0223-5498

ALTERNATIVES NON VIOLENTES



89 80P
6112

revue trimestrielle

52 F

Comment nourrir, éduquer, soigner 10 milliards d'hommes ? C'est le défi des défis pour notre planète. En deux générations, l'explosion démographique va bouleverser nos modes de vie. Dès aujourd'hui, avec les meilleurs spécialistes, découvrez les faits, les enjeux, les débats de cette question vitale. 60 F. 68 pages.



Le monde se complique CROISSANCE l'explique

A recopier ou à découper et retourner à
CMD/VPC 163, bd Malesherbes - 75859 Paris cedex 17. Tél. 48.88.45.04

☐ Je commande _____ exemplaires
du hors-série
"Demain 10 milliards d'hommes"
60 FF. port compris Réf. 041.012

Je joins le montant total de ma commande
soit F.

Par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
Croissance/VPC

Mlle, Mme, M _____

Adresse _____

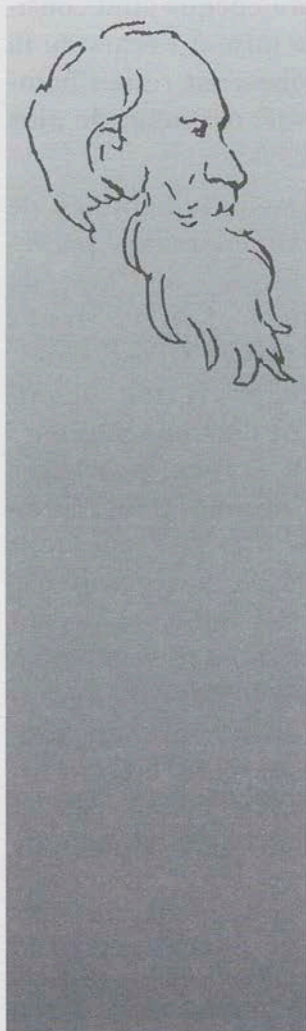
Code postal _____

Ville _____

Pays _____

BON DE COMMANDE

D 181



Léon Tolstoï (1828-1910) n'est pas seulement l'auteur de grands romans comme *Adolescence*, *Guerre et Paix*, ou *Anna Kérénine*, traduits et étudiés dans le monde entier, il est aussi celui qui a compris que seule la non-violence peut s'opposer d'une manière acceptable à la violence de l'armée, de l'État et des Églises. Tout ce domaine de l'œuvre de Tolstoï est depuis longtemps occulté, comme en témoigne encore aujourd'hui la totale absence en librairie des écrits philosophiques, religieux et politiques de Tolstoï.

Demandez à un libraire *Le Royaume des cieux est en vous*, *Appels aux dirigeants* ou *La lettre à un hindou*, il vous répondra qu'il n'a rien. Ces écrits, comme des dizaines d'autres, montrent pourtant que Tolstoï, durant les trente dernières années de sa vie, est devenu un pionnier de la non-violence. C'est lui qui élaborait le principe de non-coopération qui établit que l'homme juste doit cesser d'apporter implicitement ou directement son soutien aux puissants dont le pouvoir repose sur les armes, l'argent et le mensonge.

Il faut lire Tolstoï, d'autant plus que son écriture est limpide. Son style a peut-être vieilli si l'on considère les écrivains de notre époque, mais Tolstoï reste un modèle de clarté et de concision. On savait depuis longtemps à ANV que le Tolstoï non-violent était méconnu, mais nous ignorions à quel point on allait trouver chez cet auteur russe des intuitions et des démonstrations éblouissantes pour fonder le combat non-violent. Nous avons passé deux ans à aller de découvertes en découvertes, faisant fonctionner des copieurs pour pouvoir lire quelques vieilles éditions des écrits de Tolstoï accessibles seulement dans des bibliothèques de prêt.

Nous sommes loin d'avoir lu tout ce que nous aurions aimé trouver. Aussi ce numéro d'ANV n'aborde pas par exemple le Tolstoï pédagogue,

dont on sait néanmoins que l'école qu'il fonda pour des enfants de paysans a inauguré des méthodes d'apprentissage où figurent en bonne place ce qu'il est convenu d'appeler les techniques de résolution non-violente des conflits. En nous aventurant dans l'œuvre de Tolstoï, nous avons été saisis de vertige, découvrant que cet homme, vivant à Iasnaïa Poliana, à 200 km de Moscou, fut en vérité le phare de toute une génération, celle qui cherchait une conscience morale digne de ce nom. Romain Rolland écrit dans sa merveilleuse *Vie de Tolstoï*, parue en 1911, que les jours de 1886 où il apprit à connaître le vrai Tolstoï (le romancier et le philosophe) ne s'effaceront jamais de sa mémoire. « *Les traductions de Tolstoï, raconte-t-il, paraissaient dans toutes les maisons d'édition à la fois, avec une hâte fiévreuse. [...] En quelques mois, en quelques semaines, se découvrait à nos yeux l'œuvre de toute une grande vie, où se reflétait un peuple, un monde nouveau. Je venais d'entrer à l'Ecole Normale. Nous étions, mes camarades et moi, bien différents les uns des autres [...] mais pendant quelques mois, l'amour de Tolstoï nous réunit tous. [...] Autour de nous, dans nos familles, dans nos provinces, la grande voix venue des confins de l'Europe éveillait les mêmes sympathies. [...] Jamais voix pareille à la sienne n'avait encore retenti en Europe.* »

Cette voix, c'était celle de la non-violence qui s'insurge contre la peine de mort, le service militaire, l'accaparement de terres par ceux qui ne la travaillent pas mais en bénéficient grâce au travail des autres.

Cette voix s'est élevée en Russie grâce à Tolstoï. Le tsar, son gouvernement et l'Eglise orthodoxe ont été contraints de l'entendre. Pour faire taire l'apôtre d'Iasnaïa Poliana, ils l'ont excommunié, ce qui à l'époque était considéré comme une suprême mise à l'écart de la société. Rien n'y a fait. Tolstoï est resté l'homme libre qu'il a toujours été, devenant de plus en plus populaire.

Iasnaïa Poliana était devenu le haut-lieu de la conscience universelle. Du courrier y parvenait de toute la Russie, d'Europe, de Chine, de l'Inde et des Amériques. Les visiteurs affluaient. Ses amis s'appelaient Gorki, Guay, Romain Rolland, Wells, Rilke... Il était attentif aux personnalités extérieures comme aux paysans, ses voisins. En 1909, il reçut une lettre d'un Indien parfaitement inconnu. Il lui répondit avec attention, comme il faisait pour tout courrier. Leur correspondance dura jusqu'à la mort de Tolstoï, en 1910. Cet Indien s'appelait Mohandas Gandhi. Personne ne le connaissait encore, si ce n'est quelques hindous et musulmans indiens immigrés en Afrique du Sud. ANV publie ici la correspondance Gandhi-Tolstoï. Sans Tolstoï, Gandhi n'aurait probablement jamais été le Gandhi que le monde a connu¹.

Tolstoï n'a pas employé le terme « *non-violence* », puisque celui-ci a été forgé plus tard par Gandhi, le traduisant du sanscrit « *ahimsa* ». Mais il est juste, pensons-nous, de considérer aujourd'hui Tolstoï comme un éminent penseur de la non-violence.

Tout un courant pacifiste s'est référé à Tolstoï, dans la première moitié du XX^e siècle. Chacun sait que le pacifisme est à distinguer de la non-violence. Le pacifisme dénonce avec raison l'horreur des guerres, mais il a toujours été incapable de proposer une alternative d'actions crédibles et efficaces pour tenter de résoudre les conflits. Il est certain que bien des côtés de la pensée de Tolstoï peuvent faire croire qu'il fut essentiellement un pacifiste. Mais à y regarder de plus près, on découvre en gestation chez Tolstoï les méthodes de lutte non-violente. Ce n'est pas par hasard que Gandhi disait n'être qu'un simple disciple de Tolstoï. Il lui avait montré la voie à suivre pour entraîner tout un peuple dans des actions de jeûne, de non-coopération et de désobéissance civile, libérant ainsi l'Inde du joug colonial britannique.

Avant et après sa mort, Tolstoï a eu ses détracteurs, à cause de ses écrits philosophiques, religieux et politiques. D'après Tourguéniev, Tolstoï pataugeait dans des « marécages impénétrables ». Pour Zweig, « qui aime Tolstoï fera bien de fermer les yeux » sur ce qui n'est pas ses romans, car « il jette aux ordures les valeurs les plus sûres ». Et Henri Troyat, en 1969, a réussi à écrire sur Tolstoï un livre de huit cents pages où le Tolstoï des trente dernières années de sa vie est traité par le haussement d'épaules. Comme l'a écrit superbement Henri Guillemin, « *Ce Tolstoï-là gêne Troyat, il l'incommode, politiquement et d'une autre manière encore, avec ce repoussant communisme à la sauce chrétienne que, paraît-il,*

Tolstoï nous propose. Bien sûr qu'il gêne, Tolstoï, qu'il gêne pas mal de gens »². Le philosophe Alain avait déjà tranché dans le vif, déclarant que l'écrivain d'Iasnaïa Poliana avait « des idées de l'âge de pierre ».

Mais ce ne fut point l'avis de Jean Jaurès, qui, le 10 février 1911, à Toulouse, dans un hommage trop peu connu, a salué Tolstoï. Voici ses paroles : « *Nous lui devons une singulière reconnaissance [...]. Que de fois j'ai remarqué, dans Paris, que l'éblouissement brutal des lumières d'en bas voile la clarté supérieure [...]. Le patron est obsédé par son entreprise et son gain. La salarié, englouti dans le désordre économique, n'émerge que de la bouche et du front pour un cri de protestation. Et nous autres, hommes politiques, perdus dans la bataille et noyés dans l'intrigue quotidienne, nous sommes aussi en péril d'oublier qu'avant tout nous vivons notre condition d'homme au sein d'un univers énorme et mystérieux. Tolstoï nous rappelle qui nous sommes. Il nous aide à lever les yeux vers les étoiles et à retrouver le sens de la vie.* »³

FRANÇOIS VAILLANT

1) Sur Gandhi, lire le dossier illustré, *Gandhi, artisan de la non-violence*, publié en 1992 par la rédaction de *Non-Violence Actualité*. 90 F, port compris. NVA, B.P. 241, 45202 Montargis cedex.

2) *Le Nouvel Observateur*, 22 juillet 1978.

3) Cité par Henri Guillemin dans *Le Nouvel Observateur*, 22 juillet 1978.



Le docteur Serge Tolstoï (1993)

Photo F. Vaillant

Racontez- nous...

INTERVIEW DU DOCTEUR
SERGE TOLSTOÏ*

*Le comte Serge Tolstoï a écrit *Tolstoï et les Tolstoï* (Prix de l'Académie française), Paris, Hermann, 1980, *Les enfants de Tolstoï*, Paris, Perrin, 1989, 278 p., et a fait publier un livre d'art, *Léon Tolstoï. Photographies de Sophie Tolstoï*, Marc Vokar éditeur, 1991. Conférencier et auteur de nombreux articles sur la personnalité et l'œuvre de son grand-père.

Serge Tolstoï est l'un des trente et un petits-enfants de Léon Tolstoï, dont six sont encore en vie en 1993. Il habite à Paris. Avec son épouse, il a entrepris depuis longtemps, avec charme et efficacité, de faire connaître la personnalité éblouissante et l'œuvre de son grand-père.

ANV : Léon Tolstoï est surtout connu pour ses romans, ce qui signifie qu'une part importante de son œuvre est mise entre parenthèses, or c'est celle que cet écrivain a consacré à ce que nous appelons la "non-violence". Comment expliquez-vous ce phénomène ?

Serge Tolstoï : C'est une question tout à fait intéressante et d'actualité. De nombreux biographes ont une tendance de voir en Tolstoï deux personnalités différentes : celle de l'écrivain puis celle du philosophe moraliste apparue autour de 1880, après ce que l'on nomme sa crise morale et religieuse.

En fait, je pense que Tolstoï avait en lui une foule de personnages, parfois antinomiques, mais dès son plus jeune âge il fut habité par l'amour du prochain et la recherche du bonheur des hommes. C'est un leitmotiv qu'on retrouve dans son *Journal intime* qu'il a tenu toute sa vie.

Pendant le siège de Sébastopol, où il fut exposé à un endroit particulièrement dangereux, il écrivit, pendant une journée de détente, une page prophétique qui est un projet de fonder une nouvelle religion dénuée des mystères mais appliquant intégralement les préceptes du Christ. L'ambiance du mess des officiers, où on buvait beaucoup et où on jouait aux cartes, n'était pas propice à ce genre de spéculations philosophiques. Près de vingt ans plus tard, et jusqu'à la fin de sa vie, il y consacra son talent et ses forces.

Tolstoï est revenu ensuite à Moscou. Il s'est marié. Il est devenu un écrivain de plus en plus célèbre. Et au moment où il est arrivé au summum de ce qu'on peut désirer — c'est-à-dire la santé, la richesse et la célébrité, avec une femme qu'il adorait, des enfants qu'il aimait —, il s'est dit : « *Pourquoi vivre ? Quel est le sens de ma vie, si elle se termine par la mort ?* » Pendant de longues recherches il chercha la réponse à cette question qui l'angoissait. Tout d'abord il essaya de retrouver la foi de son enfance, alla régulièrement aux offices religieux, se confessa et communiait, mais cela ne le satisfaisait pas. Il continua sa recherche en lisant des ouvrages philosophiques, apprit en un an l'hébreu et le grec pour lire la Bible et surtout les Évangiles dans le texte. C'est dans la doctrine du Christ et celle des grands prophètes comme Bouddha et dans des écrits de quelques grands esprits comme Socrate entre autres, qu'il trouva la vérité : l'amour du prochain et son corollaire : la non-résistance au mal par la violence.

Ce n'est pas une attitude simplement passive comme on a voulu le prétendre. Il faut avoir beaucoup de courage pour la pratiquer. Gandhi, qui était un élève de Tolstoï, et Luther King l'ont bien montré.

ANV : *Trop souvent, on traduit le refus de la violence chez Tolstoï en parlant de « la non-résistance au mal ». En fait, l'expression russe — vous le rappeliez —, c'est toujours « la non-résistance au mal par la violence »...*

S.T. : Exactement.

ANV : *Quel a été le cheminement de Tolstoï sur la question de l'Église complice de la violence ?*



Les enfants de Toula chez Léon Tolstoï, 1907

S.T. : Tolstoï s'est écarté de l'Église parce qu'elle n'a pas réussi à faire appliquer aux hommes la doctrine chrétienne dans toute son intégralité, de plus elle a fait un compromis avec l'État en avalisant la peine de mort. La richesse de l'Église était par ailleurs insupportable à Tolstoï qui aimait à rappeler que le Christ invite à vivre dans le partage.

ANV : *Lire l'Évangile était chose déconseillée, voire interdite, par l'Eglise catholique en Europe de l'Ouest à cette époque. L'Église orthodoxe faisait-elle de même en Russie ?*

S.T. : Non. Nous avons toujours en Russie le Vieux Testament et le Nouveau Testament qui étaient enseignés à l'école avant les bolcheviques. Ils sont réédités maintenant.

ANV : *Tolstoï niait pourtant à la fin de sa vie la divinité du Christ ?*

S.T. : Il disait que le Christ était un homme et que, s'il avait été Dieu, tout ce qu'il a fait n'aurait eu aucune valeur, parce

que Dieu peut tout faire... Le Christ n'était pour lui qu'un homme, un fils de Dieu, comme nous le sommes tous. Tolstoï insiste, dans toutes ses lettres et dans son *Journal intime*, sur la parcelle de la divinité qui habite en chaque homme et qui ne demande qu'à grandir.

Tolstoï aimait beaucoup le tableau de l'un de ses amis, Nicolas Gay, ce peintre d'origine française était un hôte fréquent d'Iasnaïa Poliana. C'est la crucifixion du Christ qui est au musée d'Orsay. Le Christ est peint comme un pauvre homme, un juif méprisé. Son exploit est grand puisqu'il s'agit d'un homme et non d'un Dieu.

ANV : *L'éducation des enfants est un domaine qui a beaucoup intéressé Tolstoï, puisqu'il a fondé, avant même de se marier, une école pour des enfants de paysans. Qu'est-ce qu'il avait dans la tête pour faire cela ?*

S.T. : C'est parce que l'éducation et l'instruction sont à la base du développement culturel et spirituel de l'homme. A l'époque de sa jeunesse, seuls les enfants de la classe privilégiée, à part quelques exceptions, allaient à l'école. Tolstoï a trouvé cette situation scandaleuse. Il alla en France, en Allemagne et en Angleterre, pour connaître les méthodes pédagogiques qui y étaient en vigueur, elles ne l'ont pas satisfaites. Il fonda alors sa propre école, avec une méthode pédagogique bien à lui. Sur son propre argent, il a engagé plus de dix instituteurs, les a formés à Iasnaïa Poliana où lui-même faisait la classe aux fils de paysans.

Il rédigea un ouvrage volumineux : *Les quatre livres de lecture* où les petites histoires et contes pour enfants ont tous un sens religieux et moral. Tolstoï était émerveillé par l'intérêt et l'intelligence de ses élèves. Dans un journal pédagogique qu'il édita à cette époque, un article sur ce que les enfants peuvent apprendre aux adultes fit sensation.

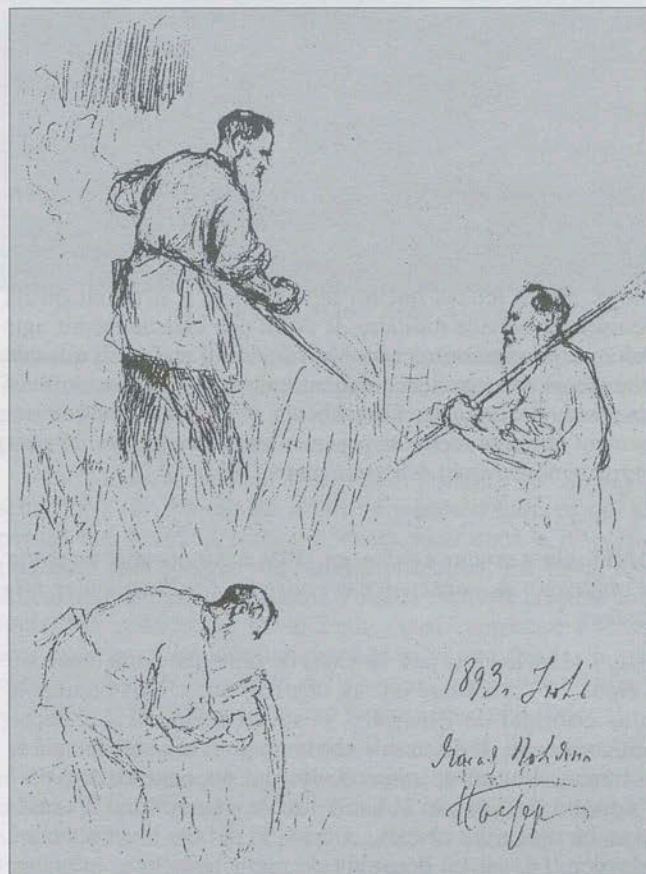
ANV : *Quelle est la place que Tolstoï donnait au travail manuel ?*

S.T. : Il considérait que le travail manuel était plus important encore que le travail intellectuel. Il trouvait que le travail manuel était non seulement une bonne chose pour la santé mais qu'il donnait aussi un vrai sens à la vie. C'est pour cette raison qu'il s'est élevé, d'une façon un peu particulière,

contre certaines matières qu'on enseignait à l'université : « *Cela ne sert qu'à meubler les têtes de notions inutiles et ne donne pas le sens à la vie* », disait-il. Tolstoï faisait tous les travaux des champs et apprit même à faire des bottes de cuir.

ANV : *Quelle a été l'influence de Tolstoï sur ceux qui refusaient de faire le service militaire ?*

S.T. : Il y avait en Russie les Doukhobors. Ils formaient une secte religieuse dont l'une des particularités était de refuser le service militaire. "Doukhobor" signifie "lutteur par



Léon Tolstoï en train de faucher.
Dessin d'après nature de Léonide Pasternak. 1893.

l'esprit". Ils étaient persécutés et emprisonnés. Pour les aider, Tolstoï leur proposa de les faire émigrer au Canada où le service militaire n'était pas obligatoire. Pour financer le transport de plusieurs milliers de ces paysans, Tolstoï fit une dérogation à son refus de toucher ses droits d'auteur pour ses œuvres postérieures à 1880. Il chargea son fils Serge de faire les démarches nécessaires auprès des gouvernements russe et canadien et pour négocier les droits d'auteur pour son roman *Résurrection* en Russie et à l'étranger, en France et en Angleterre. Ce dernier grand roman, paru en 1900, fut un grand succès. *L'Echo de Paris* le publia en feuilleton, à un franc la ligne ! L'argent ainsi récolté a permis d'affréter deux grands navires qui ont servi aux Doukhobors pour émigrer au Canada. Son fils Serge fit partie du voyage. Les Doukhobors existent toujours au Canada, où ils ont prospéré sans rien renier de leur foi.

ANV : Tolstoï poussait-il les Doukhobors à refuser le service militaire, eux qui se retrouvaient ensuite en prison ?

S.T. : Il ne les poussait absolument pas, ni aucun des nombreux autres jeunes qui lui demandaient s'il fallait qu'ils refusent le service militaire. Il disait que chacun devait agir selon sa propre conscience. Mais lorsqu'il apprenait que ces objecteurs de conscience étaient emprisonnés, il multipliait les demandes pour les faire libérer, et réclamait du gouvernement qu'on le mette en prison à leur place, ce que le gouvernement ne faisait évidemment pas.

ANV : On a dit que Lénine, en 1919, avait accordé un statut d'objecteur de conscience à cause de l'influence des tolstoïens ?

S.T. : Je ne le crois pas. Je viens de faire une conférence sur Lénine, et j'ai mesuré encore une fois que c'est l'homme le plus criminel de l'histoire. Il savait mentir d'une façon extraordinaire. Il disait une chose un jour, et le lendemain le contraire. J'ai un de mes cousins qui est resté en Russie à l'époque de Lénine. Il avait fait la guerre dans l'armée blanche contre les rouges, et après la défaite il est revenu à Moscou. Là, on lui demanda de partir pour faire la guerre contre la Pologne. Il refusa. Il fut alors mis en prison. Vous voyez bien que Lénine ne respectait pas les objecteurs de

conscience. Un jour on est venu le chercher, il crut qu'on allait le fusiller, mais à sa grande surprise on l'emmena au Kremlin où le président Kalinine, qui avait connu ma grand-mère et ma tante, lui remit un passeport pour les États-Unis, par respect pour mon grand-père.

Etre parent de Léon Tolstoï

Pendant ma jeunesse, mon sentiment à l'égard de mon grand-père était ambivalent. Certes, je l'admirais et l'aimais à tel point que, pendant mon adolescence, il m'est arrivé de pleurer pendant des nuits en regrettant de ne pas l'avoir connu et d'avoir été privé de ses conseils, mais j'étais en même temps perturbé par cette ascendance qui m'écrasait. Parfaitement conscient de la disproportion entre ma personne et sa colossale stature, j'avais l'impression de perdre toute personnalité, si modeste qu'elle pût être, lorsque j'étais présenté comme petit-fils du grand homme. Avec l'âge, en m'affermissant, ce sentiment s'est atténué et a pratiquement disparu depuis le jour où une voisine de table m'a posé la sempiternelle question : « Est-ce que vous seriez parent... ? » Question que j'ai entendue des centaines de fois et qui toujours provoquait un sentiment complexe d'agacement et en même temps de fierté. Mais je comprenais parfaitement que l'intérêt que je suscitais n'était pas dû à un mérite personnel quelconque mais était dicté par une simple curiosité fort naturelle d'ailleurs. Je m'apprêtais, comme à l'accoutumée, à répondre avec un sourire contraint et compassé, lorsque à mon grand étonnement j'entendis : « ...du docteur Tolstoï ? »

Extrait du livre de Serge Tolstoï, *Les enfants de Tolstoï*, Paris, Perrin, 1989, pp. 19-20.

ANV : *Votre tante Tatiana, à Rome, a reçu la visite de Gandhi. Quelle fut cette rencontre ?*

S.T. : Gandhi, en sandales et avec son rouet qui ne le quittait jamais, s'est arrêté en effet chez ma tante, à Rome. C'était en 1931, Gandhi venait de Londres et retournait en Inde. Je n'ai pas eu le bonheur d'assister à leur conversation, mais je suppose que ce sage, qui libéra l'Inde quelques années plus tard en appliquant la doctrine de Tolstoï de la non-résistance au mal par la violence, fut heureux de trouver chez ma tante une parenté d'esprit. Dans une lettre adressée à son frère Serge, elle fait part de cette visite : « *C'est un petit vieux charmant et gai, d'une sagesse incomparable. Tous nos philosophes européens me paraissent des bavards inconsistants comparés à cette sagesse solide comme le roc, profonde et inébranlable.* »

ANV : *Avez-vous eu l'occasion d'aller à Iasnaïa Poliana ?*

S.T. : J'y suis allé, la première fois, emmené par mes parents. Je devais avoir 5-6 ans, c'était en 1916-17. Ma grand-mère était vivante. Je me souviens encore très bien d'elle. J'étais son plus jeune petit-fils ; elle adorait les enfants ; elle aimait leur raconter des histoires. C'était une femme admirable. Le dixième de ce qu'elle a subi avec mon grand-père aurait pu déséquilibrer n'importe qui — vivre avec un génie, ce n'est pas de tout repos ! Elle était très habile, elle aimait aussi écrire et peindre. En plus des tâches qui incombent à une maîtresse de maison, elle savait tout faire...

ANV : *Le site est-il aujourd'hui entretenu ?*

S.T. : Il est devenu très tôt un musée. Pendant la guerre civile, notre propriété a été la seule de la région à ne pas être



La tombe de Léon Tolstoï, à Iasnaïa Poliana, 1912.

dévastée. Les paysans n'ont pas laissé entrer les pillards. Les 70-80 autres propriétés de la région ont toutes été saccagées puis brûlées en trois jours. Quand les Russes s'y mettent pour faire le bien ou le mal, ils savent s'y prendre !

Notre maison a donc été sauvée et protégée par les paysans. En 1921, Lénine en a fait un musée d'État, ce qui a permis que tout soit conservé, exactement dans la disposition où c'était lorsque ma famille y habitait. En 1942, les Allemands ont occupé Iasnaïa Poliana pendant presque un mois. Ma cousine germaine avait réussi cependant à faire tout évacuer avant leur arrivée. Les nazis ont fait les pires choses là-bas. Ils ont pendu des paysans, et avant de s'enfuir ils mirent le feu à la maison, qui heureusement fut éteint.

Iasnaïa Poliana est toujours un musée, mais les péripéties n'ont jamais manqué... Actuellement, il faut restaurer la maison et les dépendances. Un Fonds Tolstoï a été constitué, soutenu par de très nombreux et célèbres écrivains. Il faut sauver Iasnaïa Poliana, parce qu'à moins de deux kilomètres du site se trouve un énorme ensemble industriel, qui existe depuis longtemps, mais que des compagnies américaines et

allemandes veulent agrandir. Si elles réussissent, à coups de millions de dollars, d'ici quinze ou vingt ans, il n'y aura plus rien. La pollution a déjà fait d'énormes dégâts. C'est pour cela qu'avec beaucoup d'écrivains connus, nous avons écrit une lettre à Elstine.

Tolstoï passionné en Russie

Depuis la fin des années 80, le mouvement des adeptes de Tolstoï, où les aspects pacifistes et non-violents dominent, connaît une renaissance.

Celle-ci remonte aux deux premières "marches de Iasnaïa Poliana à la recherche du bâton vert", en 1989 et 1990 auxquelles ont pris part les disciples des idées du grand écrivain, venant de différents pays de Russie, de couches populaires différentes, de mouvements non-officiels, etc. Par la suite, une société tolstoïenne a été créée en URSS.

Les enthousiastes ont réédité Posrednick (L'intermédiaire), des revues ont commencé à paraître : La voie de Tolstoï, Unification, des ouvrages oubliés à dessein tels que En quoi consiste ma foi ?, Le Royaume des cieux est en vous, etc. Des journaux paraissent : Le Messager de Iasnaïa Poliana, Pour la survie, qui diffusent les convictions de Tolstoï et de ses condisciples.

« La renaissance des idées de Tolstoï, dit A. Gorelov, président de la société tolstoïenne de Moscou, c'est une étape logique du développement de notre société dans la voie de la non-violence et de la démocratie. »

Extrait d'une étude de R. Ilyukhina, historienne, de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de Russie, parue dans Les Cahiers de la Réconciliation, 1-1992, intitulée "Pacifisme et non-violence en Russie : des origines au putsch raté d'août 1991", 30 F. MIR, 114 bis rue de Vaugirard, 75006 Paris.

Nous essayons, ma femme et moi, de susciter des Fondations dans le monde entier pour aider à sauver Iasnaïa Poliana. J'ai reçu une proposition de l'ambassadeur de Russie auprès de l'UNESCO pour inclure Iasnaïa Poliana dans la liste des monuments et des sites à préserver.

ANV : Est-ce que beaucoup de personnes viennent actuellement visiter Iasnaïa Poliana ?

S.T. : Il y a plus de 100 000 visiteurs par an. Ces gens viennent le plus souvent dans des conditions difficiles, car Iasnaïa Poliana est à quinze kilomètres de Toula et il n'y a pas de trafic régulier.

ANV : Tolstoï est enterré là, chez lui ?

S.T. : Oui. Sa tombe est un simple monticule de terre dans le parc, au milieu des arbres, au bord d'un ravin. Il n'y a rien d'autre, pas même une inscription. Celle-ci est à 20 mètres de ce lieu. Tolstoï demanda à être enterré dans ce lieu, où, lorsqu'il était enfant, il partait, emmené par son frère aîné Nicolas, à la recherche d'un petit bâton vert. Ce talisman, une fois trouvé, devait rendre tout le monde heureux. Toute sa vie, Tolstoï continua de le chercher.

ANV : Les Russes ont-ils pu lire Tolstoï durant la période communiste ?

S.T. : Oui, mais ses œuvres philosophiques et religieuses n'étaient évidemment pas disponibles pour le grand public.

J'ai ici 90 volumes de l'œuvre de Tolstoï ; c'est une des meilleures éditions. A Moscou, un de mes neveux, académicien, préside un projet d'édition de l'œuvre complète de Tolstoï. Il y aura 100 volumes : les romans et les nouvelles avec leurs variantes, les journaux intimes et l'énorme correspondance. Par ailleurs, ses œuvres philosophiques et religieuses sont de nouveau publiées.

ANV : Estimez-vous que la pensée de Tolstoï peut influencer aujourd'hui de nombreux Russes ?

S.T. : Nous ne pouvons que le souhaiter. Mais la situation est telle en Russie que cette influence est encore bien faible. Il y a actuellement une délinquance effroyable, avec une

mafia atroce. Les gens, dans leur ensemble, sont complètement déstabilisés. Ce n'est pas facile de sortir de 70 ans de mensonges. Beaucoup confondent la liberté et la licence. L'argent joue un rôle qui est loin d'être bon. Malgré tout cela, il y a encore et toujours des personnes extraordinaires. J'en ai pour exemple celles qui travaillent au musée Tolstoï, leurs salaires sont misérables malgré leur grande conscience professionnelle.

Par ailleurs, à Toula, on vient d'ouvrir une école, dans le style Tolstoï. Deux autres ont été également ouvertes à Moscou. Tout cela est très important, comme votre action en France pour la non-violence. Il faut continuer.

Serge Tolstoï cite l'IRNC aux Nations unies...

Il faut cependant reconnaître que les actions relevant de la non-violence demeureront limitées aussi longtemps qu'un programme d'éducation ne sera pas entrepris dans toutes les écoles primaires et secondaires du monde, selon les grands principes de fraternité.

En effet, l'éducation de la paix commence par l'éducation de l'amour, le respect des droits de l'homme, mais aussi par l'éducation des devoirs — sans nuire au culte de la liberté — et non pas, uniquement, celle de l'argent.

C'est donc une restructuration planétaire qu'il faudrait entreprendre. Aujourd'hui, hélas, on en est encore loin ; certes, des écoles primaires en Inde enseignent-elles l'ahimsa (la non-violence active). En France, un Institut de recherche sur la résolution non-violente des conflits (IRNC) a été créé et le clergé catholique a reconnu enfin la non-violence, dans des textes signés par des évêques en 1983, 1986 et 1988. [...]

Extrait de la communication faite le 15 décembre 1988, par le docteur Serge Tolstoï, au siège des Nations unies (New York) à l'occasion du colloque Léon Tolstoï.

ANV : L'Église orthodoxe voit-elle aujourd'hui d'un bon œil l'œuvre de Tolstoï ?

S.T. : Elle a mis beaucoup d'eau dans son vin. J'ai organisé un colloque des Amis de Tolstoï, intitulé "Des écrivains russes et l'Optina Poustyne", c'était autrefois un sanctuaire, un monastère extraordinaire. Là se trouvait un Staretz, un genre de sage qui attirait les foules. Gogol, Dostoïevski, Tolstoï et bien d'autres écrivains aimaient y aller. Les Bolcheviks ont détruit ce monastère. Des moines sont revenus avec des bénévoles sous la direction du Père Euloge. Ils ont travaillé à la reconstruction de ce monastère.

Je suis allé à Moscou pour demander au patriarche d'accorder l'autorisation au Père Euloge de venir à notre colloque. Son secrétaire, l'archevêque, le Père Mathieu, m'a très gentiment reçu, je lui fis part de ma requête en espérant que le patriarche voudrait bien donner cette autorisation malgré l'excommunication que l'Église orthodoxe prononça contre Tolstoï. Le Père Mathieu me dit : « Ne vous inquiétez pas, cher Monsieur, c'est Dieu qui jugera. » Le Père Euloge, un homme admirable, présida notre colloque. Il faut bien reconnaître que Tolstoï, par ses récits et nouvelles, contribua tout au moins autant que l'Église à diffuser les préceptes du Christ.

ANV : A Paris, il existe l'Association des Amis de Léon Tolstoï. Quelles sont ses activités ?

S.T. : Cette association a été créée en 1978, à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de Léon Tolstoï. J'ai beaucoup participé à l'organisation de cet anniversaire qui a eu le concours précieux de la Mairie de Paris. Nous avons réalisé une manifestation de très grand intérêt. C'est alors que j'ai pensé à fonder l'Association des Amis de Léon Tolstoï. Giscard d'Estaing a accepté d'en être le président d'honneur. Il m'a dit que son livre de chevet était *Guerre et paix*.

Cette association a trois ou quatre réunions par an. Nous organisons des colloques où nous invitons les plus grands spécialistes, ce qui donne lieu ensuite à des publications. Cette association est très vivante, tous les passionnés de Tolstoï y sont les bienvenus.

*Propos recueillis par JEAN-MARIE MULLER
et FRANÇOIS VAILLANT*

NON-VIOLENCE ACTUALITÉ

B.P. 241, 45202 MONTARGIS CEDEX - Tél. 38 93 67 22

*Des outils pour une éducation à la paix
et à la résolution non-violente des conflits*

- **Jeux coopératifs**
- **Dossiers**
- **B.D.**
- **Livres**
- **Revue mensuelle**

Nom, prénom

Adresse

Code postal, Ville

☐ Je demande à recevoir gratuitement le catalogue des publications et des jeux coopératifs

☐ Je demande à recevoir un exemplaire gratuit de la revue mensuelle

L'INDUSTRIE DE PAIX : AVENIR DE L'AQUITAINE

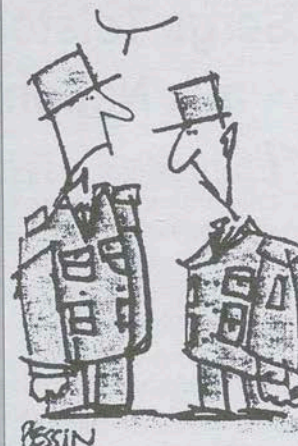
ou l'inévitable reconversion
du complexe militaro-industriel d'Aquitaine

dossier établi par

Jean-Marc Carité

Pour éviter au Sud-Ouest français une crise encore plus grave que l'abandon de la sidérurgie pour la Lorraine, Jean-Marc Carité, écrivain et éditeur écologiste de longue date, engagé dans la vie politique de sa région, apporte ici toutes les pièces d'un dossier exemplaire pour la France et l'Europe engagées aussi dans la voie de la reconversion. Quand notre philosophie devient impératif économique, c'est-à-dire quand notre utopie devient réalité vitale.

JE ME SOUVIENS,
ÇA A COMMENCÉ
COMME ÇA DANS
LA SIDÉRURGIE.



64 p. 45 F. fco.
à UTOVIE
40320 Bats (France)

aux mêmes éditions, deux classiques de la non-violence
et de l'écologie :

La désobéissance civile par Henry-David Thoreau

Nous sommes peut-être frères, le célèbre discours du chef
Seattle

45 F. fco. chaque à UTOVIE, 40320 Bats (conditions spéciales
diffusion militante : 300 F. fco. les 10 exemplaires, "panachage"
possible).

L'évolution de l'idée de non-violence chez Tolstoï

PIER CESARE BORI*

* Professeur à l'université de Bologne. ANV reprend ici, avec l'autorisation de l'auteur, des extraits d'un article paru dans *La non-violence comme stratégie de changement social* édité par le CEDAM, Padova, 1992.

Pier Cesare BORI est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages et articles consacrés à Léon Tolstoï, parus en Italie.

Lorsqu'en 1891-1893, Tolstoï écrit *Le Royaume des cieux est en vous* — un texte fondamental pour la formation de Gandhi — il a à peine dépassé la soixantaine. Le temps est loin pour lui où il n'avait pas encore affronté la question du sens à donner à sa vie.

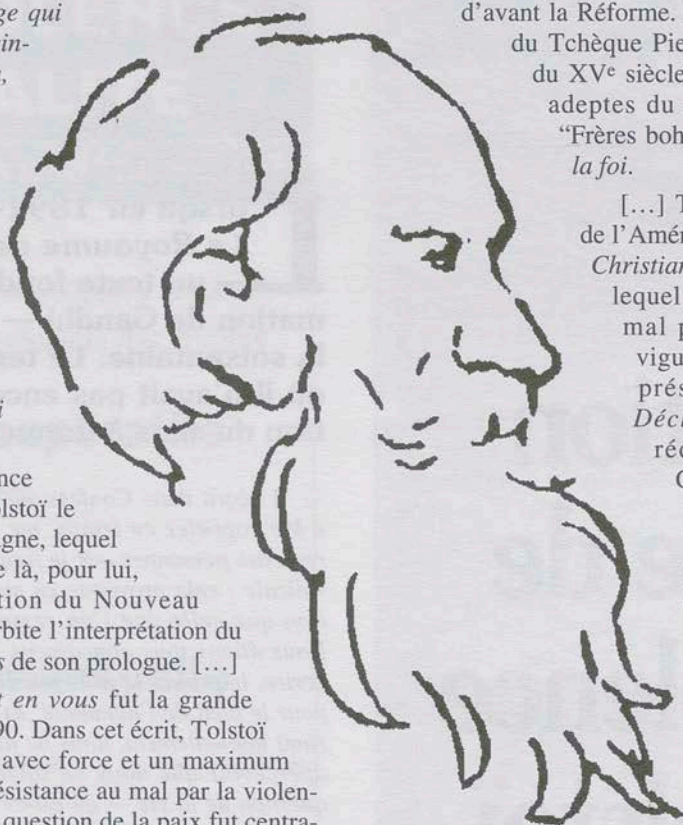
Il décrit dans *Confessions* (1879) sa situation d'antan : « Me rappeler ce temps, me rappeler mes état d'âmes et ceux des personnes que je fréquentais est pénible, terrible et ridicule ; cela provoque en moi exactement la même sensation que celle que l'on ressent dans un hospice de fous. Nous étions tous convaincus qu'il fallait parler et parler, écrire, imprimer le plus possible, tout cela étant nécessaire pour le bien de l'humanité. Et nous, par milliers, nous injuriant mutuellement, nous ne faisons que publier, sans nous apercevoir que nous ne savions rien, et qu'à la moindre question de la vie — qu'est-ce que le bien, le mal ? — nous ne savions pas répondre. » C'est ainsi que Tolstoï juge les années 1860-1878 où il a écrit entre autres *Guerre et Paix* (1864-1869) et *Anna Karénine* (1873-1876). Dans les derniers chapitres de ce roman, on aperçoit déjà les débuts de la transformation spirituelle et morale de l'écrivain. [...]

La lecture de l'Evangile, avec un nouveau regard, lui fit découvrir le principe de non-résistance au mal par le mal. Il s'en explique dans *Ma religion* (1884) : « Finalement, après de nombreuses et vaines recherches, après beaucoup de tourments, je restai une nouvelle fois seul avec mon cœur, le livre mystérieux devant moi. Je ne réussissais pas à lui attribuer le même sens que celui que je donnais aux autres [...]. C'est seulement après avoir perdu confiance dans les interprétations de la critique savante et de la théologie officielle [...] que je compris soudain ce que je n'avais

jamais perçu avant. Le passage qui me devint la clé de tout fut le cinquième chapitre de Matthieu, verset 39 : « On vous a dit œil pour œil, dent pour dent; mais moi je vous dis, n'opposez pas de résistance au mal. » Du coup, et pour la première fois, je compris ce verset de manière simple et directe. [...] Tout ce qui me cachait la vérité tomba, et la vérité se dressa devant moi dans toute sa splendeur. »

Le verset de la non-résistance au mal par le mal est pour Tolstoï le centre du Sermon sur la Montagne, lequel est au centre de l'Évangile. De là, pour lui, s'éclaire toute l'interprétation du Nouveau Testament, attirant dans son orbite l'interprétation du quatrième évangile et du *Logos* de son prologue. [...]

Le Royaume des cieux est en vous fut la grande œuvre du début des années 1890. Dans cet écrit, Tolstoï propose encore une fois, mais avec force et un maximum de clarté, le thème de la non-résistance au mal par la violence. A partir de cette époque, la question de la paix fut centrale dans l'activité de Tolstoï, ainsi que l'idée de l'incompréhension de l'essence du christianisme de la part de l'Église historique et du monde contemporain. Le premier chapitre montre comment, après être parvenu presque de manière autonome à la non-résistance au mal, il est arrivé, progressivement, grâce à la diffusion de *Ma Religion*, à découvrir d'importantes sources de la tradition non-violente chrétienne, et à en rencontrer directement quelques adeptes. [...] Tolstoï a découvert aussi la non-violence des premiers chrétiens, il se réfère surtout à Origène et à Tertullien. Il prend également connaissance des mouvements évangéliques



d'avant la Réforme. Il retient ensuite le témoignage du Tchèque Pierre Chelcick (première moitié du XV^e siècle). Celui-ci est un des premiers adeptes du mouvement évangélique des "Frères bohémiens", auteur de *Le piège de la foi*.

[...] Tolstoï a également lu l'œuvre de l'Américain Adin Ballou (1803-1890), *Christian non-resistance*, un texte dans lequel l'idée de ne pas répondre au mal par le mal est proposé avec vigueur. Ce thème est par ailleurs présent dans le début de la *Déclaration de Boston* de 1838, rédigée par William Lloyd Garrison (1805-1879), grand lutteur pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. On y lit : « Nous ne reconnaissons aucun gouvernement sur cette terre. Nous ne reconnaissons qu'un seul roi et législateur, un seul juge et chef de l'humanité. Nous aimons notre patrie comme nous aimons tous les autres pays. Les intérêts et les droits de nos concitoyens ne nous

tiennent pas plus à cœur que ceux de tous les autres hommes. Aussi, nous n'admettons pas que le sentiment patriotique puisse servir de prétexte pour justifier une vengeance en réponse à une offense ou à un dégât infligé à notre patrie. » Dans *Le Royaume des cieux est en vous*, surtout dans le premier chapitre, on voit que Tolstoï s'inscrit à la suite de Garrison, Ballou et bien d'autres penseurs. [...]

Traduction de BÉNÉDICTE MINEAU-BOURGUE

La vie politique et sociale en Russie à l'époque de Tolstoï

SYLVIE BLÉTRY*

**Agrégée d'histoire*

La vie et l'œuvre de Léon Tolstoï, ses engagements et son action, ne sauraient être envisagés sans une évocation du contexte politique et social de la Russie à cette époque cruciale de son histoire.

Beaucoup d'écrivains et d'artistes ont intensément vécu et participé à la phase qui précède la Révolution de 1917, au cours de laquelle ont fermenté les idées qui l'ont fait naître. Tolstoï lui-même a inscrit ses préoccupations sociales et religieuses dans l'histoire de son pays. Il en est, à la fois, un spectateur passionnément marqué — comme son œuvre en témoigne — et un acteur profondément marquant, de par son incroyable prestige national et international.

I) Quelques éléments de la vie politique

La réalité russe du XIX^e siècle s'avère d'une complexité déroutante. : La Russie est tout aussi caractérisée par son immobilisme et ses traditions séculaires que par une série de mutations et de réformes qui ont bouleversé ces quelques décennies.

Le tsar autocrate de toutes les Russies

La tradition russe s'incarne dans la personne du tsar, le "batiouchka-tsar", "le petit-père", tel qu'on le nomme. Il fonde son pouvoir sur le principe quasi-médiéval de l'autocratie. Maître absolu de l'Etat, il représente la source de vie, de justice, le protecteur universel, l'intercesseur entre Dieu et le peuple russe. Il n'est pas exagéré de dire qu'il reçoit une véritable vénération : sur cent jours fériés, une soixantaine sont consacrés à des fêtes de la famille impériale. Il entre dans ce sentiment, partagé entre lui-même et le peuple

russe, une certaine part de mysticisme. De plus, et depuis Pierre le Grand (1689-1725), le tsar n'est censé agir qu'au nom des intérêts supérieurs de l'Etat ; cette préoccupation recouvre tous les domaines de la vie de ses sujets. Il est l'unique référence, le seul maître de la vie politique, sociale, économique, religieuse, de son pays.

Tous les tsars de cette période [Nicolas 1^{er} (1825-1855), Alexandre II (1855-1881), Alexandre III (1881-1894), Nicolas II (1894-1917)] sont intensément attachés à ce principe fondateur, et ne conçoivent leur rôle que dans ce cadre unique et non réformable. A titre d'illustration, il n'y a jamais eu, en Russie tsariste, de conseil des ministres : chaque ministre s'entretient seul avec le monarque des dossiers, et les décisions finales n'appartiennent qu'au tsar.

Tolstoï est né sous le règne de Nicolas 1^{er}, frère cadet d'Alexandre 1^{er} ; sous ce dernier, les Russes avaient participé à la campagne de France, qui avait mis fin au règne de Napoléon. La guerre avait permis, non seulement d'auréoler le tsar d'un prestige inégalé, mais aussi à l'élite de l'armée russe de faire connaissance avec l'Occident. Elle en était revenue enthousiasmée par la relative liberté politique qui y régnait, par les principes de la Révolution française, du suffrage universel, et de la monarchie parlementaire. Elle ne pouvait non plus oublier la brillante activité culturelle et intellectuelle de l'Occident : retour frustré et décevant dans cette Russie immobile et archaïque.

Aussi les débuts de Nicolas 1^{er} sont-ils marqués par le soulèvement d'une poignée d'officiers, le jour même de son avènement, en décembre 1825, d'où leur nom de *décembristes*. Ils réclament la libéralisation du régime, une constitution, un régime parlementaire. Autant de revendications qui apparaissent au tsar, comme à l'immense majorité du peuple russe, comme des crimes de lèse-majesté. Nicolas brise la révolte dans l'œuf, avec une main de fer. Les condamnés à mort ou à l'exil prennent figure de martyres tant la répression est dure. Le tsar restera figé dans cette attitude réactionnaire durant tout son règne. Ces événements, qui président à l'enfance et à la jeunesse de Tolstoï, influenceront ses premières œuvres littéraires.

Des réformes voient le jour sous Alexandre II. Non pas que ce souverain fasse preuve d'un esprit plus éclairé, mais la situation, notamment dans les campagnes, où la plupart

des paysans sont soumis au régime du servage, est devenue explosive. Ce tsar incarne pourtant à merveille l'idéal du souverain russe, avec sa belle prestance, et son réel courage dans les actions militaires. Formé par son père, il garde une idée très conservatrice de son rôle, et éprouve une méfiance héréditaire envers le régime constitutionnel.

Les réformes se feront non seulement sur le statut des serfs, mais aussi dans les domaines administratif, scolaire et judiciaire ; mais elles sont uniquement guidées par un sentiment d'urgence. Partielles, incomplètes ou mal appliquées, elles ne désarment pas pour autant l'opposition. La fin du règne d'Alexandre II est marquée par une série d'attentats — dont le dernier lui coûtera la vie — qui contribuent à rejeter le tsar dans un raidissement comparable à celui de son père. L'ère des réformes (1861-1864) ne correspond donc pas à un assouplissement de fond du régime, et il serait faux de voir en Alexandre II un monarque libéral.

Néanmoins, Alexandre III, qui devient tsar après l'assassinat de son père en 1881, s'avère, si l'on peut dire, encore pire ! Il possède pourtant lui aussi une allure remarquable, mais également un esprit « lent, passif, buté, borné, et dénué d'imagination »¹, très conscient de ses nouveaux devoirs. Dès ses premiers jours de règne, il proclame que désormais « il ne discutera plus qu'avec Dieu les destinées de son empire »².

Il renvoie immédiatement les ministres de son père (qu'on pouvait par comparaison qualifier de libéraux) et se laisse entièrement guider par son ancien précepteur, Pobiedonotsev, promu quant à lui procureur du Saint Synode³. Sa politique, sans remettre officiellement en cause les réformes du règne précédent, sombre dans un retour sans ambiguïté à la plus stricte autocratie, à la réaction la plus conservatrice. Bien que son règne soit marqué par une période de paix et par un développement économique de type capitaliste (le fameux emprunt russe auprès de la France date de 1887), le fossé se creuse entre les plus riches et les plus pauvres. On peut dire que c'est à cette époque que naît en Russie un véritable prolétariat, et que s'organise l'opposition (libéraux, démocrates, populistes, marxistes).

Le dernier tsar, son fils Nicolas II, en récoltera les fruits : deux révolutions (celles de 1905 et bien sûr de 1917) le mèneront à sa perte. Son destin tragique fait de lui une figure extrêmement controversée, de l'image de martyr à celui

de débauché, sinon de simple d'esprit. Il était certainement d'un caractère faible et timide, et manquait en tout cas d'une formation intellectuelle qui lui eût permis d'être à la hauteur de la situation. Son physique, moins martial que celui de ses prédécesseurs, et son manque d'assurance n'ont pas contribué à lui donner une aussi bonne réputation auprès de ceux qui étaient restés fidèles au régime. C'est, lui aussi, un intraitable autocrate, persuadé de l'intangibilité du principe monarchique, de l'invincibilité de son armée, de la supériorité du nationalisme russe.

Avant les restos du cœur

L'événement extérieur à Iasnaja Poliana qui affecta le plus la vie de Tolstoï en 1891 et 1892 fut sans aucun doute la terrible famine qui s'étendit à plusieurs régions de la Russie d'Europe. Pendant ces deux années, Tolstoï consacra la plupart de son temps et de son énergie à soulager, avec la participation active de sa femme et de ses proches, la détresse matérielle des régions au sud de Toula et de Riazan en dressant des programmes de secours, en sollicitant des dons en nourriture, en vêtements ou en argent (non sans remords de conscience), en organisant des soupes populaires et en alertant l'opinion publique de Russie et de l'étranger sur la grave situation économique de son pays. Le fait de travailler ensemble à une cause commune contribua à améliorer les relations, assez difficiles, entre Tolstoï, sa femme et ses fils aînés (un treizième et dernier enfant naquit en 1888, alors que Léon Tolstoï avait soixante ans et Sophie quarante-quatre ans). A cette époque, il avait définitivement banni de son existence la viande, l'alcool et le tabac, passant de plus en plus de temps à la campagne et dépensant son énergie dans les travaux des champs, quand il n'était pas occupé à lire ou à écrire.

F.V.

La trame politique

Que faudrait-il absolument retenir dans un résumé de quelques lignes de l'histoire de la Russie à cette période pour mieux comprendre le contexte dans lequel s'inscrit la vie de Léon Tolstoï ? Deux événements majeurs apparaissent incontournables — les réformes d'Alexandre II et la révolution manquée de 1905 — ainsi qu'en toile de fond, la montée des oppositions au régime.

LES RÉFORMES (1861-1864)

La grande question à laquelle les tsars du début du XIX^e siècle n'ont pas voulu s'attaquer, rebutés par l'ampleur du problème, est celle du statut des serfs et de la propriété de la terre.

Si la Russie apparaît alors comme particulièrement archaïque, c'est en grande partie à cause de la permanence (en plein XIX^e siècle !) du système du servage tel qu'on le connaissait au Moyen Âge en Occident. Des millions de paysans sont en effet attachés à la terre qu'ils cultivent, soit pour l'Etat, soit pour de grands propriétaires. Ceux-ci sont tous nobles et possèdent des domaines de milliers de déciatines (1 déciatine = 1,09 ha). D'autres serfs encore sont appelés serfs domestiques et travaillent à l'entretien des maisons de l'aristocratie.

Ce sentiment d'anachronisme est partagé par la noblesse elle-même, ainsi que par l'intelligentsia, qui éprouvent une sorte de complexe vis-à-vis de l'Europe occidentale, exacerbé par les contacts qui ont pu se produire lors des guerres napoléoniennes. En 1858, la Russie comptait, sur 74 millions d'habitants, 59 millions de paysans dont 42 % de serfs.

Poussé par de multiples révoltes paysannes intervenues sous le règne de son père, Alexandre II, dès les débuts de son règne, met donc la question au programme. Une commission adéquate accouche ainsi d'une réforme d'émancipation des serfs. Pour simplifier, celle-ci prévoit d'abord l'accès au statut d'homme libre pour les serfs. Elle met également en place une vaste entreprise de rachat d'une partie de leurs terres auprès de leurs anciens maîtres qui s'y trouvent contraints. Etant donné l'extrême pauvreté des nouveaux acquéreurs, l'opération de rachat est prévue sur 49 ans, grâce à un prêt à 6 %. La responsabilité du remboursement est confiée à la communauté villageoise toute entière,

le "mir", qui effectue également la répartition des terres. Il faut en effet distribuer différents lopins à chaque chef de famille, sur des terroirs de qualités différentes. Les effets de cette réforme ne furent guère positifs à long ou moyen terme ; dans la plupart des cas, elle aboutit à la ruine des paysans comme à celle de leurs anciens maîtres.

Alexandre II a parallèlement entrepris la réalisation d'un programme plus vaste de refonte du système, dans les domaines de l'administration et de la justice notamment. Les provinces (ou "gouvernements") et les districts, en particulier, furent désormais gérés par des assemblées territoriales appelées les "zemstva" (zemstvo au singulier). Elles avaient en charge, localement, les problèmes de la santé publique, de l'enseignement (jusqu'en 1905), de la prévoyance sociale. Mais leurs membres étaient désignés par un mode de scrutin censitaire qui avait pour effet de sur-représenter les nobles et les riches (74 % en moyenne dans les zemstva de gouvernement) et de sous-représenter les paysans (11 % des sièges).

LA MONTÉE DES OPPOSITIONS

Ces réformes ne libéralisaient en rien le régime ; d'où un formidable essor de l'opposition. Même les plus modérés ressentent la nécessité d'une représentation nationale qui viendrait contrebalancer le pouvoir autocratique. Les nihilistes, de l'autre côté, prônent une révolution sociale immédiate, sans le passage par une phase de développement du type capitaliste. Ces derniers, dans un premier temps, ne sont guère suivis par la population que choquent leurs méthodes et leurs actions terroristes (assassinat d'Alexandre II, notamment, en 1881).

Mais avec le relatif développement de l'école⁴, et d'une société civile mieux formée grâce à l'existence des zemstva, avec l'apparition d'une classe moyenne élargie, les idées libérales, démocratiques, voire révolutionnaires, progressent. Celles-ci trouvent désormais un écho, en particulier dans la classe ouvrière dont les effectifs s'accroissent (1 million d'ouvriers en 1880, 2 millions en 1897). Le marxisme naît,

se développe et s'organise (1888 : Lénine découvre le marxisme ; premier Congrès du Parti social-démocrate russe en 1898 ; en 1905, premiers Congrès séparés des Mencheviks et des Bolcheviks).



9 janvier, par V.E. Makovskij : cette journée tragique de 1905 où, à Saint-Petersbourg, la troupe tira sur les manifestants, est passée dans l'histoire sous le nom de Dimanche rouge.

LA RÉVOLUTION MANQUÉE DE 1905

Face aux progrès de l'opposition, le pouvoir multiplie censures, interdictions, arrestations. Nicolas II n'a pas su prévoir la révolution qui agite le pays durant l'année 1905. Celle-ci ne lui servira pas d'alerte pour prévenir celle de 1917.

En ce début de siècle, la Russie entame à peine son ouverture au capitalisme, et déjà elle subit les contrecoups

d'une crise qui touche l'Europe occidentale et les Etats-Unis. Une vague de chômage touche de plein fouet les populations urbaines, puis, comme les ouvriers retournent dans leurs villages, les campagnes finissent par être atteintes elles aussi. De plus, l'armée russe vient de subir une écrasante défaite face au Japon.

L'agitation s'accroît dans les villes. Les mots d'ordre de grève se multiplient. Chez les ouvriers, on conteste les salaires et l'organisation du travail. Mais d'autres revendications réclament aussi des libertés, une assemblée constituante, le suffrage universel. Le 21 janvier, une grève générale paralyse Saint-Petersbourg ; le lendemain une foule de quelques 100 000 manifestants, conduite par un pope,

La paix toujours trahie

Tout le monde parle de paix : les prêtres et les pasteurs dans les églises, les sociétés de paix, dans leur réunions, les écrivains, dans les journaux et les livres, les représentants des gouvernements dans leurs discours ; tous parlent et écrivent en faveur de la paix, mais personne n'y croit et ne peut y croire, parce que les mêmes prêtres et pasteurs, qui aujourd'hui prêchent contre la guerre, béniront demain les drapeaux et les canons, féliciteront les troupes et glorifieront leurs chefs. Les membres des sociétés de paix, leurs orateurs et écrivains si hostiles à la guerre, se placeront tranquillement, dès que viendra leur tour, sous les drapeaux, prêts à l'assassinat. Les empereurs et les rois, qui, hier, déclaraient solennellement n'avoir souci que de la paix, exercent le lendemain les troupes au meurtre, et montrent l'un à l'autre leurs bandes armées pour le crime.

Léon Tolstoï

Extrait de *Conseils aux dirigés*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1903, pp. 233-234.

Gapone, se dirige vers le Palais d'hiver. Le tsar est absent, mais l'armée tire : 200 à 300 morts, 1 000 à 2 000 blessés. Ce "dimanche rouge" inaugure la Révolution de 1905.

Les grèves ne cessent pas pour autant, la répression se durcit plus encore. Au printemps 1905, les campagnes rejoignent les villes dans un soulèvement général. En juin, c'est la fameuse mutinerie du cuirassé Potemkine, immortalisée par le film d'Eisenstein. Le 20 octobre, nouvelle grève générale ; le 30, le tsar doit lâcher du lest. Il nomme un ministre à la réputation libérale, de Witte, pour calmer les esprits. Celui-ci fait proclamer un manifeste qui accorde les libertés civiques, et l'institution d'une "Douma" (chambre des députés). Les redevances pour le rachat des terres sont diminuées de moitié pour 1906, et on annonce leur suppression définitive pour 1907.

Du coup, l'opposition libérale désarme : elle ne soutient plus les mouvements révolutionnaires ni leurs revendications économiques, que n'approuve pas la bourgeoisie. Les mouvements ouvriers et paysans sont facilement écrasés par une armée libérée de la guerre contre le Japon. Jamais les prisons n'auront été aussi pleines.

En réalité, les belles promesses du gouvernement ne seront pas tenues. L'application des réformes dénature totalement les projets. Ainsi le tsar dissout-il la douma tant que celle-ci compte trop de députés de gauche à son goût. Il ne consent à conserver que celle élue, après deux dissolutions, en 1907, au surnom évocateur de "douma des seigneurs". Il double cette assemblée d'un "Conseil de l'Empire", entièrement réservé à l'aristocratie.

Néanmoins, l'agitation est retombée. Ce semblant de libéralisation ménage au tsar quelques années d'un calme relatif. L'ardeur révolutionnaire ne renaîtra qu'avec la guerre de 1914. On connaît la suite...

II) Le contexte social de la Russie pendant la vie de Tolstoï

Léon Tolstoï appartient à la noblesse par sa mère et par son père. Ce dernier descend d'un homme de confiance de Pierre le Grand, qui lui conféra le titre de comte. La mère de Tolstoï est d'une noblesse plus ancienne, de la famille des Volkonski, proches de la couronne depuis des lustres.

C'est d'elle que Léon Tolstoï hérite du domaine de Iasnaïa Poliana, où il passe une grande partie de sa vie, surtout après son mariage, à 34 ans, avec Sophie Berhs, fille d'un médecin du Kremlin. Comme toute propriété, Iasnaïa Poliana comprend un certain nombre de serfs, décomptés en âmes masculines. Léon Tolstoï n'aura de cesse d'améliorer leurs conditions de vie, même après l'abolition du servage, notamment en se souciant des problèmes d'enseignement.

L'école, avant la réforme de 1864, était confiée au pope local, aux qualités plus ou moins contestables. Mais ce n'est pas tant dans ce domaine que Tolstoï va se heurter au clergé, que sur les problèmes de fond et sur la question des liens étroits qui unissent Eglise et pouvoir impérial. Enfin, Tolstoï fut un temps officier, à l'instar de son frère aîné, Nicolas, auquel il vouait une grande affection.

Voici maintenant quelques éléments sur les paysans et la noblesse russes, sur le clergé et l'armée, qui peuvent apporter quelque éclairage sur les engagements de ce personnage exceptionnel.

La question de la terre en Russie : paysans et propriétaires nobles

LA VIE PAYSANNE

Les portraits et les descriptions de ce milieu paysan au XIX^e siècle abondent dans la littérature russe, et insistent toutes sur des conditions de vie misérables, ainsi que sur le statut du servage, tels que l'Europe les connaissait durant le haut Moyen Âge. Une famille entière, patriarche, enfants, petits-enfants, vivait en général dans une même "isba", à pièce unique, sans meuble, munie de simples paillasses, où les animaux rentraient aussi le soir. Des outils, de la vaisselle en bois, une nourriture insuffisante — de la viande seulement deux ou trois fois par an.

Le domaine du seigneur est divisé en deux ; sur une partie, des lopins attribués à chaque serf, sur l'autre, la "réserve", cultivée grâce à l'impôt en travail, la corvée. Le paysan, le "moujik", doit aussi une redevance sur le lot qui lui a été attribué. Le statut du servage avait au moins l'avantage d'une certaine souplesse du système, laissée à l'appréciation du "barine", le maître, pour les paiements ou en cas de grosse difficulté.

Cet avantage disparaît avec la réforme du servage. Puisque la responsabilité du recouvrement des dettes engendrées par le rachat des terres est laissée à la communauté villageoise (le "mir"), cette solidarité implique que chacun paie sa part, sans recours possible.

La proclamation de la réforme s'est faite dans une certaine stupeur : les serfs se sont sentis très vite écrasés par leur remboursement, et déroutés par le morcellement de la cellule familiale élargie, puisque chaque ménage reçut alors un lot. La propriété de la terre est restée au mir, et jusqu'en 1906, il n'était pas prévu de droit à la propriété privée avant le remboursement total. Ce dernier ne devait intervenir qu'en... 1931 ! De toute façon, la part de chacun s'est vite avérée insuffisante, et représente une perte moyenne de 10 à 20 % par rapport aux anciens lopins, soit 3,5 déciatines en moyenne, alors qu'il aurait fallu, même dans les meilleures terres au moins 5 déciatines. De plus, la part de chacun était répartie sur différents terroirs, et cet extrême morcellement fut un frein à toute exploitation rationnelle. De nombreux paysans durent céder leur part à d'autres, plus malins, qui ont su profiter du système pour s'enrichir. Ils allèrent grossir le prolétariat naissant dans les villes. La réforme n'avait pas prévu l'accroissement démographique qui fut très important.

En cas de conflit avec l'ancien propriétaire, le gouvernement avait prévu de désigner des "arbitres", propriétaires eux aussi dans la région, qui, on s'en doute, penchèrent souvent en faveur de ceux de leur caste. Tolstoï fut l'un d'eux, en 1861, mais démissionna rapidement, écœuré par la faiblesse de ses moyens réels. Tous n'eurent pas la même honnêteté.

LA NOBLESSE RUSSE

DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE

La réforme du servage ne profita guère non plus à la noblesse propriétaire. Déjà très endettée avant la réforme, elle dut subir de 1861 à la fin du siècle la perte d'environ la moitié de ses terres. En 1859, déjà, 66 % des serfs étaient hypothéqués. Rares furent ceux qui surent profiter du nouveau système pour adapter le mode d'exploitation, améliorer les techniques agricoles. La plupart d'entre eux s'en remirent à un intendant auprès duquel ils s'endettèrent encore davantage. Certains profitèrent des premières rentrées



Le "Grand
thé", qui
réunit
les amis
à Moscou,
1898.

d'argent frais pour s'offrir le voyage en Europe, à Paris surtout, et se rendre célèbres dans les capitales occidentales pour leurs frasques et leurs mondanités. Très souvent, ils savaient parler le français, l'anglais, l'allemand et possédaient une culture occidentale plutôt solide.

Néanmoins tous les propriétaires ne furent pas hostiles à la réforme. Ils espéraient en contrepartie l'élargissement de leurs droits politiques, l'octroi d'une Constitution qui leur permît une réelle participation au pouvoir. Espoirs déçus dans les faits : les zemstva, et plus tard la douma, ne furent en cette matière qu'un leurre.

Cependant, pas plus que pour d'autres pays, il ne faudrait considérer la noblesse comme une classe homogène. Il y avait plusieurs façons d'y accéder. Seule une partie des titres était héréditaire. Les autres s'obtenaient en fonction des charges exercées dans l'administration et dont l'échelle

était strictement fixée depuis Pierre le Grand (1722). Il existait en outre une équivalence entre ces charges civiles et les grades d'officiers. Chacun de ces hauts fonctionnaires tentait, grâce à l'avancement, de parvenir aux rangs supérieurs de la noblesse héréditaire.

Il régnait également une grande diversité en ce qui concerne les situations économiques. Seule une minorité de grandes familles, aux titres séculaires, vit à la capitale (Saint-Petersbourg), dans l'entourage immédiat du souverain. Leur influence n'y était pas négligeable. En général, la réforme ne les a guère empêchées de maintenir leur train de vie fastueux.

Les autres se partagent les carrières administratives et militaires (en tant qu'officiers, naturellement) dans les villes de province où la vie était beaucoup moins brillante et attractive qu'à Saint-Petersbourg ou Moscou. Toute la

noblesse tire ses revenus de la terre. Une fois leur carrière finie, ces anciens officiers ou fonctionnaires se retirent dans leur(s) domaine(s). D'autres encore ne le quittent jamais. Cette existence de gentilhomme campagnard est souvent des plus monotones. On songe aux œuvres de Tourgueniev, de Tchekov ou même à Anna Karenine. Là encore, on se doit d'insister sur la différence qui peut exister entre les vastes demeures princières des grandes propriétés et d'autres plus modestes. Ce mode de vie recèle une grande oisiveté, parfois égayée par les parties de chasse, les visites et les séjours entre amis ou voisins la sacro-sainte cérémonie du thé, véritable collation qui peut durer deux heures, tient du rite. Des photographies, prises par Sophie, l'épouse de Tolstoï, nous montrent toute la famille réunie autour du thé, servis par des laquais en livrée, alors même que l'écrivain vêtu, en simple moujik, tentait de renoncer à sa fortune.

Deux castes-clés : le clergé et l'armée

LE CLERGÉ ORTHODOXE DE RUSSIE

Depuis 1721, de par une réforme de Pierre le Grand qui supprime le patriarcat, l'Eglise orthodoxe est entièrement soumise au tsar ; elle est l'un des instruments essentiels de l'autocratie ; elle permettait au monarque de contrôler les esprits, tant il est vrai que le sentiment religieux en Russie était très vif. En 1902, 71 % des Russes sont orthodoxes. L'Eglise est administrée par le "Saint Synode", une assemblée de responsables ecclésiastiques (évêques, métropolitains...) nommés par le tsar, sous la houlette d'un procureur, qui lui aussi relève directement du souverain. La religion orthodoxe est donc une religion d'Etat ; le contrôle exercé par le tsar explique en partie son conservatisme, voire son apathie, objets des reproches de Léon Tolstoï à son égard.

Localement, le culte est assuré auprès de chaque communauté villageoise par un pope. Ce n'est souvent qu'un paysan mal dégrossi, aux connaissances limitées, à l'allure crasseuse et fréquemment enclin à l'ivrognerie, qui recevait un salaire misérable du Saint Synode. Comme les popes ont la possibilité de se marier, l'entretien d'une famille ne vient guère améliorer leur situation financière. Ces conditions de vie n'engendrent que rarement le respect de la part de leurs ouailles. Aussi bien, dans la religion orthodoxe, le pope n'a-

t-il qu'un rôle de récitant, mais lors du culte, sa personne revêt un immense prestige, car lui seul accède au mystère de la célébration : l'iconostase qui le sépare des fidèles reste fermée lors de la consécration, l'isolant ainsi du commun des mortels.

En outre, parce qu'il sait lire et écrire, le pope eut, seul, jusqu'à la réforme des zemstva sous Alexandre II, la charge d'inculquer un semblant d'enseignement primaire. Vers les années 1870-80, on vit apparaître sur la scène politique de nombreux fils de pope, bénéficiaires privilégiés de l'éducation dispensée par leur père. On en retrouve un certain nombre dans les zemstva, souvent dans l'opposition.



Les figures révolutionnaires que sont Dobrolioubov ou Tchernichevski sont fils de pope, et devinrent les maîtres à penser de la nouvelle génération.

La piété populaire russe se limite souvent à de simples attitudes, à un sentiment proche de la superstition. Néanmoins, elle est présente dans presque tous les gestes de la vie quotidienne. Elle est emprunte d'une sorte de tourment perpétuel, qui ne voit dans l'humanité que ses fautes et ses crimes, mais aussi d'une croyance très profonde au rachat des péchés et au pardon promis par le Très-Haut.

Par opposition au clergé séculier, dit clergé blanc, le clergé régulier, appelé clergé noir, bénéficie d'un grand prestige et d'une autorité morale certaine. Ses membres vivent dans des monastères isolés qui respirent la paix et la sérénité et inspirent un respect universellement partagé. Le chef de la communauté monastique, le staretz, possède en général un rayonnement considérable ; c'est un véritable guide spirituel, que beaucoup de gens, d'origine sociale diverse, viennent consulter. Ainsi, le monastère de Optina Poustyne est-il célèbre dans toute la Russie ; ses staretz ont toujours été des figures remarquables. Ils ont reçu d'éminents visiteurs, et d'autres, plus modestes, en quête d'une leçon de sagesse et de conseils éclairés. Le Père Macaire avait reçu Gogol, le Père Ambroise, ensuite, Dostoïevsky et... Léon Tolstoï (qui d'ailleurs rentre plutôt mécontent de son entrevue). Lors de son dernier voyage, quelques jours avant sa mort, c'est vers Optina Poustyne et le successeur du Père Ambroise, le Père Joseph, que se rend Tolstoï.

Cependant, ces personnalités demeurent exceptionnelles. L'Eglise orthodoxe reste, aux yeux de Tolstoï notamment, entachée par la médiocrité des papes et sa collusion avec le pouvoir. Ses conceptions apparaissent comme trop traditionnelles, et elle ne contribue que trop peu au soulagement des misères du peuple. Tolstoï lui reproche son manque d'esprit évangélique, et sa tendance au mysticisme. En 1901, Tolstoï est excommunié par le Saint Synode, malgré de nombreuses manifestations en sa faveur.

L'ARMÉE RUSSE ; LE CORPS DES OFFICIERS

Après ses études, le jeune Tolstoï, vite lassé de la vie de propriétaire terrien à Iasnaïa Poliana, s'engage dans l'armée et part retrouver son frère aîné, Nicolas, lui aussi officier, dans le Caucase. En 1845-55, il est assiégé dans Sébastopol.

Tolstoï à lu Thoreau

Lettre au directeur d'un journal allemand

[...] Vous dites que les hommes ne sauraient comprendre pourquoi le service d'État est incompatible avec le christianisme.

De même, pendant longtemps, les hommes ne purent comprendre pourquoi les indulgences, l'inquisition, l'esclavage, les tortures sont incompatibles avec la doctrine chrétienne. Mais le temps est venu où l'on verra nettement l'incompatibilité du christianisme avec le service militaire (on commence déjà à l'apercevoir) et, en général, avec les services d'État.

Il y a cinquante ans, un écrivain américain, très peu connu quoique remarquable, Thoreau, non seulement démontra clairement cette incompatibilité, dans un excellent article sur le devoir de la non-obéissance au gouvernement, mais encore donna lui-même l'exemple. Il refusa de payer les impôts qu'on exigeait de lui, ne voulant être ni complaisant, ni complice de cet État qui légitimait l'esclavage. Et il fut emprisonné.

Thoreau refusait de payer les impôts. Les motifs qui l'ont guidé suffisent pour empêcher tout homme d'être fonctionnaire d'État. [...]

12 octobre 1896

Léon Tolstoï

Extrait de *Appel aux dirigeants*, Paris, Fasquelle éditeur, 1902, pp. 157-158.

Bien qu'il trouve au combat une sorte d'exaltation, il est vite écœuré par les misères qui l'entourent. C'est là qu'il ressent la nécessité d'une réforme de la religion, plus adaptée à la réalité. Cette brève carrière militaire est, en quelque sorte, indissociable de ses engagements futurs.

Quelle est donc cette armée russe, et plus particulièrement, qui sont ces officiers ?

Au début du XIX^e siècle, l'armée est encore auréolée de la victoire sur Napoléon, le grand ennemi diabolisé. Elle jouit alors d'un prestige considérable. Les défaites de Crimée (1856), puis contre le Japon (1905), détruisent cette réputation. Néanmoins, son rôle social reste important. Elle compte encore 1 million d'hommes, en période de paix, chiffre qui peut être porté à 2,5 millions en cas de guerre grâce aux réservistes. Jusqu'en 1874, on procédait à un tirage au sort pour le service militaire, mais avec la possibilité d'y échapper en payant un volontaire. Les plus pauvres se voyaient donc contraints d'effectuer un service militaire de 25 ans, qui les rendait ensuite inaptes à toute vie normale. Après 1874, le service militaire devint obligatoire pour tous, mais certains, par tirage au sort, étaient affectés à l'armée active, les autres à la réserve.

Les grades d'officiers correspondaient, grosso modo, à ceux de l'armée française. Ils furent, jusqu'en 1907, exclusivement réservés à la noblesse et s'obtenaient après deux années passées dans des écoles de "junkers". Ces officiers étaient ensuite affectés aux divers régiments, touchaient une solde relativement modeste, mais en revanche, il pouvait revenir fort cher de faire partie des régiments les plus prestigieux. Les plus coûteux étaient ceux qui servaient directement le tsar ou des membres de la famille impériale.

Les cosaques enfin formaient un corps à part, propre à certaines régions⁵. On était en général cosaque de père en fils. Ils étaient soumis au service militaire personnel, et devaient la plupart du temps subvenir à leur propre équipement (leur cheval, notamment). Seul un tiers de leurs troupes était mobilisé sous les drapeaux en temps de paix.

Voici donc à grands traits quelques éléments du contexte social et politique dans lequel a vécu Léon Tolstoï. On aura remarqué combien le sage d'Iasnaïa Poliana fait figure de marginal au sein de sa société. Noble, il a milité en faveur de l'émancipation des serfs, s'habillait, à la fin de sa vie, comme un moujik, et tentait de mettre ses idées généreuses en pratique. Officier, il a démissionné de l'armée pour n'en être plus complice. Orthodoxe de culture, il a lutté pour une religion plus évangélique, et a encouru pour cela censure et excommunication. Sans sa femme, qui soutenait avant tout sa carrière d'écrivain, et demeurait très attachée à son train

de vie et à son rang social, il aurait sans doute été plus loin dans la mise en pratique de ses idées. Mais, sans elle, aurait-il autant écrit, aurait-il atteint une telle renommée ? Aurait-il ainsi animé la conscience morale et politique de tout un peuple, de tout un siècle ?

Pour plus de détails et une connaissance plus approfondie de cette période, on peut consulter :

- R. Girault et M. Ferro, *De la Russie à l'URSS, histoire de la Russie de 1850 à nos jours*, Paris, Nathan, 1989.
 - R. Ladous, *De l'Etat russe à l'Etat soviétique (1825-1941)*, Paris, SEDES, 1990.
 - C. de Grunwald, *Société et civilisation russes au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, collection "Points Histoire", 1975.
 - Voir également l'excellent ouvrage d'Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, Paris, Hachette, 1959, certes un peu partial et moins universitaire, mais d'un abord très agréable et néanmoins très détaillé.
-

1) C. de Grunwald, *Société et civilisations russes au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, collection "Points Histoire", 1975, p. 157.

2) *Ibidem*.

3) Personnage-clé du régime, il dirige l'administration de l'Eglise orthodoxe d'Etat.

4) En 1825, 600 écoles de paroisses dans toute la Russie ; en 1880, 22 000 écoles gérées par les zemstva ; l'école ne deviendra obligatoire qu'en 1908.

5) Il existait onze armées cosaques, le tout pouvant aligner 190 000 hommes.

*Les enjeux internationaux — la politique — les idées
la littérature — la philosophie — les avancées de la science
le théâtre — le cinéma — la musique — les questions
sociales et religieuses... vous intéressent :*

LISEZ TOUS LES MOIS

ÉTUDES

à paraître dans les prochains numéros :

Les Russes et l'économie

Sibérie

Où en est la dette du tiers monde ?

Femmes japonaises

Chômage et mutation sociale

Indispensables économistes

La mort en notre jardin

En Chine, comment renaît la littérature

Leonid SEDOV

Jacques SOMMET

Philippe LAURENT

Christine DUCARD

Bernard DELPLANGUE

Frédéric BERNET

Paul GUÉRIN

Chantal CHEN-ANDRO

Dans chaque numéro : Choix de films, Chroniques de théâtre, Revue des livres, Choix de disques

Le numéro (144 pages) : 55 F - étr. : 62 F

Abonnement (11 numéros/an) : 450 F - étr. : 550 F

Rédacteur en chef

Jean-Yves CALVEZ

En vente dans les grandes librairies

Pour recevoir un numéro ou vous abonner envoyez vos nom, adresse et règlement à l'ordre d'Études à :
Assas Editions • 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : (1) 44 39 48 48 - Minitel : 36 15 SJ*ETUDES

Tolstoï face à l'Église, l'État et l'armée

JEAN-MARIE MULLER*

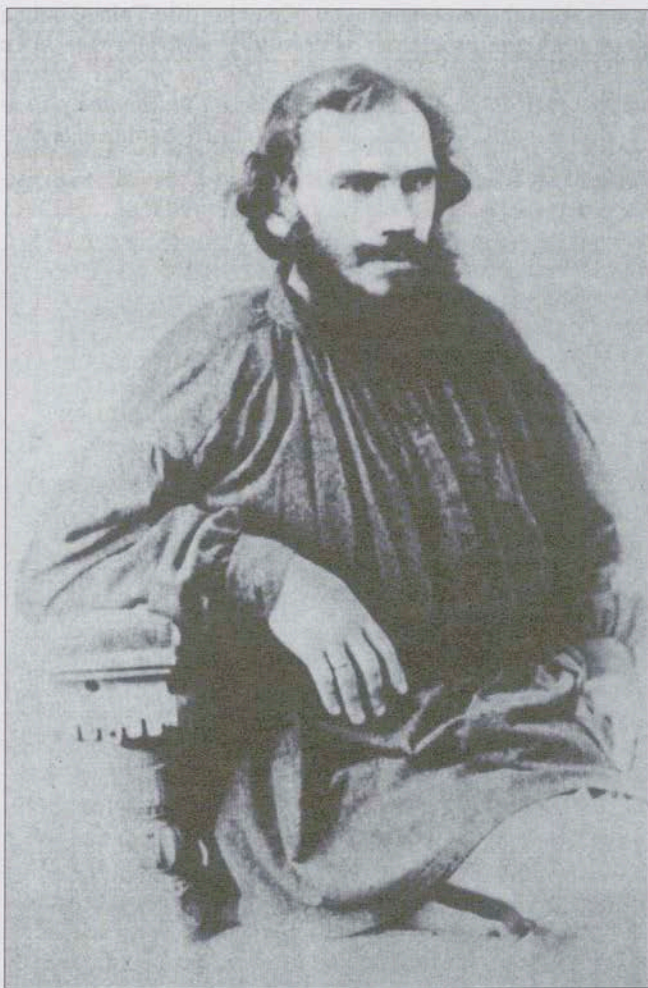
* Jean-Marie MULLER est l'auteur, notamment, de *Stratégie de l'action non-violente* (Le Seuil, Points politique) et de *Simone Weil, l'exigence de non-violence* (Editions du Témoignage Chrétien).

Le même amour de la non-violence a conduit Tolstoï à critiquer l'Église, l'État et l'armée. Personne ne naît non-violent, on ne peut tendre qu'à le devenir chaque jour davantage. La démarche lucide et courageuse de Tolstoï demeure exemplaire.

En 1869, le Comte Léon Nikolaevitch Tolstoï est un homme heureux. Il vient d'avoir quarante-et-un ans, les errances et les turbulences de sa jeunesse sont devenues lointaines. Marié depuis sept ans, père de quatre enfants, il mène une vie paisible dans sa propriété d'Iasnaïa Poliana. Ces cinq dernières années, il a consacré l'essentiel de son temps à écrire *Guerre et paix*, un roman qui va lui apporter la plus grande célébrité. Désormais, il peut s'adonner à la lecture ; il s'enthousiasme à la découverte de l'œuvre de Shopenhauer.

Le 2 septembre de cette année-là, il décide de se rendre dans la région de la Volga afin d'y acheter une propriété. La route est longue et il s'arrête pour passer la nuit dans l'auberge de la ville d'Arzaniyas. Mais il lui est impossible de trouver le sommeil.

Le 4 septembre, il écrit à sa femme : « *Voici deux jours que l'inquiétude me tourmente. Avant-hier, j'ai passé la nuit à Arzaniyas et il m'est arrivé quelque chose de tout à fait insolite. Il était deux heures du matin, j'étais alors affreusement fatigué, j'avais envie de dormir, je n'avais mal nulle part. Tout à coup, j'ai été pris d'une tristesse, d'une angoisse, d'une terreur comme je n'en ai jamais eu.* »¹ Douze ans plus tard, dans *Le journal d'un fou*, il décrira ce qu'il ressentit au cours de cette nuit d'épouvante : « *Qu'est-ce donc que cette bêtise ? me dis-je. Pourquoi cette angoisse ? De quoi ai-je peur ? De moi, répondit imperceptiblement la voix de*



Portrait de Léon Tolstoï,
1868.

la mort. Je suis là. Un frisson me secoua. Oui, de la mort. Elle viendra, elle vient, elle qui ne devrait pas être. [...] Tout mon être était pénétré du besoin, du droit de vivre, en même temps qu'il sentait s'accomplir l'œuvre de la mort. Et ce déchirement intime était atroce. »²

La foi dans l'infini

Désormais, Tolstoï ne pourra plus vivre sans se demander quel est le sens de sa mort. « *Maintenant, écrit-il dans ses Confessions, je ne puis point ne pas voir le jour et la nuit qui courent et me mènent à la mort. Je ne vois que cela, parce que cela seul est la vérité. Tout le reste est mensonge. [...] La vérité, c'est la mort.* »³ Il prend alors conscience que son existence, avec tous ses désirs et tous ses plaisirs, se trouve prisonnière du monde fini dans lequel il est enfermé. « *Les malheurs se multipliaient, écrira-t-il, et la pensée de la mort me hantait de plus en plus. Je compris que cette vie insensée ne peut aboutir qu'à la souffrance, la maladie, la vieillesse et l'anéantissement final. Alors, je me demandai : à quoi bon tout cela ? Je ne pus trouver la réponse et le désespoir m'envahit.* »⁴

Dès lors, il éprouve le besoin vital de croire en un infini qui sauve sa vie du néant. « *Si l'homme, écrit-il, ne voit pas et ne comprend pas la fragilité du fini, il croit en ce fini ; s'il comprend la fragilité du fini, il doit croire en l'infini.* »⁵ Ainsi Tolstoï découvre-t-il que sa vie finie ne peut avoir de sens que si elle se trouve reliée à l'infini. Si le fini existe, il ne peut exister que par l'existence de l'infini et cet infini est Dieu. C'est la relation avec cet infini qui est Dieu qui constitue la religion. « *Si j'existe, pense-t-il, la cause de mon existence existe aussi, ainsi que la cause de toutes les causes. Et cette cause primordiale est ce qu'on appelle Dieu. Je m'arrêtais à cette pensée et m'efforçais de tout mon être de concevoir la présence de cette cause.* »⁶

L'homme est un être fini, mais il est un être raisonnable et c'est par sa raison qu'il accède à l'infini. « *D'où vient donc la raison ?, s'interroge Tolstoï. Cette raison cherche le commencement. [...] S'il y a la raison, [...] alors son commencement est caché dans l'infini. Eh bien ! ce commencement du commencement de la raison, c'est aussi Dieu.* »⁷ Dès qu'il fait l'effort de se libérer de ses passions déraisonnables, l'homme prend conscience qu'il est un être spirituel. « *Chaque homme a conscience qu'il y a en lui un esprit libre, raisonnable et indépendant de sa chair. C'est cet esprit, infini et émané de l'infini, qui est le principe de tout et que nous nommons Dieu.* »⁸

Ainsi Tolstoï découvre-t-il que seule la foi en l'infini peut donner un sens à sa vie finie, mais il lui reste à donner

un contenu précis à cette foi. Il s'adresse tout d'abord aux hommes croyants qu'il a l'occasion de fréquenter, mais il s'aperçoit que leur foi est extérieure à leur vie et qu'elle n'est donc pas la foi qu'il cherche. Il décide alors de se rapprocher de la foi des pauvres, des humbles, des ignorants qui constituent le peuple russe. Plus il observait ces gens, plus il était « convaincu qu'ils possédaient la vraie foi, que leur foi était nécessaire, qu'elle seule leur donnait le sens et la possibilité de la vie » ; il voyait que « toute la vie de ces hommes se passait dans un dur labeur et qu'ils étaient contents de la vie » et il aimait ces hommes.⁹

Il prend alors la décision d'épouser la foi de ces hommes et d'observer le plus fidèlement possible les préceptes et les rites de leur religion, c'est-à-dire de l'orthodoxie. « *Quelque étrange que fût pour moi une bonne partie de la religion du peuple, écrivait-il, j'acceptai tout : je suivis les offices, je fis ma prière le matin et le soir, je jeûnai, je fis mes dévotions, et, au commencement, mon intelligence ne s'y opposa pas.* »¹⁰ Ce qui lui importe alors avant tout, c'est de se sentir en communion avec ces millions d'hommes et de femmes du peuple russe. Mais il éprouve de réelles difficultés pour croire aux vérités professées par l'Eglise orthodoxe. Il s'efforce de dompter sa raison pour ne pas trop se poser de questions. Il se soumet humblement. Il s'humilie. Et il réussit à maintenir cet effort pendant trois années (1877-1879).

En définitive, ce n'est pas tant ses difficultés à croire à l'enseignement dogmatique de l'Eglise qui vont l'amener à rompre avec elle, que son impossibilité à accepter son comportement. Celui-ci lui apparaît en totale contradiction avec ce qui lui semble être la véritable doctrine chrétienne. « *Mais parurent, écrivait-il, les problèmes de la vie qu'il fallut résoudre, et leurs solutions par l'Eglise, contraires aux principes mêmes de cette religion dont je vivais, m'obligèrent à renoncer complètement à la possibilité de toute communion avec l'orthodoxie.* »¹¹

La première raison qui l'amène à faire acte d'objection de conscience à l'Eglise, c'est qu'il n'accepte pas l'intolérance dont elle fait montre à l'encontre de tous ceux qui ne partagent pas sa foi. Alors même que le christianisme enseigne l'amour de tous les hommes, l'Eglise se campe dans une position de pure hostilité envers tous ceux qu'elle tient pour hérétiques, en les accusant de vivre dans le men-

songe. Un tel comportement terrifie et horrifie Tolstoï qui ne peut alors que proclamer sa révolte. « *Affirmer que tu es dans le mensonge, déclare-t-il, tandis que je suis dans la vérité, c'est la parole la plus cruelle qu'un homme puisse dire à un autre.* »¹² Ainsi, au lieu d'unir les hommes, la religion orthodoxe les divise.

Dieu chez Tolstoï et Gandhi

Si la relation, jamais abolie, certes, de Tolstoï avec Dieu semble souvent abstraite, il n'en est pas de même pour Gandhi qui a vécu et qui est mort le Nom de Krishna sur les lèvres. « Dieu agit toujours », écrit-il. « Si nous voulons le servir et rester unis à lui, notre activité doit être aussi infatigable que la sienne » [et là on sent toute l'influence de Tolstoï]. Mais il ajoute : « Cette activité continue est cependant le véritable repos. État d'extrême abandon à Dieu, qu'il n'est pas facile de décrire, mais qui n'est pas hors de notre atteinte... » Et plus tard : « Mes austérités, mes jeûnes et mes prières sont sans valeur si je compte sur eux pour me transformer. Mais ils ont une valeur inestimable s'ils représentent les aspirations d'une âme s'efforçant de poser sa tête lasse sur les genoux de son Créateur. »

Tolstoï romancier avait le sens de la grâce d'être, Tolstoï maître de religion et de morale prêche le salut par les œuvres. Tandis que l'univers spirituel de Gandhi reste celui de la présence...

Olivier Clément

Extrait de l'article "Tolstoï et Gandhi" paru dans *Tolstoï philosophe et penseur religieux*, Cahiers Léon Tolstoï 2, Paris, Institut d'étude slaves, 1985, p. 63.

Ruptures avec l'Eglise

La seconde raison qui conduit Tolstoï à rompre avec l'Eglise, « c'est la façon dont elle envisage la guerre et la peine de mort ». ¹³ « A cette époque, écrivait-il, la Russie était précisément en guerre. Les Russes, au nom de l'amour du Christ, se mirent à tuer leurs frères. Il était impossible de ne pas penser à cela. On ne pouvait point ne pas voir que le meurtre est un mal contraire aux bases les plus fondamentales de toute religion. Et en même temps, dans les Eglises on priait pour le succès de nos armes ; les docteurs de la foi reconnaissaient le meurtre comme une œuvre découlant de la religion. » ¹⁴

Ayant retrouvé toute sa liberté de penser — il devient en effet, au sens littéral de cette expression, un libre-penseur —, Tolstoï va proclamer haut et fort le primat absolu de la conscience raisonnable de l'homme sur toute autorité extérieure. « L'homme doit se souvenir, affirme-t-il, que l'unique moyen de connaître qu'il possède est la raison. [...] Qu'il le veuille ou non, il ne peut se guider que par sa raison. [...] La vérité ne peut entrer dans l'âme humaine que par la raison. » ¹⁵ Celle-ci est le don suprême fait à l'homme par Dieu et les tentatives des religions instituées pour disqualifier la raison n'ont d'autre but que d'assurer leur autorité sur les intelligences. « L'incitation à la méfiance envers la raison a pour mobile le désir de tromper et cet enseignement est le blasphème le plus impie. » ¹⁶

Pour conquérir sa liberté de penser, l'homme doit récusar tous les intermédiaires que les religions voudraient lui imposer. « Si différents que soient ces intermédiaires, affirme Tolstoï, leur rôle est le même : celui de dépositaires de la vérité qu'ils ont reçue de Dieu et que les hommes doivent accepter parce qu'ils ne peuvent pas la recevoir directement. » ¹⁷ C'est donc à la raison de juger la religion et non à la religion de diriger la raison. « Celui qui veut s'affranchir de la fausse religion inculquée dès son enfance doit délibérément rejeter tout ce qui est contraire à son jugement raisonné, sans douter un seul instant que ce qui est contraire à la raison ne peut être vrai. » ¹⁸ Tolstoï est convaincu que tous les hommes ont en eux la lumière de la raison et que, s'ils suivent le chemin que cette lumière éclaire, ils chemineront ensemble dans la même direction. « Ainsi, affirme-t-il, toutes les religions divisent réellement les hommes, tandis

que la raison [...] juge toujours et chez tous de la même façon. [...] Les arrêts de la raison sont semblables chez tous les hommes et à toutes les époques. » ¹⁹ « La raison, précise-t-il encore, nous a été donnée directement par Dieu et Dieu seul peut unir tous les hommes, tandis que les traditions humaines les divisent. » ²⁰ Pour atteindre la vérité universelle qui seule peut unir tous les hommes dans la même religion, « on doit, avant tout, s'affranchir de la contrefaçon de la foi dans laquelle on a été élevé, que ce soit la foi juive, bouddhiste, confucéenne ou chrétienne ». ²¹ A propos du mahométisme, il écrit : « Ce serait une doctrine bien belle qui concorderait avec la doctrine de tous les hommes vraiment religieux si l'on y supprimait la foi aveugle en Mahomet et au Coran, ne prenant là que ce qui est d'accord avec la raison et la conscience de tous les hommes. » ²² Au-delà des religions, Tolstoï entend rechercher ce qu'il y a de vrai dans toutes les sagesse humaines : « On doit chercher la vérité partout, dans tout le trésor intellectuel et moral que l'humanité a accumulé, autrement dit, dans les traditions en les contrôlant toutefois par la raison. » ²³ Et il découvrira qu'en effet le cœur de toutes ces traditions exprime la même vérité, celle de l'amour du prochain.

La règle d'or de l'Evangile

Ainsi, délaissant l'enseignement officiel de l'Eglise, Tolstoï se met à lire et à relire l'Evangile afin d'en pénétrer le sens. « A mesure que je le lisais, écrivait-il, mes yeux s'ouvraient à quelque chose d'absolument nouveau, ne ressemblant en rien à ce qu'enseignent les Eglises chrétiennes, mais répondant parfaitement à ma question vitale. Et je finis par trouver la solution, solution nette et claire. Elle n'était pas seulement claire, mais encore certaine, parce qu'elle correspondait parfaitement aux déductions de ma raison et aux aspirations de mon cœur. » ²⁴ Ce qui, dans l'Evangile, retenait surtout l'attention de Tolstoï, c'était le Sermon sur la Montagne. Il éprouve de « l'enthousiasme et de l'attendrissement » ²⁵ à la lecture de ce texte qui, avec la plus grande clarté, enseigne aux hommes de s'aimer les uns les autres, de ne pas rendre le mal pour le mal — c'est-à-dire de ne pas résister au mal par la violence —, de pardonner les offenses, de ne pas juger leurs semblables, d'aimer leurs ennemis. Il comprend que toute la doctrine chrétienne se

résume dans l'énoncé par Jésus de la règle d'or : « *Tout ce que vous désirez que les autres fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux.* »²⁶ Il se convainc au plus profond de lui-même que suivre la vraie religion chrétienne, c'est mettre en pratique cette loi de l'amour du prochain. Et « *si nous ne pouvons faire au prochain ce que nous voudrions qu'on nous fit, au moins ne lui faisons pas ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fit* »²⁷, c'est-à-dire, en tout cas, de n'exercer aucune violence à son encontre. Car l'exigence morale de ne pas faire le mal est plus impérative que celle de faire le bien. « *Avant de faire le bien, il faut se mettre en dehors du mal, dans des conditions qui permettent de bien agir.* »²⁸

Tolstoï découvre que cette règle d'or a été proclamée par tous les sages de l'univers, mais que c'est Jésus qui l'a exprimée dans toute sa perfection. Il pense que la doctrine chrétienne est le fondement de la religion universelle qui doit unir tous les hommes, non point dans les mêmes dogmes, non point dans les mêmes rites, mais dans la même sagesse. Il ne considère pas Jésus comme l'incarnation de Dieu, il lui suffit de le considérer comme l'incarnation de l'homme. Il est fils de Dieu comme tout homme qui accomplit la volonté de Dieu qui est d'aimer son prochain comme soi-même. « *Je crois, affirme-t-il, que la volonté de Dieu n'a jamais été plus clairement exprimée que dans la doctrine de l'homme Christ. [...] Je crois que le sens de la vie, pour chacun de nous, est seulement d'accroître l'amour en lui. [...] Je crois que cet accomplissement de l'amour contribuera, plus que toute autre force, à fonder sur la terre le royaume de Dieu, c'est-à-dire à remplacer l'organisation de la vie où la division, le mensonge et la violence sont tout-puissants par un nouvel ordre où régneront la concorde, la vérité, la fraternité.* »²⁹ Pour ce qui concerne l'au-delà, aucune des doctrines avancées par les religions ne lui semble raisonnable. A la question : « *Qu'advient-il après la mort ?* », il se contente de répondre : « *Pour leur bonheur, les hommes ne le savent pas et n'ont pas besoin de le savoir. [...] La seule chose que nous ayons à savoir, c'est que notre vie ne se terminera pas. Et nous le savons.* »³⁰

Ainsi, le christianisme de Tolstoï est-il en quelque sorte un christianisme sans Dieu, puisqu'il ne reconnaît pas la divinité du Christ, mais ce que lui-même reproche à l'Eglise, c'est de prêcher un christianisme sans Christ, puisqu'elle ne

reconnaît pas la vérité de son enseignement sur l'amour du prochain qui exclut toute violence.

Le passage de l'Evangile qui devient pour Tolstoï « *la clef de tout* »³¹ et lui ouvre le sens de tout l'enseignement de Jésus, ce sont les versets 38 et 39 du chapitre V de l'Evangile de Matthieu : « *Vous avez entendu qu'il a été dit : « Œil pour œil, dent pour dent. » Eh bien ! moi je vous dis de ne pas résister au méchant.* » Il se refuse à toute interprétation au second degré de ce commandement de Jésus qui lui ferait dire autre chose que ce qu'il dit. « *Ne résiste pas au méchant, affirme-t-il, veut dire : ne résiste jamais au méchant, c'est-à-dire, ne commets jamais la violence ; en d'autres termes : ne commets jamais aucun acte contraire à l'amour. Si l'on t'insulte, supporte l'offense et, malgré tout, ne recours jamais à la violence.* »³²

Tolstoï est convaincu que vouloir résister au mal par le mal ne peut qu'augmenter le mal et que le seul moyen véritablement efficace de résister au mal est de ne pas imiter le méchant en commettant soi-même le mal. « *Tous les arguments qu'on oppose à la non-résistance au mal, fait-il remarquer, viennent de ce qu'au lieu de comprendre qu'il est dit : « Ne t'oppose pas au mal ou à la violence par le mal ou la violence », on comprend : « Ne t'oppose pas au mal », c'est-à-dire sois indifférent au mal, alors que lutter contre le mal est le seul but extérieur du christianisme, et que le commandement sur la non-résistance au mal est donné comme le moyen le plus efficace de lutter contre lui. Il est dit : « Vous êtes habitués à lutter contre le mal par la violence et par la vengeance, c'est un mauvais moyen, le meilleur moyen n'est pas la vengeance mais la bonté. »* »³³

En aucun cas et dans aucune circonstance, la violence du méchant ne peut servir de prétexte à justifier ma propre violence, car, alors, ce serait ma propre violence qui viendrait justifier la violence du méchant ; et nous serions l'un et l'autre entraînés dans une spirale sans fin. « *En réalité, écrit Tolstoï à Gandhi, cette non-résistance n'est rien d'autre que l'enseignement de l'amour, non faussé par des interprétations mensongères.* »³⁴ Certes, le précepte de ne pas résister au mal par la violence ne comprend pas toute l'exigence de l'amour, mais il « *indique les limites au-delà desquelles cesse l'amour.* »³⁵ Aux yeux de Tolstoï, il est d'une parfaite clarté que les préceptes du pardon des offenses et de l'amour de l'ennemi impliquent directement et nécessairement le



Léon Tolstoï dans "la chambre sous la voûte".
Tableau d'Ilia Répine. 1891.

principe de la non-résistance au mal par la violence. Nier celui-ci a pour conséquence inéluctable de renier ceux-là. Et, dans l'histoire des Eglises, Tolstoï ne peut que constater en effet cette négation et ce double reniement. « Ainsi, Christ dit bien ce qu'il veut dire. On peut soutenir que la pratique de cette règle est très difficile ; [...] on peut dire, comme les incrédules que c'est stupide, que Christ était un rêveur, un idéologue, qui formulait des règles impraticables auxquelles, par sottise, se soumettaient ses disciples ; mais il est impossible de prétendre que Christ n'a pas exprimé d'une façon très claire et très précise ce qu'il a voulu dire : que selon sa doctrine, un homme ne peut résister au mal. »³⁶

Il faut choisir entre raison et violence

Ainsi, Tolstoï se convainc-t-il que vivre selon la volonté de Dieu, ce n'est pas accorder foi à des dogmes incompréhensibles, ce n'est pas accomplir des rites extérieurs, mais vivre selon les préceptes proposés par Jésus dans l'Evangile, au premier rang desquels se trouve celui de la non-résistance au mal par la violence. Ces préceptes correspondent aux exigences morales inscrites dans la conscience

de chaque homme et que tout homme peut donc découvrir par sa propre raison. Selon lui, la vraie doctrine chrétienne n'est donc pas une révélation divine qui viendrait de l'extérieur ou d'en haut, elle n'est pas non plus une simple doctrine morale utilitaire sur la vie sociale, elle est une sagesse, c'est-à-dire une philosophie de la vie qui conduit à la vérité de l'homme et qui donne son sens à son existence et à sa mort. « Cette doctrine, affirme-t-il, c'est l'explication raisonnable du sens de la vie humaine. »³⁷ En définitive, l'homme doit choisir entre la raison et la violence : « Il semblerait que les hommes qui se reconnaissent pour des êtres raisonnables dont la vie doit être guidée par les idéals de la raison et du bien, dussent faire l'un des deux choix suivants : ou bien renoncer aux idéals raisonnables, incompatibles avec la violence, ou renoncer à la violence et cesser de la soutenir. »³⁸

Pour agir, l'homme ne peut pas se décider en fonction des conséquences de ses actes ; celles-ci sont largement imprévisibles et incertaines et, de toute façon, elles ne sauraient être déterminantes. Ce qui est décisif pour l'homme moral, ce sont les exigences de sa raison et de sa conscience qui lui dictent ce qui est bien et qui, par conséquent, donne un sens à sa vie. En d'autres termes, l'homme chrétien ne doit avoir d'autre préoccupation que d'accomplir la volonté de Dieu en étant certain qu'il ne peut en résulter que du bien pour lui et pour les autres. Ainsi, pour Tolstoï, le sens de l'action humaine se trouve en elle-même et non pas dans son résultat.

Tolstoï constate que les Eglises chrétiennes se sont employées à détourner le sens des paroles de Jésus sur la non-résistance au mal par la violence et qu'elles ont enseigné, au contraire, qu'il était nécessaire et légitime de s'opposer à la violence du méchant par la violence. Toute l'histoire de la civilisation chrétienne repose sur la contradiction irréductible entre, d'une part, la référence à l'enseignement de Jésus qui propose la non-violence et, d'autre part, la pratique et la justification par les chrétiens de la violence. « Le Christ, écrit Tolstoï à Gandhi, savait ce que ne peut ignorer toute créature raisonnable, que l'emploi de la violence et l'amour sont inconciliables — l'amour, loi fondamentale de la vie. Une fois la violence admise, quelles

que soient les circonstances, la loi de l'amour est reconnue comme insuffisante, d'où la négation de cette loi. »³⁹ Ainsi, en dérogeant à l'enseignement de Jésus sur la non-violence, les Eglises ont gravement déformé le christianisme. « J'accuse, écrit Tolstoï, les maîtres religieux de donner des instructions contraires à celles du Christ. Je parle de celles exprimées avec clarté et précision dans le Sermon sur la Montagne, et, particulièrement, du commandement relatif à la résistance non-violente au mal. Ces maîtres religieux enlèvent à l'enseignement du Christ toute sa signification. »⁴⁰

Russie : le retour des aumôneries militaires

Remplacés en 1917 par les commissaires politiques, les aumôniers militaires vont-ils réintégrer les rangs de l'ex-armée rouge à la demande d'une association de militaires pour le renouveau du spirituel ? Le métropolite Pitirim bénissait déjà la semaine dernière la promotion de l'ex-Saint-Cyr rouge. Et les politrouks, les officiers chargés d'enseigner autrefois le marxisme, sont invités à potasser la Bible tandis que la théologie est réintroduite dans les programmes de l'Académie Lénine, rebaptisée Académie humanitaire. Effrayés par le dénuement moral des jeunes recrues soumises à un bizutage particulièrement cruel, des généraux veulent « remettre un peu de morale » dans les casernes et fonder une école d'aumôniers militaires.

Lu dans *La Vie* du 1^{er} octobre 1992

Ainsi la religion de l'Eglise n'est-elle pas la religion chrétienne et, enseignant une fausse doctrine, l'Eglise trompe les hommes en les détournant de la seule voie dans laquelle ils pourraient trouver le sens véritable de leur vie. « Aujourd'hui, n'hésite pas à affirmer Tolstoï, il est clair que l'enseignement de l'Eglise [...] est le pire ennemi du christianisme. [...] La doctrine de l'Eglise enseignante est maintenant tout à fait hostile au christianisme. En s'écartant de l'esprit de cette doctrine, elle l'a défigurée au point qu'elle la nie. »⁴¹ Et Tolstoï ne cessera plus, sans retenir sa colère, d'accuser l'Eglise de trahir la parole de Jésus et d'hypnotiser les gens en leur inculquant des superstitions : « Il faut que les hommes qui, consciemment ou inconsciemment, sous l'aspect du christianisme, proposent de grossières superstitions, comprennent que tous les dogmes, mystères, rites qu'ils soutiennent et propagent, non seulement ne sont pas indifférents comme ils le pensent, mais sont nuisibles au plus haut degré, parce qu'ils cachent aux hommes cette seule vérité religieuse qui est exprimée dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, dans la fraternité des hommes et l'amour du prochain. »⁴²

Tolstoï excommunié à cause de l'Evangile !

Cette attitude de franche hostilité que Tolstoï ne cessera de manifester envers l'Eglise orthodoxe décidera celle-ci à le condamner publiquement. Son excommunication sera rendue effective le 24 février 1901 par un décret du Saint-Synode. « De nos jours, est-il affirmé, est paru un nouveau faux docteur, le comte Léon Tolstoï. [...] Dans la séduction de son esprit orgueilleux, il s'est soulevé audacieusement contre Dieu, son Christ et contre son œuvre sainte. Ouvertement, devant tous, il a renié sa mère l'Eglise orthodoxe qui l'a nourri et élevé, et a consacré son activité littéraire et le talent que lui a donné Dieu, à développer dans le peuple des doctrines contraires au Christ et à l'Eglise. »⁴³ Le 1^{er} avril, Tolstoï répond au Saint-Synode en ces termes : « J'ai renié l'Eglise qui se dit orthodoxe. C'est tout à fait exact. Mais j'ai renié l'Eglise non parce que je me suis révolté contre Dieu, mais au contraire parce que j'ai voulu de toutes les forces de mon âme servir Dieu. »⁴⁴

Henri Guillemin, un passionné de Tolstoï

Henri Guillemin (1903-1992) est l'un des rares écrivains modernes à avoir compris Tolstoï, comme en témoigne ces propos tirés d'un long article paru dans *Le Nouvel observateur* du 22 juillet 1978.

Tolstoï n'est pas ce délirant qui prêche la passivité, la résignation. Il désapprouve la violence parce qu'il la tient pour dangereuse, grosse de nouvelles servitudes. « *L'esclavage existe partout où il y a un homme qui possède le moyen de forcer les autres à travailler pour lui* », quand il y a « *accaparement de la richesse par les non-producteurs* », quand l'ordre établi n'est que l'immobilisation violente d'un désordre. Il y a une violence sociale larvée, sournoise, écrasante, matérialisée par le simple fait de ces hôtels particuliers joutant, à Moscou, un quartier hideux, des policiers perpétuellement les protégeant, payés, nourris, armés par le gouvernement, prêts à faire feu sur les affamés, s'ils bougent. Les grandes fêtes franco-russes de l'Alliance, les visites qui s'échangent de Cronstadt à Toulon, Tolstoï dit à voix haute ce qu'il en pense. Il a découpé des articles de journaux et les cite : « *Irrésistible courant d'amour... Fraternité profonde... Sentiment sublime, comme on n'en éprouve qu'aux minutes solennelles de la vie.* »

Il a soin de reproduire le menu du dîner offert, à Paris, par la République à l'amiral Avelone et son état-major : « *Consommé de volailles. Petits pâtés. Mousse de homard. Noisette de bœuf à la béarnaise. Faisans du Périgord. Casserole de truffes au champagne. Chaud-froid de volaille toulousaine, etc.* » Et il enchaîne : « *Le menu était plus varié que les discours* », qu'il résume en quelques lignes : « *Nous nous aimons, Français et Russes. Ah ! comme nous nous aimons tendrement ! Nous sommes transportés de joie à l'idée que nous nous sommes pris ainsi, subitement, en affection. Notre but — le ciel nous en est témoin ! — n'est certes pas la guerre. Quelle calomnie ! Notre but est la paix, la paix souveraine*

et générale. » Et quelle sera la suite ?, dit Tolstoï. La suite, c'est qu'un jour ou l'autre, mais très certainement, la guerre éclatera en Europe. Alors « *on sonnera les cloches, en France et en Russie, et les curés en France, les popes en Russie se vêtiront de sacs brodés et se mettront en prière pour le meurtre* ». Alors « *de grands écrivains, saisis d'une flamme patriotique* », s'appliqueront à répandre, dans les journaux, le goût du sang. Alors « *on verra se remuer les industriels, les commerçants, les fournisseurs, pleins d'ivresse à la pensée des bénéfices qu'ils font faire* ». Alors « *on verra les chefs militaires bomber le torse et se réjouir car ils recevront promotions, rubans, croix, étoiles* ». Alors on verra « *les oisifs, messieurs et dames, brûlant de ferveur, se faire inscrire en masse à la Croix-Rouge* », tandis que le peuple qui travaille, le peuple naïf, sera conduit sur des terrains « *où n'apparaîtront ni tsars, ni rois, ni présidents, ni princes de l'Église* » et où il n'y aura « *ni feux de joie, ni bals populaires, mais la mitraille et la mort* ».

Le tsar, en 1905, consent à des élections, et à une Chambre des députés (la *Douma*). Attention ! dit Tolstoï. Ce qu'on nous prépare, grâce à l'analphabétisme paysan, ce sont des élections bien menées, bien orientées, et qui aboutiront à « *une Douma des seigneurs* ». Travailleurs exploités, on vous prie seulement de « *renforcer le pouvoir de classes dirigeantes* » ; car on va vous dire : vous avez voté ! Maintenant, c'est la loi du nombre, la volonté des peuples ; une rébellion de votre part serait un attentat à la démocratie. En fait, on ne vous autorise qu'à « *choisir vos nouveaux geôliers* ». Peuple, apprends à voir le dessous des cartes, à distinguer le mécanisme de ton asservissement.

Henri Guillemin, normalien, agrégé de lettres classiques, fut professeur à Lyon, puis attaché culturel à l'ambassade de France à Berne. Il a écrit notamment *Du contrat social*, Paris, coll. 10/18, 1989 ; *L'affaire Jésus*, Paris, Seuil ; *Malheureuse Église*, Paris, Seuil, 1992.

L'Etat, c'est la violence

L'Eglise ayant renoncé à enseigner la loi de l'amour, l'Etat aura toute liberté pour organiser la société selon la loi de la violence. Pour Tolstoï, l'Etat, c'est la violence organisée par un petit nombre d'individus pour soumettre le plus grand nombre à leur pouvoir. Selon lui, l'essence du pouvoir « consiste à menacer les hommes de la privation de la liberté, de la vie et à mettre ces menaces à exécution ».⁴⁵ Ainsi, l'Etat, le gouvernement, le pouvoir — Tolstoï ne fait point de distinction entre eux — n'ont pour finalité que de maintenir le peuple dans l'obéissance et la soumission, c'est-à-dire, en définitive, dans l'oppression. « Partout où il y aura le pouvoir des uns sur les autres, il n'y aura pas de liberté mais l'oppression des uns sur les autres. C'est pourquoi le pouvoir doit être détruit. »⁴⁶ Ce qui fait la force de l'Etat, c'est l'obéissance des individus qui acceptent de mettre eux-mêmes en œuvre la violence dirigée contre eux. La discipline fait perdre aux hommes « la principale des qualités humaines : la liberté raisonnable » et « ils deviennent entre les mains de leurs chefs hiérarchiques les armes dociles et machinales de l'assassinat ».⁴⁷

Tolstoï connaît bien la thèse qui justifie les violences de l'Etat en alléguant qu'elles ne sont que des contre-violences nécessaires et légitimes pour faire échec aux violences des hommes déraisonnables. Mais il refuse de s'en laisser conter, car il a trop souvent l'occasion de vérifier que les hommes qui sont aux commandes de l'Etat ne sont rien moins que raisonnables et que les violences qu'ils ordonnent ne sont rien moins que nécessaires et légitimes. « De deux choses l'une, dit-il : ou bien les hommes sont des êtres raisonnables ou ils ne le sont pas. S'ils sont des êtres non raisonnables, alors ils sont tous tels, et tout parmi eux doit se résoudre par la violence, et il n'y a pas de motif que les uns aient le droit de violence et que les autres en soient privés, et ainsi la violence du gouvernement est injuste. Si les hommes sont des êtres raisonnables, alors leurs relations doivent être basées sur la raison, sur l'esprit, et non sur la violence des hommes qui par hasard ont accaparé le pouvoir. Et c'est pourquoi la violence du gouvernement ne peut se justifier en aucun cas. »⁴⁸

Tolstoï est convaincu que le seul moyen dont l'individu dispose pour lutter efficacement contre la violence organisée

par l'Etat, c'est qu'il s'abstienne de toute participation personnelle à cette violence. « Il faut seulement que l'homme s'éveille de l'hypnose de l'imitation où il vit et qu'il regarde sobrement ce que l'Etat exige de lui pour que, non seulement il refuse d'obéir, mais éprouve un étonnement et une indignation indicibles qu'on ose lui poser de pareilles exigences. »⁴⁹ Tout homme éveillé aux exigences de la conscience raisonnable, c'est-à-dire qui conforme sa vie au principe chrétien et universel de l'amour du prochain, ne peut que refuser d'obéir aux ordres de l'Etat qui lui commande d'exercer la violence contre ses semblables. « L'Etat, affirme Tolstoï, c'est la violence ; le christianisme, c'est l'amour ; c'est pourquoi l'Etat ne peut être chrétien et l'homme qui veut être chrétien ne peut servir l'Etat. »⁵⁰ Aucun ordre d'une quelconque autorité ne peut être jamais comparé à « ce commandement indiscutable pour tout homme non dépravé par les fausses doctrines : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent. » C'est pourquoi le chrétien ne doit prendre part ni aux violences, ni au service militaire, ni aux supplices, ni au meurtre de son prochain que demandent de lui les gouvernements. »⁵¹

Ainsi l'homme qui entend conquérir sa liberté et permettre aux autres de se libérer également « doit lui-même ne pas faire le mal qui produit son asservissement et celui de ses frères ». Pour cela, il doit : « 1°) Ne participer ni volontairement ni par force à aucun acte du gouvernement ; il ne doit donc accepter [...] aucune fonction liée à la violence. 2°) Il ne doit donner volontairement au gouvernement aucun impôt direct ou indirect ; de même, il ne doit pas profiter de l'argent provenant des impôts. 3°) Il ne doit pas s'adresser aux violences gouvernementales, ni pour la garantie de la propriété foncière ou des autres objets, ni pour la garantie de sa sécurité et celle de ses parents. »⁵²

Non à l'armée qui apprend à tuer

Le moyen principal que se donne l'Etat pour imposer son pouvoir au peuple, c'est l'armée. Pour Tolstoï, la défense de la patrie n'est qu'un prétexte pour mieux maintenir le peuple dans l'obéissance et il ne cessera de fustiger le patriotisme. L'une des fonctions essentielles de l'armée, c'est de défendre la propriété contre le peuple — et d'abord



Léon Tolstoï en 1906.

la propriété de la terre dont les paysans sont dépossédés. « *La propriété*, écrit-il, implique que non seulement je n'abandonnerai pas mon bien à qui voudra le prendre, mais que je le défendrai contre lui. Et on ne peut défendre contre un autre ce qu'on croit être à soi autrement que par la violence, c'est-à-dire, le cas échéant, par la lutte et, s'il le faut, le meurtre. [...] Sans violence et sans meurtre, la propriété

ne saurait se maintenir. [...] Admettre la propriété, c'est admettre la violence et le meurtre. »⁵³ En réalité, ce n'est pas la propriété des biens que Tolstoï condamne, mais l'accumulation des biens qui prive les autres de ce qui leur est nécessaire pour vivre. « *L'homme*, écrit-il, qui veut aider non à son seul bien, mais à celui des autres [...] ne doit posséder de la terre et des produits du travail des autres ou du sien que juste dans la mesure où les autres hommes n'auront pas à lui demander une part de ce qu'il possède. »⁵⁴

Dans ces conditions, le premier devoir de celui qui entend lutter contre l'oppression du peuple, c'est de refuser le service militaire. Tolstoï s'est convaincu que le seul moyen pour « *détruire radicalement toute la machine gouvernementale*, [...] c'est le refus du service militaire avant même de tomber sous l'influence abrutissante et dégradante de la discipline. [...] Ce moyen, précise-t-il, est le seul possible et en même temps le seul obligatoire pour chacun de nous. »⁵⁵ Les soldats qui marchent contre les grévistes appartiennent cependant au même peuple que les ouvriers. « *Pourquoi donc ces soldats*, demande Tolstoï, *marchent-ils contre eux-mêmes ?* »⁵⁶ Ils le font parce qu'ils sont hypnotisés par le conditionnement patriotique et religieux qui leur est inculqué dès leur enfance et qu'ils se trouvent dans un état tel qu'ils ne peuvent plus raisonner et ne savent plus qu'obéir. L'homme isolé, qui a eu assez de force pour reconquérir sa raison et sa liberté, ne peut pas empêcher le gouvernement d'utiliser l'armée contre le peuple, « *mais il peut empêcher que les hommes du peuple soient soldats, en n'entrant pas lui-même au régiment et en expliquant aux autres hommes cette tromperie à laquelle ils succombent en entrant au service* ».⁵⁷

L'entrée au service militaire est la négation de la dignité humaine : « *C'est l'entrée volontaire en un esclavage qui n'a d'autre but que l'assassinat.* »⁵⁸ Le service militaire n'est que l'apprentissage du meurtre, il fait des hommes les « *instruments du crime* »⁵⁹ en les transformant en « *armes de violence* ».⁶⁰ Ce qui apparaît le plus dégradant aux yeux de Tolstoï, c'est le serment que le soldat doit prêter et par lequel il promet l'obéissance à ses chefs, c'est-à-dire par lequel il s'engage à tuer par ordre. Ce serment d'allégeance lui paraît parfaitement indigne ; tout homme digne ne peut que refuser de se plier à une telle obligation. « *Pour tout homme existent des actes moralement impossibles, aussi*

impossibles que certains actes physiques. Et l'un des actes moralement impossibles pour la plupart des hommes d'à présent, s'ils sont affranchis de toute hypnose, c'est la promesse d'obéir aveuglément à des hommes indifférents et immoraux qui se proposent l'assassinat. »⁶¹

Le pire, c'est que l'Eglise elle-même prêche l'obéissance du soldat à l'Etat. « *On appelle les hommes au service, et là-bas on les trompe comme on veut en leur faisant tout d'abord prêter serment sur l'Evangile (où est formulée la défense de prêter serment) qu'ils feront ce qui est défendu par l'Evangile ; puis on leur apprend que tuer les hommes par ordre du chef n'est pas un péché, mais que le péché, c'est la désobéissance au chef, etc.* »⁶²

Tolstoï s'insurge de tout son être en voyant l'Eglise, tout en se parant de l'enseignement de Jésus, justifier le service militaire et la guerre, et il presse les hommes de s'insurger avec lui : « *Eveillez-vous, frères, leur lance-t-il. [...] N'écoutez pas ces vieux imposteurs qui vantent la guerre au nom du Dieu cruel et vengeur qu'ils ont inventé, au nom du christianisme qu'ils ont altéré !* »⁶³ Comment donc ces docteurs de l'Eglise ne comprennent-ils pas que le meurtre guerrier se trouve en contradiction radicale avec l'enseignement de Jésus sur la non-résistance au mal par la violence ? « *Quelque peu instruit que soit un homme, il ne peut ignorer que le Christ n'a pas permis l'assassinat, mais qu'il a prêché la douceur, l'humilité, le pardon des injures et l'amour des ennemis et il lui est impossible de ne pas comprendre que, selon la doctrine chrétienne, il ne peut lui permettre à l'avance de tuer tous ceux qu'on lui ordonnera de tuer.* »⁶⁴ Tant que l'Eglise justifiera la guerre, celle-ci restera en effet une fatalité. « *La guerre existera, non seulement tant que nous y participerons, mais tant que nous admettrons sans révolte et sans indignation ce christianisme falsifié qui s'appelle le christianisme d'Eglise et avec lequel sont possibles l'armée, la bénédiction des canons et l'acceptation de la guerre comme une œuvre chrétienne.* »⁶⁵

La guerre russo-japonaise (qui éclate en 1904, après que le gouvernement russe ait mené une politique agressive contre le Japon afin d'assurer une prépondérance économique dans le Pacifique et qui se terminera en 1905 par la défaite de la Russie) apparaît à Tolstoï comme un affrontement meurtrier entre des bouddhistes et des chrétiens qui se tuent les uns les autres en trahissant de même façon l'ensei-

gnement de celui dont ils se réclament. « *Des hommes, écrit-il, des centaines de milliers d'hommes, séparés par dix mille verstes, d'un côté des bouddhistes, dont la loi défend non seulement le meurtre des hommes, mais celui des animaux ; de l'autre des chrétiens qui professent la loi de l'amour ; ces hommes, comme des bêtes sauvages, se poursuivent les uns les autres, sur terre et sur mer, pour se tuer, se mutiler de la façon la plus cruelle.* »⁶⁶ Et, pendant ce temps, l'Eglise orthodoxe déploie tout son cérémonial pour bénir cette guerre : « *Et dans toute la Russie, du palais impérial au dernier village, les pasteurs de l'Eglise qui se dit chrétienne, invoquent Dieu — ce Dieu qui ordonne d'aimer ses ennemis, le Dieu d'amour — pour aider à l'œuvre diabolique, pour aider au meurtre des hommes.* »⁶⁷ Quant aux gens qui ne participent pas à la guerre, il se réjouissent en apprenant que beaucoup de Japonais ont été tués et « *ils en remercient quelqu'un qu'ils appellent Dieu* ». ⁶⁸ Ce qui horrifie le plus Tolstoï devant autant d'absurdités, c'est « *la conscience de l'impuissance de la raison humaine* ». ⁶⁹

Non à la peine de mort

Parmi tous les meurtres commis par l'Etat et justifiés par l'Eglise, celui qui indigné le plus Tolstoï, plus que la guerre elle-même, c'est la peine de mort. Son aversion pour un tel supplice date du voyage à Paris qu'il fit en 1857. Le matin du 6 avril, il a la curiosité d'aller assister à une exécution capitale. « *Quand je vis, racontera-t-il dans ses Confessions, la tête se détacher du corps et, séparément, tomber dans le panier, je compris, non par la raison, mais par tout mon être, qu'aucune théorie sur la rationalité de l'ordre existant et du progrès ne pouvait justifier un tel acte.* »⁷⁰ Le jour même, il note dans son journal : « *Le condamné a baisé l'Evangile et puis... la mort. Quel non-sens !* »⁷¹ Il n'arrive pas à comprendre la possibilité d'un acte aussi cruel, alors même que le principe de légitime défense ne peut être invoqué. « *Je comprends, écrit-il, que poussé par la colère, la haine, la vengeance, la perte de conscience de son humanité, un homme puisse tuer, en défendant un être proche, en se défendant lui-même. Et je comprends qu'il puisse tuer sous l'effet d'une suggestion patriotique, grégaire, en s'exposant à la mort et participant à un meurtre*

collectif de guerre. Mais que des hommes, en pleine possession de leurs facultés, puissent tranquillement, de façon mûrement pesée, admettre la nécessité de l'assassinat de l'un de leurs semblables et contraindre des créatures à commettre cet acte répugnant à la nature humaine — cela, je ne l'ai jamais compris. »⁷²

Quelques jours après l'assassinat du tsar Alexandre II tué le 1^{er} mars 1881 par un petit groupe de terroristes, Tolstoï écrit au nouveau souverain, Alexandre III, pour lui demander de gracier les assassins. « Vous ne pouvez nourrir, lui écrit-il, que des sentiments de vengeance envers ces hommes qui sont les assassins de votre père, mais aussi un sentiment d'horreur devant la responsabilité qui vous échoit. On ne peut concevoir de situation plus atroce. Elle est atroce parce qu'on ne saurait concevoir de tentation plus grande de faire le mal... Mais la parole du Christ est là qui brise la tentation. »⁷³ Et il suggère au tsar de publier un manifeste portant en exergue cette parole : « Et moi, je vous dis : aimez vos ennemis » et annonçant qu'il a décidé de pardonner aux assassins de son père, de les gracier et de les envoyer vivre quelque part en Amérique. Il envoya sa lettre au procureur du Saint-Synode en lui demandant de la transmettre au souverain. Mais le procureur renvoya la lettre à son expéditeur.

Tolstoï à Paris

En 1857, Tolstoï se rendit pour la première fois en Europe de l'Ouest et passa six mois successivement en France, en Suisse et en Allemagne. Sa première impression de Paris fut bonne, mais après avoir assisté à une exécution capitale, il changea complètement d'avis et partit précipitamment pour la Suisse.

Lettre à V.P. Botkine

Paris, 24-25 mars/5-6 avril 1857

Quelle tristesse que vous soyez malade, cher Vassili Pétrovitch, j'ai bien peur que cela ne bouleverse vos projets de voyage à l'étranger. J'ai eu l'impression à Pétersbourg, et votre lettre me fait la même impression, que vous n'aviez pas envie de partir. Venez, mon très cher et très sage ami, bien entendu nous passerions le séjour ensemble ; je brûle de vous voir et de bavarder avec vous. Je suis à Paris depuis bientôt deux mois et je ne prévois pas encore le moment où cette ville perdra pour moi son intérêt, et cette vie son charme. Je suis d'une ignorance crasse, nulle part je ne l'ai senti autant qu'ici. Donc, ne serait-ce qu'à cause de cela, je puis être content et satisfait de ma vie à Paris, d'autant plus qu'ici aussi je sens que cette ignorance n'est pas irrémédiable. Et puis les jouissances de l'art, le Louvre, Versailles, le Conservatoire, les concerts, le théâtre, les cours du Collège de France et de la Sorbonne, et surtout une liberté sociale dont je n'avais même pas idée en Russie, tout cela fait que je ne pense pas quitter Paris. [...]

C'était ce que j'écrivais hier, puis on m'a interrompu, à présent j'écris dans une toute autre humeur. J'ai eu la sottise et la cruauté d'aller ce matin assister à une exécution capitale. Outre qu'il fait un temps exécration depuis quinze jours, j'étais dans un état nerveux déplorable et ce spectacle a produit sur moi une impression dont je serai long à me défaire. J'ai vu beaucoup d'atrocités au Caucase et pendant la guerre, mais si on avait dépecé un homme sous mes yeux, le spectacle eût été moins horrible que celui de cette élégante et ingénieuse machine avec laquelle on tue en un instant un homme jeune et en bonne santé. A la guerre, on n'a pas affaire à une volonté délibérée, mais aux passions humaines, ici c'était le calme et le confort dans le meurtre poussés jusqu'au raffinement, rien de grandiose. [...] Une justice qui est rendue par des magistrats qui, se fondant chacun sur l'honneur, la religion et l'équité, se contredisent l'un l'autre. [...] Une foule répugnante, un père qui explique à sa fille l'ingéniosité et la commodité du mécanisme, etc. La loi des hommes — quelle absurdité ! [...]

Extrait de Léon Tolstoï, *Lettres I*, Paris Gallimard, pp. 111-112.

Il écrira plus tard à Tolstoï pour lui donner les raisons de son attitude. « *Votre foi est différente de la mienne et de celle de l'Eglise ; notre Christ n'est pas votre Christ.* »⁷⁴ Et, en effet, le Christ de l'Eglise, contrairement à celui de Tolstoï, lance la première pierre à la femme adultère.

La grève de l'impôt

Parmi les moyens nécessaires à l'Etat pour entretenir tous ses instruments de la coercition qu'il exerce sur le peuple, il y a les impôts qu'il lève parmi ce même peuple. Celui qui entend refuser toute coopération avec l'oppression exercée par l'Etat doit donc aussi refuser de payer les impôts qui sont exigés de lui. Là encore, celui qui veut conformer sa vie aux préceptes universels de l'Evangile doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et refuser de donner à César ce qui appartient à Dieu.

« *Celui qui vit selon Dieu ne peut pas, de plein gré, payer les impôts. Si mon argent ou mon travail sont nécessaires pour une œuvre bonne, dira cet homme, je les offrirai moi-même, mais je ne puis donner mon argent pour les prisons, pour les fers, pour les fusils, pour les canons, pour les appointements des généraux. Dieu ne me l'ordonne pas et je ne le donnerai pas sans y être contraint.* »⁷⁵

Tolstoï a parfaitement conscience que tout refus opposé par un individu aux exigences du gouvernement lui vaudra de souffrir persécution. L'Etat aura tout pouvoir sur lui et il pourra lui prendre ses biens, le priver de sa liberté et même le faire mourir. C'est précisément ce qui est arrivé à Jésus et celui-ci n'a pas manqué de prévenir ceux qui suivraient son enseignement qu'ils seraient également persécutés. Cela ne doit pas effrayer celui qui a conviction d'accomplir la volonté de Dieu et qui est persuadé que seul cet accomplissement peut donner un sens à sa vie. Tolstoï, cependant, a parfaitement conscience qu'il peut être au-dessus des forces de nombreux individus d'endurer de pareilles privations et de pareilles souffrances. Aussi n'attend-il pas de tous les hommes qu'ils refusent sur le champ toute coopération avec l'Etat, mais qu'ils s'efforcent de limiter le plus possible leur collaboration avec lui. « *Il est absolument vrai, reconnaît-il, qu'il est difficile à l'homme de renoncer à tout concours dans la violence du gouvernement ; mais si chaque homme*

ne peut envisager sa vie pour ne participer aucunement à cette violence, est-ce à dire qu'il ne lui est pas possible de s'en affranchir de plus en plus ? »⁷⁶

Tolstoï et le bouddhisme

Depuis quelque temps, le bouddhisme se débarrasse de plus en plus des excroissances qui le dissimulaient, et le monde chrétien apprend de mieux en mieux à connaître sa véritable nature ; en Europe comme en Amérique, de plus en plus de gens passent du christianisme au bouddhisme.

Sans parler de la profondeur métaphysique de la doctrine, si bien expliquée par Schopenhauer, c'est sa morale qui est particulièrement séduisante avec ses cinq préceptes fondamentaux : 1) ne tuer volontairement aucune créature vivante ; 2) ne pas s'approprier ce que les autres considèrent comme leur propriété ; 3) ne pas se livrer à la luxure ; 4) ne pas mentir ; 5) ne pas user de stupéfiants tels que le tabac ou les boissons enivrantes.

On ne peut s'empêcher de songer au bouleversement qui se produirait dans nos vies, si les gens connaissaient ces commandements et les tenaient pour au moins aussi impératifs que l'accomplissement des rites extérieurs.

Léon Tolstoï

Extrait d'une lettre du 10 mars 1910 adressée à Perpen, parue dans Léon Tolstoï, *Lettres II*, Paris, Gallimard, 1986, p. 371.

N.B. : Il faut remarquer, ici comme ailleurs, que lorsque Tolstoï parle du bouddhisme, il n'en retient principalement que l'enseignement moral. L'Evangile avait déjà été considéré par Tolstoï de la même manière. On peut certes se demander s'il n'y a pas chez lui une nette tendance à réduire les grands textes religieux à la seule question morale ?

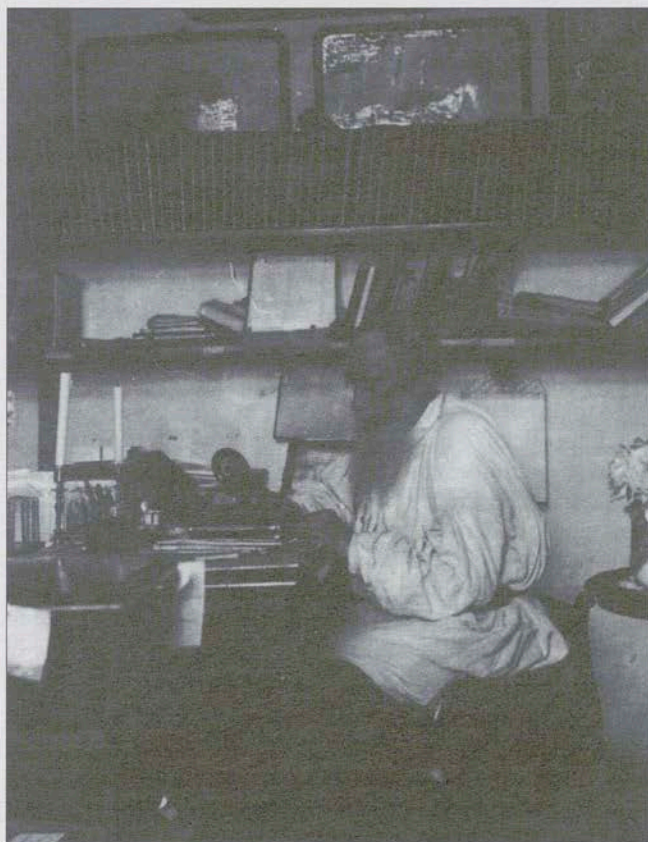
Se changer soi-même

Ainsi, tout homme franc et honnête avec lui-même, tout en sachant qu'il ne peut éviter toute compromission avec la violence du désordre établi, doit-il, à la mesure de ses forces, s'efforcer d'y prendre part le moins possible.

Tolstoï, affirme sa fille Alexandra, se montrait « méfiant à l'extrême envers les résolutions hâtives ; [...] il mettait lui-même en garde les jeunes gens qui, présumant trop de leurs forces, voulaient s'élancer trop loin et trop haut et retombaient douloureusement meurtris ». ⁷⁷ A ceux qui viennent lui demander quelle doit être leur attitude devant le service militaire, il se refuse à exercer sur eux une quelconque pression. « Le conseil habituel que je leur donne, écrit-il à un correspondant hollandais, est d'accepter ce qu'on exige d'eux, c'est-à-dire d'accomplir leur service, obéir, prêter serment, etc. dans toute la mesure où cela leur est moralement acceptable et de ne rien refuser tant qu'ils ne se heurtent pas à une impossibilité morale identique à l'impossibilité qu'éprouve un homme à soulever une montagne ou à s'envoler. » ⁷⁸

Sa propre expérience montre assez à Tolstoï que le perfectionnement de soi-même, par lequel l'individu parvient peu à peu à se conformer aux exigences de l'amour du prochain, est l'œuvre de toute une vie. Mais, ce qu'il sait aussi, c'est que l'homme ne peut avancer vers la vérité et le bien que dans la mesure où il a l'honnêteté de reconnaître qu'il en est éloigné, que dans la mesure où il s'avoue à lui-même qu'il ne fait pas bien de faire le mal. Car le mal n'est pas tant dans le mal que nous faisons, mais dans le raisonnement par lequel nous justifions le mal que nous faisons. Il n'est possible de nous perfectionner que si nous avons conscience de notre imperfection.

La conviction profonde de Tolstoï, c'est que seul le perfectionnement intérieur de soi-même permet d'avoir réellement prise sur les structures de la société et sur les événements de l'histoire. « L'homme, affirme-t-il, ne peut améliorer qu'une seule chose qui est en son pouvoir, lui-même. » ⁷⁹ Tolstoï refuse d'accréditer la théorie, tout à fait fallacieuse à ses yeux, qui préconise « l'amélioration de la vie sociale par le changement des formes extérieures ». ⁸⁰ Il ne se préoccupe pas d'établir un projet politique pour la société future mais entend donner toute son attention au



Léon Tolstoï dans son cabinet de travail, 1908.

présent. Il pense que la seule prise que l'individu possède pour agir sur la société, c'est d'agir sur lui-même, non pas à seule fin de se purifier lui-même — il désapprouve clairement ceux qui croient devoir se retirer à l'écart des autres pour mieux parvenir à leur propre purification — mais pour transformer ses rapports avec les autres en s'efforçant de les soumettre aux exigences de l'amour. Il est convaincu que cela ne peut pas ne pas engendrer une réelle transformation des structures et des institutions sociales et politiques dont il a conscience qu'elles sont nécessaires pour organiser la vie collective des hommes. En réalité, lorsqu'il veut la disparition du gouvernement, ce qu'il veut, c'est la disparition de la violence organisée par le gouvernement.

En refusant de participer personnellement à cette violence et en s'efforçant d'établir des relations fraternelles avec autrui, l'individu crée les conditions d'une nouvelle organisation sociale qui ne sera plus fondée sur la loi de la violence. « *La destruction d'un gouvernement institué en vue de violences à exercer sur les hommes, écrit-il, n'entraînera aucunement la destruction des éléments bons et raisonnables que peut contenir la législations : l'organisation des tribunaux, de la propriété, de la police, les institutions financières et les établissements d'instruction. Au contraire, la disparition de la brutalité du gouvernement amènera d'elle-même une organisation sociale plus raisonnable et plus juste et qui n'utilisera plus de violence.* »⁸¹

Ainsi Tolstoï en vient-il à récuser le bien-fondé de l'action collective qui vise à établir la justice sociale. Il juge l'activité politique, que ce soit celle des libéraux ou celle des révolutionnaires, non seulement inefficace et déraisonnable, mais nuisible dans la mesure où elle détourne les hommes de la seule activité qui puisse apporter un vrai changement, celle par laquelle chaque individu s'efforce de se rapprocher de l'idéal de l'amour du prochain. Tolstoï court-circuite en quelque sorte l'action politique qui vise au changement de la société pour ne retenir que l'action intérieure qui vise au changement de soi-même.

A aucun moment, il n'envisage l'organisation d'une action collective non-violente coordonnée qui, s'enracinant dans les valeurs morales qu'il préconise, s'efforcerait de réaliser ce que lui-même appelle des « *formes sociales* »⁸² qui ne seraient plus organisées par la loi de la violence. Sans aucun doute, nous touchons ici les limites de sa pensée et de son action.

En reprenant à son compte toutes les affirmations de Tolstoï sur les exigences morales de l'amour et de la non-résistance au mal par la violence, mais en organisant lui-même une action politique non-violente visant à changer les formes extérieures de la société indienne et à libérer son peuple de l'oppression coloniale, Gandhi donnera toute leur dimension aux vérités découvertes par le sage d'Iasnaïa Poliana.

Notes

- 1) *Lettres I, 1828-1879*, Gallimard, Paris, 1986, p. 236-237.
- 2) Cité par Alexandra Tolstoï, *Léon Tolstoï, mon père*, Amiot-Dumont, Paris, 1956, p. 184-185.
- 3) *Confessions*, œuvres complètes, tome XIX, Stock, Paris, 1908, p. 29-30.
- 4) *La vraie vie*, Bibliothèque Charpentier, éditeur Eugène Pasquelle, Paris, 1923, p. VII.
- 5) *Confessions*, op. cit., p. 74.
- 6) *Ibid.*, p. 91.
- 7) *Une seule chose est nécessaire*, Librairie universelle, Paris, 1906, p. 228-229.
- 8) *La vraie vie*, op. cit., p. 204.
- 9) *Confessions*, op. cit., p. 82-83.
- 10) *Ibid.*, p. 99.
- 11) *Ibid.*, p. 110.
- 12) *Ibid.*, p. 111.
- 13) *Ibid.*, p. 115.
- 14) *Ibid.*
- 15) *La vraie vie*, p. 94-95.
- 16) *Ibid.*, p. 97-98.
- 17) *Ibid.*, p. 88.
- 18) *Ibid.*, p. 100.
- 19) *Ibid.*, p. 96.
- 20) *Ibid.*, p. 99.
- 21) *Ibid.*
- 22) *Dernières paroles*, Société du Mercure de France, Paris, 1905, p. 228.
- 23) *La vraie vie*, op. cit., p. 103.
- 24) *Ibid.*, p. 55.
- 25) *Quelle est ma foi ?*, œuvres complètes, XXIV^e volume, Stock, Paris, 1923, p. 10.
- 26) *Évangile de Matthieu*, VII, 12.
- 27) *Une seule chose est nécessaire*, op. cit., p. 315.
- 28) *Que faire ?*, éditeur Albert Savine, Paris, 1891, p. 212.
- 29) *Paroles d'un homme libre*, Stock, Paris, 1901, p. 413.
- 30) *Dernières paroles*, op. cit., p. 220.
- 31) *Quelle est ma foi ?*, op. cit., p. 12.

- 32) *Ibid.*, p. 18-19.
- 33) *Les rayons de l'aube*, Stock, Paris, 1901, p. 36.
- 34) *Tolstoï et Gandhi*, textes rassemblés, traduits et présentés par Marc Semenoff, Denoël, Paris, 1938, p. 42.
- 35) *Rayons de l'aube*, *op. cit.*, p. 62.
- 36) *Quelle est ma foi ?*, *op. cit.*, p. 17.
- 37) *Une seule chose est nécessaire*, *op. cit.*, p. 107.
- 38) *Ibid.*, p. 92.
- 39) *Tolstoï et Gandhi*, *op. cit.*, p. 43.
- 40) *Ibid.*, p. 68.
- 41) *Dernières paroles*, *op. cit.*, p. 151.
- 42) *Ibid.*, p. 50.
- 43) *Paroles d'un homme libre*, *op. cit.*, p. 391.
- 44) *Ibid.*, p. 406.
- 45) *Dernières paroles*, *op. cit.*, p. 118,
- 46) *Ibid.*, p. 121.
- 47) *Rayons de l'aube*, *op. cit.*, p. 373.
- 48) *Ibid.*, p. 3 87.
- 49) *Dernières paroles*, *op. cit.*, p. 107.
- 50) *Rayons de l'aube*, *op. cit.*, p. 5.
- 51) *Ibid.*, p. 30.
- 52) *Ibid.*, p. 382-383.
- 53) *Ibid.*, p. 98.
- 54) *Ibid.*, p. 383.
- 55) *Ibid.*, p. 410.
- 56) *Ibid.*, p. 407.
- 57) *Ibid.*, p. 410.
- 58) *Ibid.*, p. 411.
- 59) *Ibid.*, p. 243.
- 60) *Ibid.*, p. 81.
- 61) *Ibid.*, p. 59.
- 62) *Ibid.*, p. 127.
- 63) *Ibid.*, p. 119.
- 64) *Ibid.*, p. 125.
- 65) *Ibid.*, p. 166.
- 66) *Dernières paroles*, *op. cit.*, p. 3-4.
- 67) *Ibid.*, p. 13.
- 68) *Ibid.*, p. 14.
- 69) *Ibid.*, p. 18.
- 70) *Confessions*, *op. cit.*, p. 17.
- 71) Cité par Nicolas Weisbein, *L'évolution religieuse de Tolstoï*, Librairie des cinq continents, Paris, 1960, p. 64.
- 72) *Socialisme et christianisme*, correspondance Tolstoï-Birioukof, Grasset, Paris, 1957, p. 409.
- 73) Cité par Alexandra Tolstoï, *Léon Tolstoï, mon père*, *op. cit.*, p. 228.
- 74) Cité par Nicolas Weisbein, *L'évolution religieuse de Tolstoï*, *op. cit.*, p. 287.
- 75) *Une seule chose est nécessaire*, *op. cit.*, p. 191.
- 76) *Les rayons de l'aube*, *op. cit.*, p. 384.
- 77) Alexandra Tolstoï, *Léon Tolstoï, mon père*, *op. cit.*, p. 329.
- 78) *Ibid.*, p. 329-330.
- 79) *Dernières paroles*, *op. cit.*, p. 328.
- 80) *Ibid.*, p. 327.
- 81) *Les rayons de l'aube*, *op. cit.*, p. 286.
- 82) *Dernières paroles*, *op. cit.*, p. 321.

**OFFREZ-VOUS
UN ABONNEMENT A ANV**
(180 F, voir en dernière page)

Tolstoï et les Doukhobors

Qui connaîtrait les Doukhobors si Tolstoï n'avait pas pris leur défense à la fin du XIX^e siècle ? Plus personne sans doute, car ils auraient probablement disparu dans les persécutions...

On ne sait exactement quand la secte des Doukhobors (ce que l'on peut traduire par "les combattants de l'esprit") a vu le jour. Des sources signalent son apparition en Ukraine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. C'est une secte paysanne, et certains historiens voient dans son apparition une expression contre le servage, qui ne fut abolie dans l'Empire russe qu'en 1861. Les Doukhobors ne reconnaissent aucune autorité extérieure. L'amour et la fraternité sont deux piliers de leur foi. Barthélémy De Ligt cite un document de 1805 qui les décrit comme « un peuple généralement illettré avec des idées morales très élevées, une secte communiste dont la conduite exemplaire est reconnue par les autorités officielles qui lui sont hostiles »¹. Jamais ils n'abandonneront leurs idéaux de non-violence, même si, au cours du XIX^e siècle, ils ne surent pas toujours résister aux pressions extérieures ; c'est ainsi que certains d'entre eux servirent dans l'armée du tsar.

Un renouveau moral se produisit en 1894 sous l'influence de Pierre Veréguine. Celui-ci avait déjà été arrêté et exilé pour ses idéaux ; il était très fortement influencé par les écrits de Tolstoï. Il persuada les Doukhobors de renoncer à l'alcool, au tabac et à la viande. Ceux qui possédaient des propriétés privées les mirent à la disposition de la communauté et ils allèrent jusqu'à brûler leurs fusils de chasse, dans un gigantesque autodafé non-violent. Leur nouvelle indépendance leur valut une persécution affreuse du gouvernement. Les Doukhobors firent alors appel à Tolstoï. « Celui-ci, dit Peter Brock, lorsqu'il fut mis au courant de la mise en œuvre par les Doukhobors des théories qu'il préconisait depuis longtemps, ne réalisa pas de suite qu'elle reflétait sa propre pensée et non, comme il le croyait, la présence vivante et spontanée de ces idées dans les masses paysannes »².

Tolstoï fit cependant appel à la conscience internationale. Le 14 décembre 1896 il faisait publier *Au secours !* dans lequel il relatait les persécutions dont les Doukhobors faisaient l'objet. Il intervint directement auprès du tsar. Aidés par les Quakers et son fidèle ami Vladimir Tcherkoff, il prépara leur émigration, solution qui leur paraissait à tous comme la meilleure, mais qui était très onéreuse. En avril 1898 Tolstoï publiait dans la presse internationale un second appel — financier, cette fois : *L'émigration des Doukhobors*.

Lettre adressée au directeur du *Times*

Iasnaïa Poliana, 10 septembre 1895

Cher Monsieur,

Je vous envoie, afin que vous la publiez dans votre journal, une note sur les persécutions qu'ont subies cet été des Doukhobors, dissidents religieux vivant au Caucase. Le seul moyen pour venir en aide aussi bien aux persécutés qu'à leurs persécuteurs, qui ne savent pas ce qu'ils font, c'est de donner toute la publicité voulue à cette affaire, de la soumettre au jugement de l'opinion publique qui, en exprimant sa désapprobation aux persécuteurs et sa sympathie aux persécutés, retiendra les premiers de commettre des actes de cruauté qui ne sont souvent dus qu'à la bêtise et à l'ignorance, et reconfortera les seconds en les consolant dans leur souffrance. La censure n'autorisera pas la publication de ce texte en Russie, c'est pourquoi je m'adresse à vous pour vous demander de le publier dans votre journal. [...]

Léon Tolstoï

Extrait de Léon Tolstoï, *Lettres II*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 193-194.

Il fut entendu : une somme considérable fut récoltée, le gouvernement canadien leur offrit de vastes terrains incultes et des bateaux furent affrétés. Tolstoï lui-même leur donna les gains réalisés par la vente de son livre *Résurrection*, paru en 1899.

Au printemps 1899, 7 500 Doukhobors (soit plus de la moitié de la secte) débarquaient au Canada. Ils s'organisèrent en communauté autonome. Après de nombreuses difficultés, ils parvinrent à établir des colonies prospères où ils pouvaient vivre selon leurs traditions et leurs croyances. Le gouvernement canadien commença à redouter cet « État dans l'État » et exigea d'eux qu'ils prêtent un serment de loyauté, ce que de nombreux Doukhobors refusèrent. Des conflits répétés surgirent et ils furent même chassés des terres qu'ils avaient rendues prospères, et durent tout recommencer ailleurs. Pacifistes intégraux, ils se déclarèrent eux-mêmes objecteurs durant les deux guerres mondiales. Ce pacifisme radical, allié à leurs conceptions communistes utopiques devait devenir synonymes du tolstoïsme.

Pierre Arcq

Animateur de la Maison de la paix de Charleroi et du MIR-IRG en Belgique.

1) Barthélémy De Ligt, *La Paix créatrice. Histoire des principes et des tactiques de l'action directe contre la guerre*, Paris, Rivière, 1934, p. 410.

2) Peter Brock, *Pacifism in Europe to 1914*, Princeton, Princeton University Press, 1972, p. 449.

du nouveau
sur tolstoï



La correspondance Gandhi-Tolstoï

Léonard

En 1909, Tolstoï reçoit une lettre d'un avocat hindou qui habite alors en Afrique du Sud. Gandhi a 40 ans, Tolstoï 81. ANV publie ici leur correspondance complète, avec en préliminaire la Lettre à un Hindou de Tolstoï dont la lecture fit que Gandhi se décida d'écrire à Iasnaïa Poliana, au pionnier de la non-violence

**Textes présentés par
FRANÇOIS VAILLANT***

* Auteur de *La non-violence. Essai de morale fondamentale*, Paris, Cerf, 1990 ; *La non-violence dans l'Evangile*, Paris, Editions Ouvrières, 1991.

En 1908, le facteur apporte à Tolstoï une lettre d'un Hindou habitant alors aux Etats-Unis. Cet Hindou, Tarakuatta Das, édite une revue révolutionnaire intitulée *The free Hindustan*. Il s'adresse à Tolstoï pour obtenir de lui un mot de sympathie. L'intellectuel T. Das estime que seul un soulèvement violent peut libérer l'Inde du joug britannique. Tolstoï lui répond magistralement quant au rôle immoral et inefficace de la violence par la fameuse *Lettre à un Hindou*, qui, polycopiée, parvient un jour entre les mains de Gandhi.

L'Inde est loin d'être un continent inconnu pour Tolstoï. Il entretient une correspondance depuis de nombreuses années avec divers Indiens. Il a lu (à sa façon) les *Védas*, la *Baghavad gitâ*, des écrits de Vivekananda... La *Lettre à un Hindou* de Tolstoï est un véritable traité de non-violence, contenu entre des citations de divers livres religieux. T. Das n'a pas publié dans sa revue cette lettre de Tolstoï.

Nous exprimons toute notre gratitude à **Anne Bastin** qui a bien voulu traduire la *Lettre à un Hindou* pour les lecteurs d'ANV. C'est la première fois, à notre connaissance, que cet écrit de Tolstoï est publié intégralement en langue française¹.

1) C'est le secrétaire de Tolstoï, Tchertkov, qui traduit en anglais la *Lettre à un Hindou* envoyée à T. Das. Tchertkov la fit circuler sous forme polycopiée. Gandhi la publiera en mars 1910 dans son journal *Indian Opinion*. Paul Birukoff l'a par ailleurs insérée dans son livre *Tolstoï und der Orient*, Zurich und Leipzig, 1925, pp. 50-69. Seul Romain Rolland en a publié, en français, quelques courts passages dans *Vie de Tolstoï*, Paris, Hachette, 1911.

Tolstoï à T. Das

Lettre à un Hindou

14 décembre 1908

Iasnaïa Poliana

Tout ce qui existe est Un, ce Un est simplement appelé par différents noms.
Védas.

Dieu est amour, et qui demeure en l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.
Première épître de saint Jean, chap. 4.

Dieu est un Tout dont nous sommes les parties.
Exposé de Vivekananda sur l'enseignement des Védas.

*Ne recherche point le repos dans un plan où le profane engendre pensées et désirs, car si tu fais cela,
tu seras traîné à travers l'âpre rudesse de la vie qui n'est pas de Moi. Dès que tu sens tes pieds
embourbés dans les racines enchevêtrées de la vie, sache que tu t'es égaré du chemin que je t'ai indiqué,
car c'est sur de larges sentiers sans obstacles et parsemés de fleurs que je t'ai placé.*

J'ai mis devant toi une lumière que tu peux suivre, ainsi tu peux courir sans trébucher.
Krishna.

J'ai reçu votre lettre ainsi que les deux numéros du magazine. Tous deux m'ont intensément intéressé. En effet, l'oppression d'une majorité par une minorité et la corruption qui en découle est un phénomène qui m'a toujours préoccupé et qui, à l'heure actuelle, absorbe toute mon attention. Je vais m'efforcer de vous faire partager ce que je pense, en général et en particulier, des causes dont ont procédé et procèdent encore les terribles calamités dont vous avez parlé dans votre lettre, et qui sont mentionnées dans les magazines que vous m'avez envoyés.

Les causes d'émergence de l'ahurissant spectacle d'une majorité de classes laborieuses se soumettant à une poignée d'oisifs, à qui elle permet de disposer non seulement de son travail mais aussi de sa propre vie, sont toujours et partout les mêmes, qu'opresseurs et opprimés appartiennent à la même classe ou, comme c'est le cas en Inde et dans d'autres pays, que les classes dominantes appartiennent à une nation entièrement différente de celle des opprimés.

Cela apparaît particulièrement surprenant de l'Inde, dont le peuple de 200 millions d'individus, supérieurement doté

de pouvoirs spirituels et physiques, est absolument aliéné à une petite faction d'individus totalement étrangers en pensée et en aspiration, et somme toute, inférieurs à ceux qu'elle asservit.

Comme chacun peut aisément le voir dans votre lettre, dans les articles de *Hindustan Libre*, dans les écrits extrêmement intéressants de Swami Vivekananda et d'autres, tout concorde sur ce qui provoque la détresse de tous les peuples de notre temps. Ses causes sont à chercher dans l'inexistence d'un enseignement religieux rationnel qui, tout en élucidant le sens de la vie pour tous de la même manière, expliciterait la loi supérieure devant servir de guide de conduite, ainsi que dans les conclusions immorales de la soi-disant civilisation dérivée des propositions plus que douteuses d'une fausse religion et d'une pseudo-science qui se sont substituées à cet enseignement.

L'on a déjà pu se rendre compte, non seulement au travers de votre lettre et des articles de *Hindustan Libre*, mais aussi au travers de toute la littérature politique de notre temps, que la majorité des leaders d'opinion publique de races originaires de l'Inde n'accordent plus de signification aux enseignements religieux qui étaient et sont encore professés par les peuples hindous. Embrasser ces formes subtilement antireligieuses et immorales d'ordre social dans lesquelles vivent les Anglais et les autres nations pseudo-chrétiennes est aujourd'hui, à leurs yeux, la seule possibilité de délivrance de l'oppression qu'ils endurent. La tendance des leaders actuels des peuples hindous à leur inculquer l'acceptation des modes de vie pratiqués dans les pays européens révèle, on ne peut plus clairement, leur absence totale de conscience religieuse.

Ainsi, la cause fondamentale si ce n'est l'unique, de l'asservissement de tous les peuples de l'Inde par les Anglais, est cette absence de conscience religieuse authentique et de guide de conduite qui en découle, manque aujourd'hui partagé par tous les pays de l'Est et de l'Ouest, du Japon à l'Angleterre et à l'Amérique.

Afin de rendre mes pensées claires, je dois revenir assez loin en arrière. Nous ne savons pas, et ne pouvons savoir (audacieusement je dirais que nous n'avons pas besoin de savoir) comment l'humanité vivait il y a des mil-

lions, ou même des dizaines de milliers d'années. Mais, de ces temps reculés dont nous avons une connaissance fiable, nous apprenons que l'humanité a vécu en tribus, nations, clans séparés dans lesquels la majorité, se soumettant à l'apparement inévitable, a rendu possible le règne par la force d'une ou plusieurs personnes d'une minorité. Nous savons cela avec certitude. Une telle organisation de la vie humaine s'est manifestée de manière similaire (sans sous-estimer la diversité extérieure des événements et des personnes) dans tous les pays dont nous avons des bribes d'histoire ancienne. Et une telle conception de la vie, aussi loin que nous remontions, a toujours été considérée comme la base nécessaire à des rapports sociaux harmonieux, tant par les dirigeants que par les dirigés. En conséquence, elle fut partout.

Mais, bien que ce type d'organisation de la vie ait existé depuis des siècles et persiste de nos jours, il y a fort longtemps, plusieurs millénaires avant notre ère, au sein de différentes nations et souvent à partir précisément du centre de cette organisation de la vie fondée sur la coercition, une seule et même pensée a été exprimée, à savoir qu'en chaque individu se manifeste une source spirituelle qui est la vie même, et que cette source spirituelle tend à s'unifier à tout ce qui est homogène avec elle, et parvient à cette unification par amour.

Cette pensée, sous toutes ses formes, a été exposée avec plus ou moins de complétude et de lucidité à différentes époques et en divers lieux. Elle fut énoncée dans le brahmanisme, le judaïsme, le mazdéisme (l'enseignement de Zoroastre), le bouddhisme, le taoïsme, le confucianisme, dans les écrits des sages grecs et romains et dans le christianisme et le mahométisme. Dès le départ, le fait qu'une seule et même pensée ait été exprimée au sein des nations les plus diverses et en des temps et lieux différents indique que cette pensée était inhérente à la nature humaine et qu'elle contenait la vérité en elle-même.

Cette vérité apparut même à ceux qui considéraient que l'unique moyen d'unifier les gens en sociétés était la violence exercée par un petit nombre sur d'autres afin de s'opposer à l'ordre existant. Or, aux temps de sa première apparition, elle fut exprimée d'une manière si vague et fragmentaire que bien que les gens y adhéraient en théorie, ils

étaient incapables de l'accepter comme un guide de conduite incontournable. Profitant donc de la plasticité des formes d'expression de cette vérité, proclamée auprès d'individus dont la vie était basée sur la violence, ceux qui jouissaient des bénéfices dérivés du pouvoir, conscients que l'adhésion du peuple à la vérité sapait leur position, la déformèrent consciemment ou inconsciemment par tous les moyens dont ils disposaient, y attachant des attributs et des significations qui lui étaient totalement étrangères, et s'opposèrent à sa divulgation purement et simplement par la violence.

Ainsi, la vérité si naturelle à l'humanité — *que la vie humaine devrait être guidée par le principe spirituel qui est le fondement de la vie humaine et se manifeste dans l'amour* —, afin de pénétrer la conscience humaine, dut lutter non seulement contre l'incomplétude de son expression et contre ses distorsions intentionnelles et non-intentionnelles, mais aussi contre la violence délibérée qui impose par des punitions ou des persécutions l'acceptation de l'explication de la loi religieuse établie par les autorités, et qui est contraire à la vérité. Une telle déformation et un tel obscurcissement de cette nouvelle vérité (imparfaitement expliquée encore) se produisirent partout et gagnèrent le confucianisme, le taoïsme, le bouddhisme, le christianisme, le mahométisme aussi bien que votre brahmanisme.

Le fait que l'amour soit le sentiment moral le plus élevé fut universellement accepté. Mais, de nombreux mensonges de toutes sortes furent tissés autour de cette vérité, la déformant à tel point qu'il ne restait que des mots, fort éloignés de cette reconnaissance que l'amour est le sentiment moral le plus noble. La théorie avançait que ce sentiment moral supérieur ne pouvait s'appliquer qu'à la vie individuelle, qu'il n'était bon que pour des usages domestiques, mais que dans la vie sociale, toutes formes de violence, les prisons, les exécutions, les guerres, mettant en jeu des actes diamétralement opposés au plus pieux des sentiments d'amour, étaient considérées comme indispensables pour la protection de la majorité contre les individus malfaisants.

Le sens commun démontre de façon éclatante que si un petit groupe d'individus peut s'octroyer le droit de décider qu'une population doit être sujette à certains types de coercitions pour le bien-être supposé de la majorité, ces individus auxquels la violence est précisément appliquée pourraient

tout autant en arriver aux mêmes conclusions eu égard à la caste dirigeante qui leur inflige ce traitement. En dépit de cela, et, bien que les grands maîtres religieux — brahmanes, bouddhistes et tout particulièrement chrétiens —, anticipant cette perversion de la loi de l'amour, aient dirigé l'attention sur la seule condition incontournable de l'amour qui est l'endurance aux affronts, blessures et violences de toutes sortes sans rendre le mal pour le mal, l'humanité a continué à accepter ce qui était incompatible : la bienfaisance de l'amour, et avec elle, la résistance au mal par la violence, alors que celle-ci est et doit être opposée à l'amour.

De tels enseignements, malgré la contradiction palpable se trouvant en eux, ont pris un ascendant si profond sur les gens que, tout en croyant à la bienfaisance de l'amour, ils ne remettent pas en question la légitimité d'un ordre de vie fondé sur la coercition et qui inclut le droit pour certaines personnes d'infliger non seulement des tortures mais aussi la mort à d'autres personnes.

Pendant longtemps, les gens ont vécu dans cette contradiction évidente sans même s'en apercevoir. Mais le jour vint où cette contradiction atterra les personnes les plus réfléchies de différentes nations. Dès lors, l'ancienne et simple vérité qu'il est naturel de s'aider et de s'aimer les uns les autres au lieu de se torturer et de se tuer commença à poindre dans l'esprit des hommes et devint chaque jour de plus en plus claire, tandis que l'acceptation de ces fausses interprétations justifiant les déviations qui en étaient faites devinrent de moins en moins convaincantes.

Autrefois, la justification principale de la violence perpétrée était la théorie selon laquelle les soi-disant monarques, tsars, sultans, rajahs, shahs et autres têtes dirigeantes d'États, avaient des droits distinctifs et divins. Mais plus les peuples vieillissaient, plus la foi en des droits spéciaux pour les monarques, sanctionnés par Dieu, s'affaiblissait.

Cette foi déclina en intensité de la même manière et presque simultanément dans les sphères chrétiennes, brahmanes, bouddhistes et confucianistes, et elle est devenue récemment si faible qu'elle ne peut plus servir, comme elle le fit avant, de justification aux actes ouvertement opposés au sens commun ainsi qu'au véritable sens religieux. Les gens virent de plus en plus distinctement, et aujourd'hui, la majorité voit tout à fait clairement, l'absurdité et l'immoralité

de la soumission de sa volonté à celle d'individus tels que soi, qui requièrent des subordonnés non seulement des actions contraires à leur bien-être matériel mais qui sont également des violations de leurs sentiments moraux.

Il est donc parfaitement naturel que des personnes ayant perdu la foi en une divinisation cautionnée par la religion de l'autorité de toutes sortes de potentats, s'efforcent de s'en libérer. Mais, malheureusement, durant la domination de ces monarques considérés comme des êtres divinement élus, s'est établie auprès de leurs cours un nombre sans cesse croissant d'individus qui, sous couvert de gouvernement du peuple, vécu de son labeur. Dès que l'ancienne fraude religieuse sur la régence divine des monarques cessa d'être accréditée par le peuple, cette classe gouvernante prit grand soin à installer une tromperie similaire qui continue de la même façon que la précédente à maintenir les nations en esclavage à un nombre limité de dirigeants.

Les nouvelles justifications du pouvoir des potentats ont remplacé celles qui étaient obsolètes. Ces apologétiques sont aussi peu fondées que les précédentes mais elles sont

encore nouvelles, c'est pourquoi leur inconsistance ne peut guère être déterminée de prime abord par la majorité, et, de plus, les gens au pouvoir les propagent et les défendent d'une manière si brillante que ces justifications apparaissent à beaucoup comme parfaitement irrécusables, même à ceux qui souffrent de ce qu'ils justifient. Ces nouvelles apologétiques empruntent une terminologie scientifique.

"Scientifique" est un terme ayant pour la majorité des gens le même pouvoir qu'avait précédemment le terme "religieux". Exactement de la même manière que tout ce qui était appelé *religieux* pour la simple raison que c'était appelé *religieux* impliquait que ce devait toujours être la vérité, tout ce qui est appelé *scientifique* pour la simple raison que c'est appelé *Science* est toujours considéré comme indubitablement vrai. En conséquence, dans ce cas, la justification religieuse périmée de la violence résidant dans la reconnaissance de la distinction et du caractère divin de personnages au pouvoir et placés là par Dieu ("il n'est de pouvoir que celui procédant de Dieu"), a été remplacée par une justification qui institue en premier lieu que, par le simple fait que dans le monde, l'oppression de certains par d'autres a toujours



existé, il est prouvé qu'une telle violence doit se poursuivre indéfiniment. Ainsi, c'est dans l'affirmation que l'humanité ne devrait pas vivre selon la raison et la conscience mais dans l'observance de ce qui a existé depuis longtemps, que s'incarnent ce que la "Science" appelle "la loi de l'histoire".

La seconde justification "scientifique" est que, tout comme pour les plantes et les animaux chez lesquels une lutte ou une existence culmine toujours avec la survie des plus forts, une même lutte doit avoir lieu parmi les hommes (bien que les hommes soient dotés de qualités de raison et d'amour, facultés absentes des êtres se soumettant à la loi du combat et de la sélection). Voilà en quoi consiste la seconde justification "scientifique" de la violence.

La troisième justification de la violence, la plus importante et malheureusement la plus répandue, est en réalité la plus vieille justification religieuse légèrement adaptée. C'est la théorie selon laquelle l'utilisation de la violence dans la vie sociale contre quelques-uns pour le bien des autres est inévitable, et, aussi désirable que soit l'amour parmi les hommes, la coercition est indispensable. La différence entre la justification pseudo-scientifique et la justification pseudo-religieuse de la violence se trouve dans le fait qu'à la question « *Pourquoi telles et telles personnes, et pas d'autres, ont le droit de décider contre qui la violence peut et doit être utilisée ?* », la science ne répond pas comme la religion l'a fait, à savoir que ces décisions sont justes parce qu'elles sont prononcées par des personnages dépositaires d'un pouvoir divin, mais plutôt qu'elles représentent la volonté de la majorité, ce qui, dans une forme de gouvernement constitutionnel est supposé s'exprimer dans toutes les décisions et actions du parti qui, à une période donnée, se trouve au pouvoir.

Telles sont donc les apologétiques de la coercition. Celles-ci, quoique totalement sans fondement, sont si nécessaires aux individus occupant des positions privilégiées, qu'ils croient aussi implicitement en elles qu'ils les ont propagées avec aplomb, de même qu'ils avaient jadis propagé et cru en la doctrine de l'Immaculée Conception.

Pendant ce temps, la majorité malheureuse, écrasée sous le poids d'un travail pénible, est si aveuglée par l'étalage et la propagation de ces "vérités scientifiques", que, sous cette nouvelle influence, elle les accepte avec autant

d'empressement qu'elle avait jadis souscrit aux justifications pseudo-religieuses, et continue à se soumettre servilement aux nouveaux potentats qui sont tout aussi cruels que les précédents, mais dont le nombre s'est sensiblement accru.

Il en fut ainsi, et cela demeure vrai et se poursuit dans le monde chrétien. Dans les vastes mondes brahmanes, bouddhistes et confucianistes, l'on aurait pu espérer que cette nouvelle superstition scientifique n'aurait pas eu lieu, et que les Chinois, Japonais et Hindous, ayant vu la fausseté de ces plaquages religieux justifiant la violence, auraient été droit à la conception de la loi de l'amour inhérente à l'humanité qui fut si clairement énoncée par les grands maîtres d'Orient. Il semble bien au contraire que la superstition scientifique qui s'est substituée à la superstition religieuse est en train d'enserrer de plus en plus fort les nations orientales dans son étouffement. Elle a maintenant une emprise particulièrement grande sur la terre extrême-orientale, sur le Japon, non seulement sur ses leaders, mais aussi sur la majorité de son peuple, et est annonciatrice des pires calamités. Elle a la mainmise sur la Chine et ses 400 millions d'habitants, de même que sur l'Inde et ses 200 millions d'habitants, ou tout au moins sur la majeure partie de ceux qui se considèrent, ainsi que vous le faites, comme les dirigeants de ces populations.

Dans votre revue, vous introduisez en épigraphe, comme principe de base devant diriger l'action de votre peuple, la pensée suivante : « *La résistance à l'agression est non seulement justifiable, elle est impérative. La non-résistance meurtrit l'altruisme autant que l'égoïsme.* »

Vous dites que les Anglais ont asservi et maintenu les Hindous en esclavage parce que ces derniers n'ont pas résisté suffisamment et ne résistent pas à la violence par la force, alors que c'est exactement le contraire. Si les Anglais ont asservi les Hindous, c'est précisément parce que les Hindous reconnaissaient et reconnaissent encore la coercition comme le principe majeur et fondamental de l'ordre social. Au nom de ce principe, ils se sont soumis à leurs petits radjas, ont combattu entre eux en leurs noms, se sont battus avec les Européens, les Anglais, et maintenant se préparent à lutter à nouveau contre ces derniers.

"Une entreprise commerciale a asservi une nation de 200 millions d'individus". Si vous dites cela à un homme libre

de toute superstition, il ne comprendra pas ce que ces mots veulent dire. Que signifie que trente mille personnes qui ne sont pas des athlètes mais bien plutôt des personnes faibles et d'apparence malade ont asservi 200 millions d'individus vigoureux, intelligents, forts et amoureux de liberté ? Les chiffres ne font-ils pas apparaître de façon éclatante que ce ne sont pas les Anglais mais bien les Hindous qui se sont asservis eux-mêmes ?

Que les Hindous se plaignent d'avoir été réduits à l'esclavage par les Anglais est du même ordre que de dire que les individus qui s'adonnent à la boisson accusent les marchands de vins qui se sont installés parmi eux de les avoir assujettis. Vous leur dites qu'ils peuvent s'abstenir de boire, mais ils répondent qu'ils y sont si habitués qu'ils ne peuvent s'en abstenir, et qu'ils trouvent nécessaire de boire pour maintenir leur niveau d'énergie. N'en va-t-il pas de même pour tout le monde, pour ces millions de gens qui se soumettent à quelque milliers ou centaines d'individus, qu'ils soient de leur propre pays ou d'un pays étranger ?

Si les Hindous ont été asservis par la violence, c'est parce qu'eux-mêmes ont vécu par la violence, vivent par la violence, et ne reconnaissent pas la loi éternelle d'amour inhérente à l'humanité.

« Pitoyable et ignorant celui qui est à la recherche de ce qu'il a déjà mais n'en est pas conscient. Oui, pitoyable et ignorant l'homme qui ne connaît pas la félicité de l'amour qui l'entoure et que Je lui ai donné » (Krishna).

Si l'homme vit uniquement en accord avec la loi de l'amour incluant la non-résistance, loi qui lui a déjà été révélée et qui est naturelle à son cœur, et qu'ainsi il ne participe à quelque forme de violence que ce soit, alors, non seulement des centaines d'individus ne pourront plus en asservir des millions, mais même des millions seront incapables d'asservir un seul individu. Ne résistez pas au mal, mais vous-mêmes ne participez pas non plus au mal, aux actions violentes de l'administration, des cours de justice, au prélèvement d'impôts et, le plus important, aux actions violentes des soldats, et personne au monde ne vous asservira.

L'amour est l'unique moyen de sauver le monde de tous les désastres qu'il peut subir. Dans votre cas, les seuls moyens de libérer votre peuple de l'esclavage se trouvent dans l'amour. L'amour comme fondement religieux de la

vie humaine fut proclamé avec une force et une lucidité saisissantes au cœur de votre peuple dans la lointaine antiquité. L'amour sans la non-résistance est une contradiction en soi. Et vous voilà, au XX^e siècle, vous, un membre de l'un des peuples les plus religieux, avec un cœur léger et totalement sûr de votre édification scientifique et par là même de votre indubitable droiture. En réalité, vous reniez cette loi, répétant — pardonnez-moi — cette erreur colossale que vous ont inculquée les défenseurs de la violence, les ennemis de la vérité d'abord serviteurs de la théologie puis de la science, vos instructeurs européens.

Il se produit dans l'humanité orientale et occidentale de notre temps ce qui se produit en chaque individu lorsqu'il passe d'un âge à l'autre (de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge adulte) et qu'il perd ce qui a été jusqu'alors son guide dans la vie. N'en ayant pas trouvé un nouveau, approprié à son âge, il vit sans repères spirituels et invente toutes sortes d'anxiétés, de soucis, d'amusements, de provocations, d'intoxications, pour distraire son attention du caractère misérable et égoïste de sa propre vie. Une telle condition peut durer fort longtemps.

Cependant, étant donné qu'à la période de transition d'un âge à l'autre, il est inévitable que la vie ne puisse plus suivre son cours dans les mêmes ornières qu'avant, les mêmes anxiétés et irritations insensées, l'individu est obligé de comprendre que ses anciens repères ne sont plus adaptés à lui. Ceci n'implique pas qu'il faille nécessairement vivre sans aucun repère rationnel, mais que l'homme devrait concevoir pour lui-même une théorie de la vie correspondant à son âge, et, après l'avoir élucidée, il devrait être guidé par elle durant ce nouvel âge.

Des crises similaires et inévitables doivent se produire au cours de l'évolution de l'humanité. Et je pense que le temps d'une telle transition est effectivement venu. Non qu'il soit arrivé en 1908, mais la contradiction inhérente à la vie humaine, c'est-à-dire la conscience du caractère bienfaisant et salutaire de la loi de l'amour et le système de vie construit sur la loi de la violence opposée à l'amour, a atteint de nos jours le degré d'intensité au-delà duquel elle ne peut aller, mais doit trouver une solution, qui, de toute évidence, ne favorise pas la loi surannée de la violence mais au contraire la vérité que la loi de la vie humaine est la loi de

l'amour, chérie par toute l'humanité depuis les temps les plus reculés de l'antiquité.

La reconnaissance de cette vérité dans toute sa signification sera possible pour les hommes lorsqu'ils se libéreront complètement de toutes les superstitions aussi bien religieuses que scientifiques par lesquelles elle fut cachée durant des siècles à l'humanité.

Pour sauver un bateau du naufrage, il faut jeter le lest ; aussi indispensable qu'il ait pu être en son temps, il serait maintenant fatal. Il en va exactement de même avec les superstitions religieuses et scientifiques qui occultent cette vérité salutaire aux hommes. Il est nécessaire que les hommes embrassent la vérité non pas de manière vague comme elle s'est présentée à eux enfants, ni de la manière partielle et précaire dont elle fut interprétée par les maîtres à penser religieux et scientifiques, mais bien plutôt de telle sorte qu'elle devienne la loi la plus élevée de la vie humaine.

Pour ce faire, une libération totale de toutes ces superstitions religieuses aussi bien que scientifiques qui obscurcissent la vérité est indispensable, pas une libération partielle, timide, telle que celle qui fut réalisée par Guru-Nanaka, le fondateur de la religion des Sakas et, dans la chrétienté, par Luther, ou par d'autres réformateurs comparables d'autres religions. Il s'agit d'une délivrance intégrale de la vérité religieuse de toutes les anciennes superstitions religieuses autant que de toutes les superstitions scientifiques modernes.

Si seulement les hommes se libéraient de leurs croyances en toutes sortes d'Ormuzds, de Brahmas, de Sabbaoths, de réincarnations de Krishnas et de Christs, de leurs croyances au paradis et à l'enfer, dans les anges et les démons, à la réincarnation, la résurrection, de l'idée de l'interférence de Dieu avec la vie de l'univers ; s'ils se libéraient radicalement de la conviction en l'infailibilité des multiples Védas, Bibles, Gospels, Triptakas, Corans, etc. ; si seulement les hommes se libéraient aussi de leur croyance aveugle en toutes sortes de doctrines scientifiques sur les atomes infiniment petits, les molécules, toutes sortes de mondes infiniment grands et lointains, de leurs mouvements, de leurs origines et de leurs forces ; s'ils se libéraient de la foi implicite en toutes les formes de lois théoriquement scientifiques auxquelles l'homme est supposé se soumettre — les lois historiques et économiques, les lois de la lutte pour la vie et la survie, etc. — ; si seulement les hommes se libéraient de

cette effroyable accumulation d'exercices oisifs de nos capacités mentales et de mémoire les plus basses que l'on nomme Sciences, de ces divisions innombrables de toutes sortes d'histoires, d'anthropologies, d'homélies, de bactériologies, de jurisprudences, de cosmographies, de stratégies, leurs noms sont légion ; si seulement les hommes se libéraient de ce lest ruineux et intoxicant, cette loi de l'amour, simple, explicite, accessible à tous et si inhérente à la race humaine, résolvant toutes questions et perplexités, s'imposerait naturellement.

Pour échapper aux calamités que l'homme s'est lui-même infligées et qui atteignent les plus hauts degrés d'intensité, qu'il s'agisse d'un Hindou tentant de s'émanciper de l'assujettissement des Anglais ou de tout autre homme combattant contre ceux qui usent de la violence — que ce soient les luttes des Noirs contre les nordistes Américains, des Perses, des Russes ou des Turcs contre leurs gouvernements, ou qu'il s'agisse de quiconque en quête du plus grand bien de tous autant que du sien propre —, oui, aujourd'hui, pour cela, les hommes ne demandent plus de nouvelles explications ou justifications aux vieilles superstitions religieuses telles que celles formulées par Vivekananda, Baba Bharatis et d'autres dans votre pays ou dans le monde chrétien. Ils ne requièrent plus non plus cette pléthore d'interprètes et de propagateurs de ce dont personne n'a besoin, ni les innombrables sciences traitant de questions non seulement inutiles mais nuisibles (dans le domaine spirituel, rien n'est indifférent, mais ce qui n'est pas utile est nuisible).

Les Hindous aussi bien que les Anglais, les Français, les Allemands, les Russes, ne réclament pas de constitutions, de révolutions, aucune conférence, aucun congrès, aucun de ces instruments de navigation sous-marine ou aéronautique toujours plus sophistiqués, aucun de ces explosifs puissants, ni aucune de ces commodités de toutes sortes qui font les réjouissances des classes dirigeantes nanties ; ni les nouvelles écoles et universités avec l'enseignement des innombrables sciences, l'augmentation des papiers et des livres, des gramophones et des cinématographes, ni ces stupidités puériles et presque entièrement corrompues que sont les arts. Une seule chose est nécessaire : la connaissance de cette vérité simple et lucide que la loi de la vie humaine est la loi de l'amour, qui apporte le bonheur le plus élevé à chaque individu ainsi qu'à toute l'humanité.

Si les hommes se libèrent simplement dans leur conscience de ces montagnes de non-sens qui la leur cachent, alors la vérité éternelle et indubitable, intrinsèque à l'humain, unique et identique dans toutes les grandes religions du monde, pénétrera inéluctablement dans l'âme de chaque être humain. Et dès que la grande majorité aura acquiescé à cette vérité, la stupidité qui aujourd'hui la dissimule disparaîtra et avec elle disparaîtront d'eux-mêmes les maux dont l'humanité souffre aujourd'hui.



« **E**nfants aux regards sombres, levez les yeux, et un monde rempli de joie et d'amour se découvrira devant vous, un monde sensé, fait par ma sagesse, le seul monde véritable. Alors vous saurez ce que l'amour a fait de vous, ce que l'amour vous a conféré, et ce que l'amour exige de vous. »

Krishna

« **O**us qui voyez des perplexités au-dessus de vos têtes et au-dessous de vos pieds, à droite et à gauche ! vous serez une énigme éternelle à vous-mêmes tant que vous ne deviendrez pas humbles et joyeux comme des enfants. Alors vous Me trouverez, et, M'ayant trouvé en vous-mêmes, vous régnerez sur les mondes et, regardant de l'extraordinaire monde intérieur vers le petit monde extérieur, vous bénirez tout ce qui est et trouverez que tout est bien avec le temps et avec vous-mêmes. »

Krishna

« **M**a main a semé l'amour partout, donnant à tout ce qui voulait recevoir. Des grâces sont offertes à tous mes enfants, mais souvent dans leur aveuglement ils manquent à les voir. Combien peu ramassent les dons qui se trouvent à profusion à leurs pieds. Combien nombreux sont ceux qui, avec une obstination rebelle, détournent leurs yeux d'eux et se plaignent, gémissent de ne pas avoir ce que je leur ai donné ! Beaucoup non seulement répudient avec défiance mes Dons mais aussi Moi-même, Moi, la Source de toutes les faveurs et l'Auteur de leur Etre. »

Krishna

« **O**h, demeure un instant loin des turbulences et des luttes mondaines. J'embellirai et vivrai ta vie d'amour et de joie, car la lumière de l'âme est amour. Où se trouve l'amour il y a contentement et paix, et où se trouvent contentement et paix Je suis, en leur sein. »

Krishna

« **L**e but de Celui qui est sans péché consiste à agir sans causer de peine à autrui alors même qu'il pourrait parvenir à un pouvoir immense en ignorant leurs sentiments.

Le but de Celui qui est sans péché est de ne pas faire de mal à ceux qui lui en ont fait.

Si un homme cause de la souffrance même à ceux qui le haïssent sans raison, il sera affligé en dernier lieu de ne pas se maîtriser.

La véritable punition pour des individus malfaisants consiste à leur faire avoir honte d'eux-mêmes en leur répondant avec grande bienveillance.

A quoi sert pour un homme une connaissance supérieure du Un, s'il n'applique pas ses efforts à soulager les besoins du voisin autant que les siens ?

Le mal qu'un homme veut faire à un autre le matin, lui reviendra le soir. »

Kural hindou

« **E**nfants, voulez-vous savoir par quoi vos cœurs devraient être guidés ? Jetez de côté vos convoitises et vos acharnements à obtenir ce qui est nul et vide. Débarrassez-vous de vos pensées erronées sur le bonheur et la sagesse et de vos désirs creux et non sincères. Passez-vous-en et vous connaîtrez l'amour. »

Krishna

« **N**e soyez pas les destructeurs de vous-mêmes. Élevez-vous à votre véritable Etre, et alors vous n'aurez plus peur de rien. »

Krishna

Quand, en 1909, Gandhi lit la *Lettre à un Hindou*, il connaît depuis longtemps la pensée tolstoïenne. Il écrira en 1910 dans son opuscule *Indian Home Rule (La loi de l'autonomie de l'Inde)* qu'il considère comme majeurs les écrits de Tolstoï *Le Royaume des cieux est en vous, Que faire ?, Qu'est-ce que l'art ?, L'esclavage moderne, Le Premier pas, Où est l'issue ?*. Il convient de comprendre que c'est principalement à travers Tolstoï que Gandhi a découvert la non-violence selon l'Évangile.

A l'époque où il étudiait le droit à Londres, Gandhi avait acheté une Bible, mais il s'était enlisé dans les premiers livres de l'Ancien Testament. C'est à Londres également qu'il a lu pour la première fois la *Baghavad gitâ*. Il est juste de dire que c'est Tolstoï qui a fait découvrir à l'étudiant Gandhi la pertinence du Sermon sur la montagne et la teneur spirituelle de la *Gitâ*, qu'il a comprise comme Tolstoï, c'est-à-dire en interprétant les histoires de massacres et de guerres d'une manière symbolique, en n'y voyant que la nécessité du combat intérieur qui se déroule en tout homme.

En 1908, Gandhi passe un mois, puis deux mois en prison, à Johannesburg, Volksrust et Prétoria, à cause de la campagne de désobéissance civile qu'il a lancée en

Afrique du Sud, pour s'opposer à une loi britannique de 1907 qui contraint les Indiens à un contrôle policier humiliant et rend précaire leur droit de séjour, alors qu'ils sont venus travailler en Afrique du Sud comme immigrés, poussés par le pouvoir britannique.

En 1909, Gandhi vient à Londres pour rencontrer diverses autorités politiques. C'est de Londres qu'il s'adresse à Tolstoï, le 1^{er} octobre 1909.

Le temps est venu pour Gandhi de s'adresser à son maître. Il pense d'une part que Tolstoï, mondialement connu, pourrait lui être utile pour faire connaître le mouvement de résistance non-violente qui se développe en Afrique du Sud, et d'autre part, Gandhi sollicite de Tolstoï l'autorisation de faire imprimer à 20 000 exemplaires la *Lettre à un Hindou*. Gandhi souhaite qu'elle soit lue par ses compatriotes dont un grand nombre préfèrent la violence à la non-violence pour lutter contre le pouvoir colonial britannique.

Gandhi sait ce qu'il fait en écrivant à Iasnaïa Poliana : il a besoin maintenant de Tolstoï. Le disciple a besoin de son maître ; une impressionnante amitié va naître en réalité.

F.V.

OFFREZ-VOUS UN ABONNEMENT A ANV

(180 F, voir en dernière page)

VOUS IREZ MIEUX, ET NOUS AUSSI !

Première lettre de Gandhi à Tolstoï

Westminster Palace Hotel
4 Victoria Street. S.W.
London

1^{er} octobre 1909

Monsieur,

Permettez-moi d'attirer votre attention sur les événements qui se sont déroulés au Transvaal, en Afrique du Sud, depuis près de trois ans.

Il y a, dans ce pays, une colonie d'Indiens anglais qui forme une population d'environ treize mille habitants. Les lois privent de certains droits ces Hindous qui ont travaillé pendant plusieurs années au Transvaal : préjugés tenaces contre les hommes de couleur et même contre les Asiatiques, dus, en ce qui concerne ces derniers, au jeu de la concurrence commerciale.

Des conflits surgirent qui atteignirent leur point culminant lorsqu'une loi fut votée, il y a trois ans, qui touchait spécialement les travailleurs venus d'Asie. Je considère cette loi, et nous sommes nombreux à le penser, comme avilissante et faite pour frapper, dans leur dignité humaine, les êtres à qui elle s'attaque.

La soumission à pareille loi ne pouvait s'accorder, d'après moi, avec l'esprit de la vraie religion. Certains de mes amis et moi croyons encore inébranlablement à la doctrine de la non-résistance au mal. J'ai eu le privilège d'étudier vos écrits : ils ont vivement impressionné mon esprit. Les Indiens britanniques à qui nous expliquâmes pleinement la situation suivirent notre conseil de ne pas se soumettre à la législation. Ils souffrirent l'emprisonnement ou d'autres peines pour infraction à la loi. Résultat : près de la moitié de la population indienne, incapable de résister à cette lutte fiévreuse et de supporter les rigueurs de l'incarcération, aima mieux quitter le Transvaal que de plier devant une loi dégradante. Une partie de l'autre moitié, deux mille cinq cents personnes environ, se laissèrent incarcérer, au nom même de leur conscience, d'aucuns jusqu'à cinq fois. Les peines

variaient de cinq jours à six mois, avec travaux forcés dans la majorité des cas. De nombreux Hindous furent ruinés financièrement.

Il y a, aujourd'hui, plus d'une centaine de résistants passifs dans les prisons du Transvaal. Et, parmi eux, certains très pauvres qui gagnent leur vie au jour le jour. Aussi leurs femmes et leurs enfants doivent être aidés par des secours publics fournis, eux aussi, par des résistants passifs.

Ces événements ont mis les Indiens britanniques à une dure épreuve où ils s'élevèrent, à mon avis, à la hauteur des circonstances. La bataille continue et on n'y voit point de terme. Cependant quelques-uns le perçoivent avec plus de netteté : la résistance passive doit et peut réussir là où la force brutale ne peut qu'échouer. La prolongation de cette lutte, nous le savons, est due à notre faiblesse. D'où la certitude, dans la pensée du gouvernement, que nous serons incapables d'endurer cette épreuve continue.

Je suis venu à Londres en compagnie d'un ami afin de prendre contact avec les autorités impériales. Nous voulons leur exposer la situation et chercher avec elles le moyen de remédier à l'état des choses. Les résistants passifs restent sûrs de l'inutilité de venir en solliciteurs auprès du gouvernement. Mais la députation est partie sur la demande des membres les plus faibles de la communauté : elle représente donc plutôt leur faiblesse que leur force. Pourtant, après avoir observé les choses, ici, à Londres, il me semble que si l'on organisait un concours pour un Essai sur l'éthique et l'efficacité de la résistance passive, cet Essai ferait connaître le mouvement et obligerait le peuple à réfléchir au problème.

Un ami a soulevé la question de moralité au sujet de ce concours. Il pense que pareil dessein contredirait l'esprit véritable de la résistance passive en paraissant avoir pour but d'acheter l'opinion. Puis-je vous prier de m'honorer d'une lettre où vous diriez votre pensée quant à ce problème de la moralité ? Est-ce mal agir que de solliciter des aides ? Je vous demanderai aussi de me donner les noms de ceux auxquels je devrai m'adresser spécialement pour qu'ils traitent de cette question.



Gandhi (au centre) avocat à Johannesburg, et ses collaborateurs
photo Keystone

Une dernière chose pour laquelle je prends la liberté d'abuser de votre temps. Une copie de votre lettre envoyée à un Hindou sur les troubles dans l'Inde m'a été montrée. De toute évidence, elle exprime vos conceptions. Mon ami a l'intention de la faire imprimer, à ses frais, de la tirer à vingt mille exemplaires qu'il distribuerait, puis de s'occuper de sa traduction. Mais nous n'avons pu nous procurer l'original et n'avons pas le droit de publier cette lettre sans être sûrs de la précision du texte et du fait que vous en êtes bien l'auteur. A tout hasard, j'inclus, dans l'enveloppe, une copie de la copie que je possède. Et je considérerais comme une faveur que vous vouliez bien me répondre là-dessus : la lettre est-elle de vous ? La copie en est-elle exacte ? Acceptez-vous sa publication, sous la forme dont je viens de parler ? Si vous désirez ajouter quoi que ce soit à votre lettre, faites-le, je vous en prie.

A la fin de votre conclusion, vous paraîsez vouloir détourner le lecteur de sa croyance en la réincarnation. Peut-être y a-t-il impertinence de ma part à vous dire ce qui suit ?

J'ignore si vous avez étudié spécialement la question. La réincarnation ou la transmigration demeurent une croyance très chère à des millions de créatures en Inde, comme en Chine du reste. Il s'agit vraiment là, pour nombre d'Asiatiques, de matière d'expérience et non plus d'acceptation purement théorique. La réincarnation explique, avec l'appui de la raison, bien des mystères de la vie. Elle fut la force consolatrice de beaucoup de résistants passifs durant leur incarcération au Transvaal. Mon but, en vous écrivant ces lignes, est non pas de vous convaincre de la vérité de la doctrine, mais de vous demander s'il vous serait possible d'enlever ce mot de réincarnation¹ — notion qui, avec quelques autres, semble, dans votre lettre, empreinte de scepticisme.

Vous avez largement cité Krishna et renvoyé le lecteur à certains passages de son œuvre. Je vous serais reconnaissant de me donner le titre du livre d'où vos citations sont extraites.

Je vous ai importuné avec cette lettre. Ceux qui vous honorent et essaient de vous suivre n'ont pas le droit, je le sais, d'abuser de votre temps et doivent, autant que possible, ne pas vous déranger. Cependant, moi qui suis totalement un étranger pour vous, j'ai pris la liberté de vous adresser ces informations, aussi bien dans l'intérêt de la vérité qu'afin d'avoir votre avis sur certains problèmes. N'avez-vous pas fait de leur solution l'œuvre même de votre vie ?

Avec mes respects, je reste votre obéissant serviteur.

M.K. Gandhi

1) Il est intéressant de voir que Gandhi défend ici le fond religieux de l'hindouisme, mais la pensée de Gandhi évoluera. On l'entendra dire par la suite qu'il ne croit pas à la réincarnation, car c'est elle qui justifie la caste des Intouchables, la caste des parias durement exploitée dans la société indienne.

Réponse de Tolstoï à Gandhi

Comte Léon Tolstoï
Iasnaïa Poliana
Russie

Le 7 octobre 1909

J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre lettre si intéressante que je viens de recevoir. Que Dieu vienne en aide à nos frères, à vos chers collaborateurs du Transvaal. Nous menons, ici, la même lutte que vous, là-bas : celle de la douceur contre la grossièreté, de la mansuétude et de l'amour contre l'orgueil et la violence. Nous voyons, chez nous, ce combat grandir chaque jour et se manifester sous sa forme la plus aiguë, dans les conflits entre la loi religieuse et la loi civile — dans les refus du service militaire qui ne cessent de se multiplier.

J'ai écrit cette *Lettre à un Hindou* et sa traduction me satisfait pleinement. On vous communiquera de Moscou le titre du livre sur Krishna.

J'aurais pu ajouter quelques lignes sur la « réincarnation ». Je pense, en effet, que la foi dans la réincarnation ne peut être aussi ferme que la foi dans l'immortalité de l'âme et dans l'amour divin. Cependant, agissez selon votre désir pour ce qui concerne ce passage.

Je serais très heureux de pouvoir collaborer à l'édition que vous projetez. La traduction et la diffusion de ma lettre ne peuvent que m'être agréables.

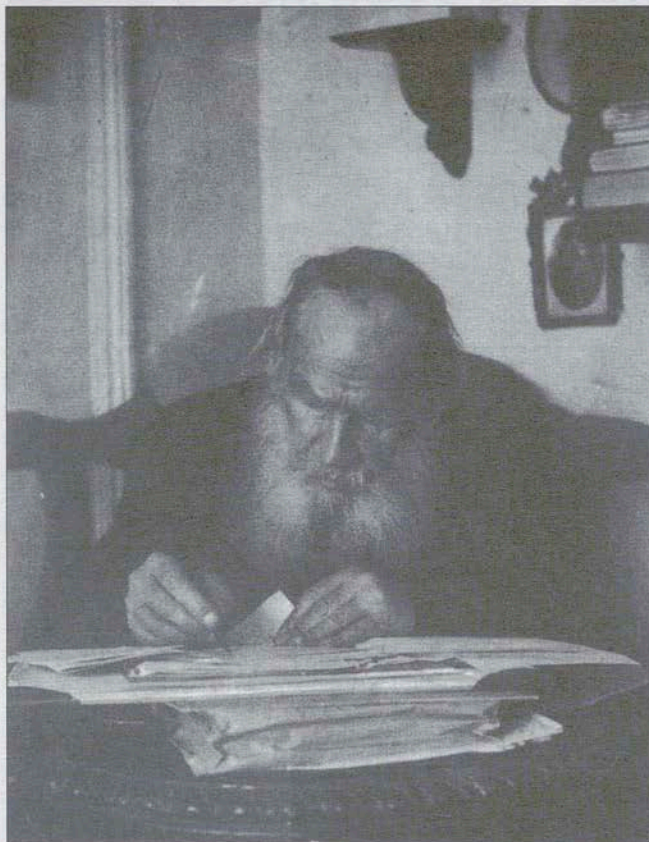
Il ne peut être question de rémunération pécuniaire lorsqu'il s'agit d'un travail religieux.

Je serais heureux de garder contact avec vous.

Avec mes salutations fraternelles.

Léon Tolstoï

La lettre de Gandhi arrive à Iasnaïa Poliana une semaine après avoir été postée de Londres. Tolstoï note dans son *Journal* : « Reçu une lettre agréable d'un Hindou du Transvaal. » Il répond par retour du courrier.



Tolstoï à sa table de travail, 1909 (écrivait-il ce jour-là à Gandhi ?)

On ne dira jamais assez combien Sophie Tolstoï fut une photographe exceptionnelle, bien qu'amatrice. Elle opérait avec un lourd Kodak, utilisant des plaques de verre au format 13 x 18 cm ; puis elle développait elle-même ses photographies dans un placard sous un escalier.

Sur cette photo, on perçoit toute la concentration de l'écrivain ; le stylo est fermement tenu entre le pouce et l'index ; Tolstoï est penché sur sa feuille de papier posée sur une pile de manuscrits. Merveilleusement bien cadrée, cette image nous rend témoins du processus étonnant d'écriture de Tolstoï où le travail de l'esprit et celui des mains ne font qu'un.

Deuxième lettre de Gandhi à Tolstoï

Westminster Palace Hotel
4 Victoria Street
London W.C.

11 novembre 1909.

Cher Monsieur,

Je vous prie d'agréer mes remerciements pour votre lettre recommandée relative à la *Lettre à un Hindou* et aux problèmes dont je parlais dans la mienne.

J'ai appris que vous êtes souffrant. Aussi, pour vous éviter une fatigue, me suis-je abstenu d'en accuser réception. L'expression écrite de mes remerciements était une formalité superflue. Mais Aylmer Maude, que j'ai pu rencontrer, m'a dit que vous étiez remis et que, chaque matin, vous vous occupiez régulièrement, scrupuleusement, de votre courrier. Ces heureuses nouvelles m'encouragent à vous récrire au sujet de problèmes présentant, je le sais, le plus grand intérêt pour votre enseignement.

Je vous prie d'accepter l'exemplaire ci-joint d'un ouvrage écrit par un ami, un Anglais, qui se trouve actuellement en Afrique du Sud. Ces pages me touchent personnellement ; c'est le récit des luttes dans lesquelles je suis si profondément engagé, et auxquelles j'ai voué mon existence. Susciter votre intérêt, votre sympathie, me tient fort à cœur, aussi ai-je pensé que vous adresser cet ouvrage ne serait pas un geste vain.

D'après moi, le combat mené par les Indiens du Transvaal est le plus grand des temps modernes. Il a été idéalisé comme tel, aussi bien à cause de son but que des moyens employés pour atteindre ce dernier. Je ne connais point de luttes où les combattants ne finissent point par retirer quelque avantage personnel, je n'en connais pas où 50 % des gens qui y participent aient autant souffert et subi d'épreuves au nom d'un principe. Je n'ai pu encore faire connaître ce combat autant que je l'aurais voulu. Vous pouvez, aujourd'hui, atteindre le public le plus large possible.

Si les faits relatés dans l'ouvrage de M. Doke¹ vous suffisent et si vous estimez que ces faits justifient mes conclusions, puis-je vous prier d'user de votre influence suivant toute manière que vous jugerez bonne pour que ce mouvement soit connu dans le monde entier ? Si nous réussissons, ce ne sera pas seulement le triomphe de la religion, de l'amour et de la vérité, sur l'irréligion, la haine et le mensonge. Il est infiniment probable que cette victoire servira d'exemple à des millions d'hommes aux Indes ainsi qu'aux peuples qui, de par le monde, sont opprimés. Certainement elle contribuera à détruire le parti de la violence, ne serait-ce que dans l'Inde. Si nous résistons jusqu'au bout, comme je le pense, je ne doute aucunement du succès final. Et la façon dont vous nous encouragez ne peut que renforcer notre résolution.

Nos négociations en vue d'un règlement de la question ont pratiquement échoué. Je retourne cette semaine, avec mon collègue, en Afrique du Sud. Je serai incarcéré. J'ajoute que mon fils m'a rejoint avec joie dans cette bataille et qu'il subit actuellement une peine de six mois de travaux forcés. C'est la quatrième fois, au cours de notre lutte, qu'il est emprisonné.

Si vous avez la bonté de répondre à cette lettre, puis-je vous demander de m'écrire à : Johannesburg S.A. Box 6522 ?

J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé et je demeure votre serviteur dévoué.

M. K. Gandhi

1) Doke, M. K. Gandhi : *an Indian patriot in South Africa*, London, 1909.

Tolstoï, malade, n'a jamais répondu à cette lettre. Gandhi souhaitait maintenir sa correspondance avec Tolstoï, aussi il lui a réécrit cinq mois plus tard.

Troisième lettre de Gandhi à Tolstoï

Tolstoï est encore souffrant quand il reçoit cette nouvelle lettre de Gandhi. Sollicité de toute part, Tolstoï prend néanmoins le temps de lire le 21 avril 1910 l'ouvrage de Doke sur Gandhi. Dans la foulée, comme en témoigne Tolstoï dans son *Journal*, il lit la brochure de Gandhi *Indian Home Rule (La loi de l'autonomie de l'Inde)*. Elle produit sur lui une très vive impression. Tolstoï, le 8 mai 1910, rassemble ses forces et répond brièvement à Gandhi (voir page suivante).

Tolstoï a influencé l'hindouisme de Gandhi

Sous l'influence de Tolstoï, l'*ahimsa* — traditionnellement non-violence contemplative et passive — se transforme en amour actif. Ce qu'a fort clairement précisé Gandhi dans une lettre de 1908 à son premier biographe, Joseph J. Doke : c'est Tolstoï, dit-il, qui a donné sa portée proprement créatrice, de service concret, à la résistance non-violente, par son ouvrage *Le Royaume des cieux est en vous*. L'action est réhabilitée, non dans la perspective traditionnelle du Karma-Yoga, inférieur à la gnose, ou même de la *Baghavad-Gitâ* (agir sans s'attacher aux fruits de l'action), mais avec les mots mêmes de Jésus sur le Père toujours agissant. Par ailleurs, Gandhi insiste sur le thème proprement biblique de l'homme « fait à l'image de Dieu », et c'est pourquoi, entre autres, il s'oppose à l'intouchabilité : « Je ne pourrais plus me considérer comme Hindou si l'intouchabilité restait incluse dans l'hindouisme »¹. L'hindouisme de Gandhi, en effet, sous l'influence de Tolstoï, est modifié par une compassion quasi christique, qui lui fait nommer les intouchables *Harijan*, « enfants de Dieu », et les traiter en conséquence.

Olivier Clément

1) Lettre à Ch. Andrews, du 29 décembre 1921.

Extrait de l'article "Tolstoï et Gandhi", paru dans *Tolstoï philosophe et penseur religieux*, cahiers Léon Tolstoï 2, Paris, Institut d'études slaves, 1985, p. 60.

M. K. Gandhi
Avocat.
Corner Rissik and Anderson Streets
Tel. n° 1635
Case postale : 6522
Ad. Tél. "Gandhi" A.B.C.

4 avril 1910
Johannesburg
Transvaal (Afrique du Sud)

Au comte Léon Tolstoï
Iasnaïa Poliana
Russie

Cher Monsieur,

Peut-être vous souviendrez-vous que je vous ai écrit durant mon bref séjour à Londres ? C'est en modeste disciple que je vous adresse par le même courrier que cette lettre un livre dont je suis l'auteur.

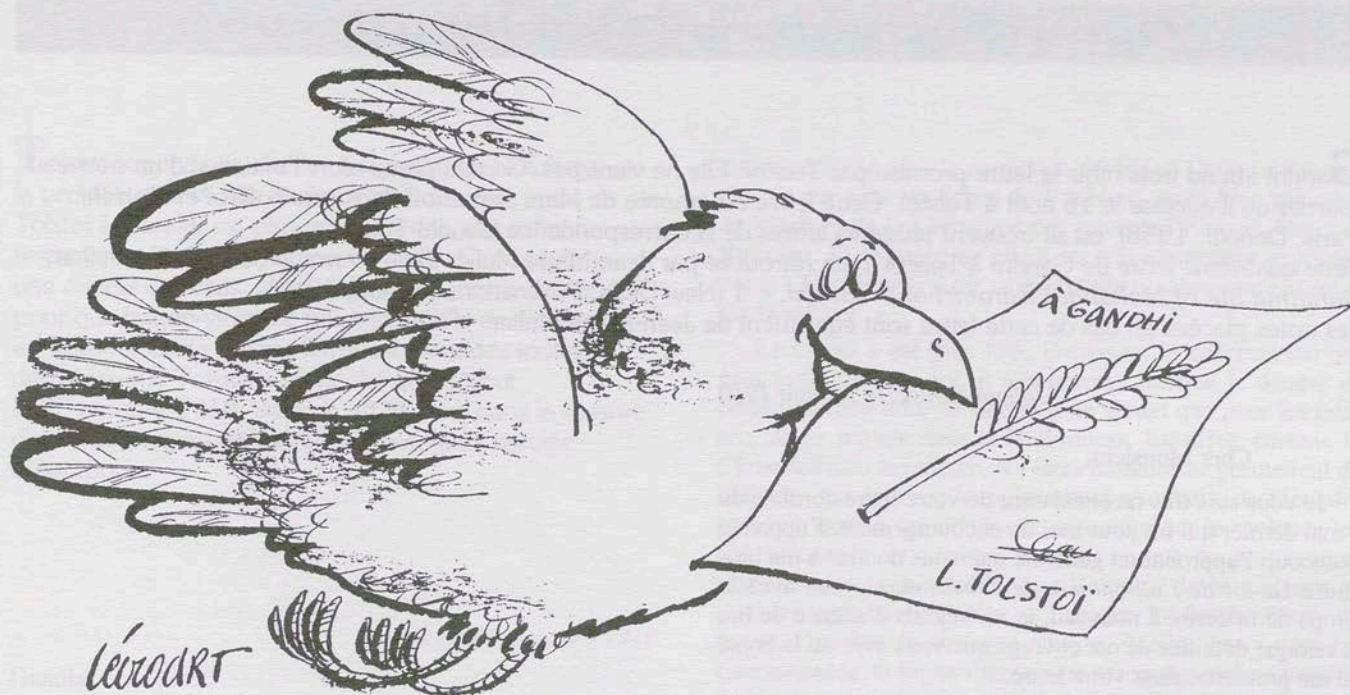
Je l'avais écrit en langue gujarati et l'ai traduit moi-même. Il faut savoir que l'original a été saisi par le gouvernement hindou. Je me suis hâté d'en faire paraître la traduction.

Je me sens confus de vous importuner, mais si votre santé vous le permet, et si vous avez le temps d'examiner mon ouvrage, inutile de vous dire que j'apprécierai hautement votre critique de mes pages.

Je vous envoie aussi quelques exemplaires de votre *Lettre à un Hindou* que vous m'aviez autorisé à publier. Cette lettre a été, elle aussi, traduite dans une des langues de l'Inde.

Votre humble serviteur.

M. K. Gandhi



Deuxième lettre de Tolstoï à Gandhi

Iasnaïa Poliana, le 8 mai 1910

Cher Ami,

Je viens de recevoir votre lettre et votre livre *Indian Home Rule*.

J'ai lu votre ouvrage avec un très vif intérêt, car je pense que le problème dont vous traitez dans vos pages — la résistance passive — est d'une importance capitale, non seulement pour l'Inde, mais pour l'humanité entière.

Je ne retrouve pas votre première lettre¹, mais j'ai lu avec passion votre biographie de Doke : elle m'a permis de mieux vous connaître et de vous comprendre.

Encore en convalescence actuellement, je suis contraint de faire un effort pour ne pas vous écrire tout ce que j'avais à vous dire au sujet de ce livre et de toute votre activité que j'admire. Je le ferai dès que j'irai mieux.

Votre ami et votre frère.

Léon Tolstoï

1) Il s'agit de la seconde lettre de Gandhi à Tolstoï que celui-ci a égarée durant sa maladie.

Quatrième lettre de Gandhi à Tolstoï

Gandhi attend trois mois la lettre promise par Tolstoï. Elle ne vient pas. Gandhi prend alors l'initiative d'un nouveau courrier qu'il adresse le 15 août à Tolstoï. Cette lettre est ignorée de Marc Semenoff dans son *Tolstoï et Gandhi* (Paris, Denoël, 1958), où se trouvent plusieurs lettres de la correspondance Gandhi-Tolstoï. Cette quatrième lettre de Gandhi à Tolstoï a été retrouvée par Jean-Marie Muller dans l'ouvrage de D.G. Tendulkar, *Mahatma life of Mohandas Karamchand Gandhi*, t. 1 (New Delhi, Publications division, 1969). Les notes placées en bas de cette lettre sont également de Jean-Marie Muller.

Johannesburg, le 15 août 1910

Cher Monsieur,

Je vous suis très reconnaissant de votre lettre cordiale du 8 mai dernier qui fut pour moi un encouragement. J'apprécie beaucoup l'approbation générale que vous donnez à ma brochure *La loi de l'autonomie de l'Inde*, et, si vous avez le temps de m'écrire à nouveau, je me réjouis d'avance de lire la critique détaillée de cet ouvrage que vous avez eu la bonté de me promettre dans votre lettre.

Monsieur Kallenbach¹ vous a écrit au sujet de la ferme Tolstoï. Monsieur Kallenbach et moi sommes amis depuis de nombreuses années. Je peux vous affirmer qu'il a vécu la plupart des expériences que vous avez décrites de manière si vivante dans votre ouvrage *Confessions*. Aucun autre écrit n'a touché aussi profondément Monsieur Kallenbach que les vôtres, et, comme un stimulant pour un effort plus grand pour être à la hauteur des idéaux que vous avez défendus devant le monde, il a pris la liberté, après m'avoir consulté, de donner votre nom à sa ferme.

De l'action généreuse qu'il mène en donnant l'usage de sa ferme à ceux qui sont engagés dans la résistance passive², les numéros d'*Indian Opinion* que je vous envoie ci-joints vous donneront une information complète.

Je ne devrais pas vous imposer tous ces détails si je ne savais l'intérêt personnel que vous portez à la lutte de résistance passive qui est menée dans le Transvaal.

Je demeure votre fidèle serviteur.

M. K. Gandhi

- 1) Herman Kallenbach fut l'un des plus proches collaborateurs de Gandhi dans la lutte non-violente qu'il mena en Afrique du Sud, pour la reconnaissance des droits des Indiens installés dans ce pays. De nationalité allemande, Kallenbach était un architecte très riche de Johannesburg quand il fit la connaissance de Gandhi. C'est lui, en effet, qui, en 1910, acheta un terrain de quelque 500 hectares à 35 km de Johannesburg pour le mettre gratuitement à la disposition de Gandhi et de ses compagnons de lutte. C'est là que le leader indien fonda une communauté pour être en mesure d'accueillir les familles des résistants qui se trouvaient en prison.
- 2) Bien que, par la suite, Gandhi récusât formellement cette expression de « *résistance passive* », parce qu'il craignait qu'elle laisse entendre que la résistance non-violente était « *l'arme des faibles* », c'est d'abord elle qu'il utilisa pour déterminer la lutte qu'il organisa en Afrique du Sud.

Troisième et dernière lettre de Tolstoï à Gandhi

Tolstoï répond sans tarder à Gandhi, de Kotchety, la propriété de sa fille aînée.. Cette dernière lettre de Tolstoï à Gandhi est plus qu'une lettre, elle est son testament concernant la non-violence. Comme dans une course de relais, Tolstoï donne le témoin à Gandhi, pour que la non-violence mûrisse et aille de victoire en victoire. Cette longue lettre est l'une des toutes dernières que Tolstoï a écrite, lui qui mourut le 28 octobre 1910, comme un pauvre, dans la mesure d'un chef de gare située dans la bourgade reculée d'Astapovo.

Kotchety, 7 septembre 1910

Gandhi
Johannesburg
Transvaal (A.S.)

J'ai reçu votre revue *Indian Opinion*, éprouvant une grande joie à apprendre ce que l'on y écrit à propos des non-résistants. Et je désire vous faire connaître les pensées que cette lecture provoque en moi.

Plus je vis et plus je veux — la mort approchant — faire connaître à autrui mes sentiments les plus profonds. Il s'agit de ce qui pour moi, prend une importance immense — de ce qu'on appelle la « non-résistance ». En réalité, cette non-résistance n'est rien d'autre que l'enseignement de l'amour, non faussé par des interprétations mensongères. L'amour — c'est-à-dire l'aspiration vers l'harmonie des âmes humaines et l'action qui résulte de cette aspiration — l'amour est la loi supérieure, unique de la vie humaine. Tout homme le sait pour l'avoir senti au plus profond de son âme — nous le percevons si nettement chez les enfants — tout homme le sait jusqu'au jour où le mensonge de tous les enseignements

du monde jette dans la confusion ses idées. Cette loi fut proclamée par tous les Sages de l'univers, aussi bien par ceux de l'Inde et de la Chine que par ceux de l'Europe, Grecs et Romains. Et je pense qu'elle a été très clairement exprimée par le Christ lorsqu'il dit : « Elle seule contient toute la loi et les prophètes. »

Le Christ a été plus loin. Prévoyant la déformation qui peut menacer cette loi, il a nettement indiqué le danger de cette altération dont les hommes ne vivant que pour les intérêts de ce monde sont si coutumiers. En effet, comme le Christ le disait lui-même, les êtres humains se permettent de défendre par la force leurs intérêts personnels, de répondre par des coups à des coups, de reprendre par la violence les objets usurpés, *et caetera*. Il savait ce que ne peut ignorer toute créature raisonnable, que l'emploi de la violence et l'amour sont inconciliables — l'amour, loi fondamentale de la vie. Une fois la violence admise, quelles que soient les circonstances, la loi de l'amour est reconnue comme insuffisante, d'où la négation même de cette loi. La civilisation chrétienne tout entière, si brillante extérieurement, s'est développée sur la base de ces contradictions et de ces malentendus évidents, étranges, parfois conscients, le plus souvent inconscients.

En réalité, aussitôt que la résistance a été admise aux côtés de l'amour, celui-ci a disparu, ne pouvant plus exister comme loi première de la vie. Et, sans la loi de l'amour, il ne pouvait plus y avoir que celle de la violence, c'est-à-dire du droit du plus fort. L'humanité chrétienne a vécu ainsi durant dix-neuf siècles. Il est vrai que, de tous temps, les hommes se laissèrent aller à la violence pour organiser leur vie. Mais la différence entre les peuples chrétiens et tous les autres réside dans le double fait suivant : la loi d'amour, dans le monde chrétien, a été formulée avec une clarté, une précision dont ne jouit aucun autre enseignement religieux ; et les fils du monde chrétien ont accepté cette loi, tout en se permettant la violence. De plus, comme ils fondèrent leur vie sur cette violence, l'existence entière des peuples chrétiens ne représente qu'une absolue contradiction entre ce

qu'ils prêchent et la base sur laquelle ils construisent leur vie. Contradiction entre l'amour, admis comme loi première, et la violence, reconnue comme nécessité sous toutes ses formes : autorité des gouvernants, des tribunaux, de l'armée, auxquels on se soumet et dont on vante les mérites.

Cette contradiction n'a cessé de grandir avec le développement des chrétiens pour atteindre, ces derniers temps, son plus haut degré.

Le problème, aujourd'hui, est le suivant, avec cette alternative : ou bien comprendre que nous rejetons tout enseignement moral et religieux et que notre vie se construit uniquement sur le pouvoir du plus fort, ou bien que notre devoir est de supprimer notre régime bâti sur la violence, avec ses impôts, ses institutions juridiques et policières et, avant tout, ses armées.



Un examen du Zakone Boji¹ eut lieu, au printemps

dernier, dans une des institutions féminines de Moscou. Le professeur du Zakone Boji, puis l'évêque présent, interrogèrent les jeunes filles sur les Commandements et, particulièrement, le sixième. Après toute réponse juste concernant ce dernier (« Tu ne tueras point »), l'évêque posait, parfois, une autre question : le meurtre est-il toujours, dans n'importe quelle circonstance, interdit par la loi de Dieu ? Et les malheureuses jeunes filles, instruites dans le mensonge par leurs maîtres, devaient répondre et répondaient : « Pas toujours. L'assassinat est permis à la guerre et aussi pour châtier les criminels. » Cependant l'une d'elles — ceci n'est pas une invention, mais un fait raconté par un témoin — à qui l'on demanda : « Le meurtre est-il toujours péché ? » répondit résolument, très émue et rougissante : « L'assassinat est tou-

jours défendu, aussi bien dans l'Ancien Testament que par le Christ ; et non seulement l'assassinat, mais tout mal commis contre son prochain. » Et ce fut l'évêque qui, malgré toute sa majesté et son habile éloquence, dut se taire. La jeune fille sortit victorieuse.

Oui. Nous pouvons parler, dans nos journaux, des progrès de l'aviation, des relations diplomatiques complexes, de différents clubs, de découvertes, d'alliances de tous genres, d'œuvres que l'on qualifie d'artistiques et taire la réponse de cette jeune fille. Mais il est impossible tout de même de la passer sous silence, car toute créature appartenant au monde chrétien sent, plus ou moins confusément, la vérité de cette réponse. Le socialisme, le communisme, l'anarchisme, l'Armée du Salut, la criminalité qui augmente, le chômage,

le luxe grandissant, insensé, des riches et la misère des pauvres, le nombre croissant des suicides — tout manifeste, tout témoigne que cette contradiction intérieure doit et ne peut ne pas être résolue. Quant à la solution, il n'y en a qu'une, celle de la reconnaissance de la loi d'amour et du refus de toute violence.

C'est pourquoi votre activité au Transvaal, pays qui semble être aux confins de la terre, est une réalisation centrale, l'accomplissement le plus important parmi tous ceux qui ont actuellement lieu dans le monde. Et les peuples chrétiens ne seront pas les seuls à y participer — toutes les nations y prendront part.

Je pense qu'il vous sera agréable d'apprendre que cette action se développe de même rapidement chez nous, en Russie, sous la forme de refus du service militaire. Et le nombre de ces refus augmente d'année en année. Si minime que soit le nombre des partisans de la non-violence chez vous et des réfractaires, chez nous, en Russie, les uns comme les autres peuvent hardiment affirmer que Dieu est avec eux. Et Dieu est plus puissant que les hommes.

La pratique du christianisme, même sous l'aspect perversi qu'il a pris chez les peuples chrétiens et la reconnaissance simultanée de l'existence nécessaire des armées, des armements en vue des meurtres commis sur l'échelle la plus vaste en temps de guerre, représentent, je le répète, une contradiction terriblement criante, flagrante. Si criante que, tôt ou tard et probablement bientôt, elle sera reconnue de tous. Alors les hommes se verront obligés ou à renoncer à la religion chrétienne nécessaire pour le maintien des autorités,

ou à en finir avec l'entretien des armées et des violences qu'elles soutiennent — ces dernières étant aussi nécessaires aux gouvernements.

Les gouvernements connaissent cette contradiction — aussi bien le vôtre — l'anglais — que le nôtre. Mais il s'agit de l'instinct de conservation. C'est pourquoi la lutte contre la violence est poursuivie plus énergiquement que toute autre activité antigouvernementale par les pouvoirs, russe et anglais — nous le voyons en Russie, et nous l'apprenons par les articles de votre revue. Ces gouvernements savent où réside la menace la plus grave qui puisse les atteindre et leur surveillance est vigilante car il s'agit, pour eux, non seulement de leurs intérêts, mais d'être ou de ne pas être.

Avec ma très profonde estime.

Léon Tolstoï

1) Dans les écoles russes, le *Zakone Boji* désigne l'ensemble des études relatives aux questions religieuses.

Ainsi s'achève l'étonnante et si émouvante correspondance entre Tolstoï et Gandhi. En écrivant à Tolstoï pour la première fois en 1909, Gandhi cherchait une aide et une reconnaissance auprès de celui qui incarnait le mieux la conscience morale, tant en Occident qu'en Orient. Un an plus tard, Gandhi est désigné par Tolstoï comme celui dont « l'activité au Transvaal... est... l'accomplissement le plus important parmi tous ceux qui ont actuellement lieu dans le monde ». En lisant cette dernière lettre de Tolstoï, comme l'écrit Romain Rolland (op. cit., p. 214), « le jeune Indien Gandhi recevait de Tolstoï mourant cette sainte lumière que le vieil apôtre russe avait couvée en lui, réchauffée de son amour, nourrie de sa douleur ; et il en faisait le flambeau qui a illuminé l'Inde. La réverbération en a touché toutes les parties de la terre. »

Publications du département Horizons Maghrébins

*Centre d'Initiatives Artistiques
de l'université Toulouse-le-Mirail*

ÉLITES MAGHRÉBINES DE FRANCE

*Politiques, associatives, religieuses,
scientifiques, artistiques*

n° 20/21 — 115 francs

LES IDÉAUX DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE CHEZ LES MAGHRÉBINS

*La situation des noirs, des juifs et des arabes
en France avant la Révolution française
et aujourd'hui. Islam, Europe,
Occident : Mohammed Arkoun*

n° 18/19 — 115 francs

Abonnement annuel (3 numéros dont un double) :

200 francs particuliers

265 francs institutions

Revue :

Horizon Maghrébins — Le Droit à la Mémoire

Centre d'Initiatives Artistiques de l'université du Mirail

5 allée Antonio Machado - 31058 Toulouse cedex

Tél : 61 50 47 95 - Fax : 61 50 42 09

NON-VIOLENCE ACTUALITÉ

B.P. 241, 45202 MONTARGIS CEDEX - Tél. 38 93 67 22

Le calendrier 1994 de NVA est paru !

- **12 photos de nature**
- **Un poème de Lanza
del Vasto sur "L'Arbre"**
- **Les grandes dates**

50 F l'exemplaire

220 F les 5 ex. (port compris)

Nom, prénom

Adresse

.....

Code postal, Ville

☐ Je commande le calendrier NVA 1994.

De Tolstoï à Gandhi : le principe de non-coopération

GILLES SALANOU*

* Spécialiste de Tolstoï, animateur bénévole d'Espace non-violence à Grenoble

Cesser de coopérer avec les structures sociales, économiques ou politiques injustes, pour que tombent leurs pouvoirs, est au cœur de la stratégie de l'action non-violente dégagée par Tolstoï, puis reprise par Gandhi.

Une influence consciente

Gandhi, à l'âge de 24 ans, connaissait plusieurs écrits de Tolstoï. Il a pu écrire et dire à maintes reprises, et sous différentes formes : « *La Russie m'a donnée en Tolstoï un maître qui m'a pourvu d'une base raisonnable pour ma non-violence.* »

C'est en effet lors d'une crise importante de scepticisme que Gandhi a lu *Le Salut est en vous* de Tolstoï¹, cette lecture mit fin à sa crise et augmenta sa foi en l'*ahimsa*. Il écrivit et reconnut que Tolstoï par cet écrit lui donna une forme durable à sa résistance passive. Gandhi reconnaissait pour lui-même l'influence de trois contemporains : Rajachandra par sa vie, Tolstoï par son écrit *Le Salut est en vous* et Ruskin par son écrit *Unto this last*.

Dans un article du *Golden member of indian opinion* concernant la résistance passive en Afrique du Sud², Gandhi qualifie Tolstoï de « grand prophète de la non-résistance au mal ».

Mais plus encore que les écrits, c'est la cohérence entre la pensée de Tolstoï et sa vie qui marque Gandhi en profondeur : « *Les écrits de Tolstoï sont si simples et si faciles que chacun peut les étudier et en tirer profit. De plus, c'est un homme qui pratique ce qu'il prêche et par suite ses écrits inspirent une grande confiance* »³. Nous savons qu'après une crise intérieure tragique Tolstoï changea radicalement de vie ; il habitera dès lors à Iasnaja Poliana. Il travaille de ses mains (cordonnier et fermier). Nous sommes en 1886,

Tolstoï a 48 ans. C'est, nous le pensons, en hommage à cette cohérence que Gandhi donne le nom de *Tolstoï's farm* à l'un de ses premiers aschrams⁴.

Nous devons citer, dans cette influence consciente, la correspondance entre les deux hommes. Correspondance à l'initiative de Gandhi qui, fin 1909, envoie une première lettre à Tolstoï du Transvaal, lors de sa lutte pour les droits des Indiens anglais colonisés en Afrique du Sud. Gandhi a 40 ans, Tolstoï 81 ans, cette correspondance se termine en septembre 1910 par une longue lettre de Tolstoï à Gandhi où il lui exprime ce qu'il a de plus cher à transmettre : « *Plus je vis et plus je veux — la mort approchant — faire connaître à autrui mes sentiments les plus profonds. Il s'agit de ce qui, pour moi, prend une importance immense, de ce qu'on appelle la non-résistance. En réalité, cette non-résistance n'est autre que l'enseignement de l'amour, non faussé par des interprétations mensongères* »⁵.

Pour Tolstoï, c'est le texte *Indian home rule*⁶ de Gandhi qui lui fut envoyé en avril 1910 qui scelle son amitié et sa communion spirituelle avec Gandhi. C'est à ce texte que Tolstoï répond en écrivant : « *Le problème dont vous traitez dans vos pages — la résistance passive — est d'une importance capitale, non seulement pour l'Inde, mais pour l'humanité entière* »⁷.

De l'abbé Pierre

Tolstoï et Gandhi...

Par le meilleur d'eux-mêmes, ces deux parmi nos frères, que sont-ils d'autre que l'un des échos qui sans cesse répètent au long des siècles les paroles qui sauvent ce qui, en ce monde, n'est pas obstinément perdu.

Extrait de la préface de l'abbé Pierre du livre *Gandhi et Tolstoï* de Alexandre Kaplan, Nancy, 1949

Une influence inconsciente

Le rapprochement plus ou moins inconscient entre Tolstoï et Gandhi provient de la fréquentation assidue de Tolstoï pour les religions orientales. Son approche de l'Évangile à travers les religions orientales le confirme dans une doctrine chrétienne épurée des dogmes et de ses contradictions, notamment sur le principe de résistance non-violente. Par ailleurs, l'attirance de Tolstoï pour Jean-Jacques Rousseau influencera l'enseignement qu'il donne aux enfants des paysans de Iasnaïa Poliana.

Pour Gandhi, ce rapprochement plus ou moins inconscient s'explique d'une part par l'influence des Évangiles sur sa conception de la non-violence et d'autre part par sa connaissance de Rousseau. Il cite Rousseau, avec les idées caractéristiques du retour à la simplicité dans la morale et le concept de liberté dans l'éducation. Par ailleurs, la secte des jains, à laquelle appartenait la famille Gandhi et dont la pierre angulaire est le précepte « *tu ne tueras pas* », contribue à ce rapprochement.

C'est donc par cette influence consciente et inconsciente que la rencontre entre ces deux hommes s'établit.

Milan Markovitch écrit que « *Gandhi était préparé sans aucun doute par ses traditions à comprendre la doctrine de Tolstoï, mais il en a été touché au point qu'il ne lit plus rien qu'à travers elle, et qu'on entend en chacune de ses paroles la voix de l'apôtre de Iasnaïa Poliana* »⁸.

Il nous fallait permettre la compréhension de ce rapprochement afin de voir qu'au sujet de la violence et du principe de non-résistance, ou non-coopération, leurs voix sont communes.

La question que pose la violence

« *Quelle attitude prendre vis-à-vis du mal commis par autrui ?* » Telle est la question fondamentale que se pose Tolstoï.

« *Cette question est dans la vie sociale aussi importante que pour le voyageur parvenu à l'endroit où la route bifurque, la question de savoir laquelle suivre des deux voies qui se présentent à lui* »⁹. Violence ou non-violence ?

La réponse de la majorité est que seule la force brutale est capable d'intimider les méchants et « ceux qui possèdent le pouvoir sont convaincus que seule la violence guide les hommes, c'est pourquoi ils l'emploient pour maintenir l'ordre des choses existant »¹⁰. La violence entraîne l'homme vers sa dégradation morale et spirituelle, car pour Tolstoï elle est contraire au fondement de la vie morale. Celle-ci se trouve dans la foi en une loi d'amour universelle et divine.

La violence est incompatible avec cette loi et inappropriée car elle augmente le mal et entraîne à l'esprit de vengeance.

La violence est corruptrice en ce sens qu'elle fait croire à l'homme qui l'emploie qu'elle le fait progresser vers plus de justice. En fait elle l'éloigne de la justice et de la vérité. C'est cette séduction de l'efficacité de la violence à court terme qui séduit l'humanité et le christianisme, ce qu'il exprime en démontrant la corruption du christianisme par la violence : « Aussitôt qu'on laisse pénétrer la force (violence) dans l'amour, il n'y eut plus, il ne put y avoir désormais d'amour en tant que loi de la vie »¹¹.

Gandhi dit la même chose dans lettre du 25 août 1920 : « L'homme ne possède pas le pouvoir de créer, il ne possède donc pas le droit de détruire. » Gandhi ne croit pas à l'efficacité de la violence et il écrit qui « la science nous enseigne qu'un levier ne peut mouvoir un corps que s'il a pris un point d'appui en dehors du corps auquel il s'applique. De même pour surmonter le mal, il faut se tenir en dehors de lui »¹². Tolstoï et Gandhi affirment tous deux que la violence est l'arme des faibles et non des forts.

Tolstoï influence quant à sa façon d'appréhender le métier de soldat. Celui-ci se fait l'auxiliaire de la violence de l'Etat : « Le but du service militaire est d'abrutir et de dépraver les hommes pour les rendre aptes à l'assassinat »¹³. Pour Gandhi, « l'armée tue la conscience jusqu'à ce que les soldats cessent d'être des hommes pour devenir des machines »¹⁴.



Gandhi

Condamnation de la guerre, violence d'Etat

Les massacres commis au cours des guerres ont pour seuls responsables les gouvernements. « La guerre n'est que la glorification du meurtre »¹⁵. Tolstoï condamne avec véhémence cette violence d'Etat qui entraîne l'homme à faire ce qui est contraire à sa conscience : « Quelque chef d'Etat affolé dira une bêtise et j'irais moi, m'exposer à la mort et tuer des hommes qui non seulement ne m'ont rien fait mais que j'aime ? »¹⁶. La même condamnation de la guerre sera dans la bouche de Gandhi comme destruction disciplinée beaucoup plus sanglante qu'aucune destruction¹⁷. Une autre violence que les deux hommes condamneront sans partage est celle des conquêtes coloniales. Cette domination brutale par le moyen des fusils et des canons sous le

prétexte de vouloir civiliser les peuples (indiens et chinois) constituent pour eux la démonstration de l'immoralité de la violence où la force sert à asservir et augmenter les richesses¹⁸. Mais plus encore c'est la violence en elle-même qui est à rejeter. Elle fait tomber l'homme à l'état de bête, dira Tolstoï dans *Quelle est ma foi* ?

Gandhi fera les mêmes remarques et les mêmes condamnations ; souvenons-nous qu'il condamnera les violences de Chauri-Chaura et arrêtera la campagne de désobéissance civile : « Vous avez rendu le mal pour le mal... usé des bâtons et des pierres... si j'avais été parmi vous, je vous aurais reniés »¹⁹. Il se défend d'employer les mêmes moyens que les Anglais, c'est ce qu'il répond à M. Nroy, un bolchévique hindou qui souhaitait un mouvement violent de libération : « Je crois en la conversion de l'humanité et non en sa destruction. Je ne crois pas au succès d'une action violente... quelle que soit la cause en jeu »²⁰.

Les deux apôtres de la non-violence font la même analyse de la violence. Tous deux croient possible pour l'homme de choisir des moyens et une attitude qui allie résistance courageuse vis-à-vis de l'injustice, respect de l'autre et élévation morale pour chacun.

La non-résistance au mal par le mal ou résistance non-violente

Ce concept, Tolstoï l'appréhende comme la conséquence logique de la compréhension véritable du Sermon sur la montagne et de la foi chrétienne. « *Essayer de détruire la violence par la violence, c'est vouloir éteindre le feu par le feu, c'est creuser un trou dans le sol pour en combler un autre* »²¹.

C'est confrontés à l'immoralité et l'inefficacité de la violence que Tolstoï et Gandhi se rejoignent. La base de leurs politiques de résistance est religieuse. La loi de l'amour opposée à celle de la violence, la loi morale confondue avec la loi divine, la non-résistance, en est l'instrument. Tolstoï écrit à Gandhi que « *la non-résistance seule est capable de substituer la loi de l'amour à la loi de la violence* »²². Gandhi de son côté enseignait l'Évangile de l'amour pour remplacer celui de la haine, « *il oppose la force de l'âme à la force brutale* »²³.

Résister à la tyrannie de l'État

Tolstoï veut que tous les hommes aient le mépris de toutes les choses d'État sur lesquelles s'appuient le sentiment patriotique. En effet, le patriotisme est, pour les gouvernants, le moyen de parvenir à la soumission servile des gouvernés²⁴. Le patriotisme empêche pour lui l'avènement de la fraternité véritable. C'est l'aveuglement du peuple par les gouvernants qui consiste à faire croire que la violence et l'oppression sont nécessaires pour le bien et la liberté de tous²⁵. L'État emploie la corruption, prend au peuple ses richesses par les impôts. Pour soumettre les rebelles, il utilise la violence de l'armée. Cet aveuglement commence en partie à l'école et se poursuit par toutes les formes d'oppression dont l'État a le contrôle. Gandhi soupèse le régime britannique au travers des écrits de Tolstoï et en particulier *Le Salut est en vous*. Il condamne « *les écoles entretenues et contrôlées par l'État où on apprend à regarder l'obéissance à l'État comme plus élevée que l'obéissance à la conscience* »²⁶.

La tyrannie du fort sur le faible est la charge la plus lourde que Tolstoï et Gandhi relèvent contre les gouvernements.

L'État vu différemment par Tolstoï et Gandhi

Je voudrais surtout en souligner deux : d'une part Gandhi, à la différence de Tolstoï, a le sens de l'« État de droit », du loyalisme civique ; d'autre part, me semble-t-il, la position des deux hommes par rapport à leurs traditions respectives n'est guère la même.

Tolstoï développe un anarchisme non-violent, Gandhi, au contraire, accepte la loi de la cité, au sens britannique de sauvegarde juridique et coutumière des libertés. Il est légaliste jusque dans son opposition à la loi. Il n'ignore pas, certes, que la légalité est constamment gauchie, utilisée par les intérêts et les passions, mais il estime qu'elle cherche malgré tout à préserver la dimension spirituelle de l'homme contre les pesanteurs de l'histoire. Il ne s'agit donc pas de la nier globalement, comme le fait Tolstoï, mais de la redresser inlassablement, de l'affiner, en la rapprochant de la « loi non écrite » que la « petite voix intérieure » révèle à la conscience. Le non-violent transgresse ouvertement, paisiblement, une loi injuste au nom de sa conscience, mais accepte avec loyauté la sanction de sa transgression : fondant par là-même la possibilité d'une loi plus juste. « Si vous ne réussissez pas à faire disparaître l'erreur ou l'injustice du gré du législateur par la voie des pétitions ou moyens analogues, le seul remède est d'amener le magistrat à revenir sur ses pas en souffrant dans votre personne, c'est-à-dire en attirant sur vous la peine de la transgression de la loi »¹.

Olivier Clément

1) "Serment de Satyagraha", du 28 février 1919, texte dans Massignon et Gandhi, *la contagion de la vérité*, Paris, 1967.

Extrait de l'article "Tolstoï et Gandhi" paru dans *Tolstoï philosophe et penseur religieux*, Cahiers Léon Tolstoï 2, Paris, Institut d'études slaves, 1985, pp. 61-62.

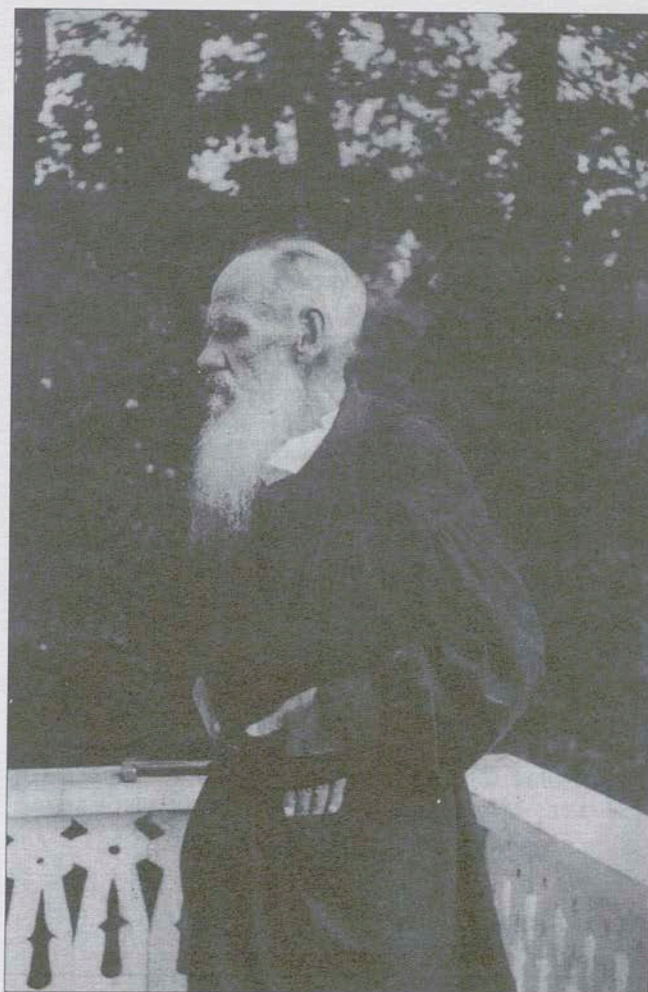
Le principe de la non-coopération : l'insoumission

Si la minorité gouvernementale peut continuer à exercer sur la majorité sa tyrannie, c'est par la séduction ou par la violence. Et le constat que fait Tolstoï est que la soumission des gouvernés fait le pouvoir des gouvernants. Tolstoï dira au sujet de l'Inde : « Si les 200 millions d'Hindous avaient refusé de commettre les violences commandées par leur maître [...] il est certain que [...] tous les Anglais tant qu'ils sont, auraient été impuissants à asservir l'Inde, alors même que sa population ne compterait [...] qu'un seul millier d'hommes »²⁷. Tolstoï a communiqué à Gandhi la notion d'insoumission. Elle entraîne les gouvernements à l'impuissance. Cette idée a influencé la politique de résistance de Gandhi. Nous trouvons sous la plume de celui-ci la vérité « que le despote s'octroie souvent par la force le consentement du peuple. Mais aussitôt que les sujets cessent de craindre, la force du tyran, son pouvoir s'effondre »²⁸ et que « la sanction économique de non-coopération est beaucoup plus puissante et décisive que les armées et marines »²⁹. Par endroits Gandhi reprend textuellement la théorie de Tolstoï sur la soumission volontaire du peuple aux gouvernants.

La révolte de la conscience et la non-coopération

L'homme clairvoyant dont la conscience est éclairée et sain d'esprit conduira Tolstoï à se demander : « Pourquoi dois-je promettre d'obéir aux ordres donnés aujourd'hui par Salisbury, demain par Gladstone ? [...] Pourquoi me soumettre à ces personnages ? Pourquoi leur donner, sous forme d'impôts, les produits de mon travail sachant que cet argent servira à la subordination des fonctionnaires, aux prisons, aux églises, aux armées [...] et à mon asservissement ? »³⁰. Ce réveil de la conscience et ce questionnement, Gandhi les reprend à l'égard des Anglais : « Pourquoi coopérerions-nous avec vous, écrit-il, lorsque nous savons que votre administration nous réduit à un esclavage qui chaque jour devient plus grand ? »³¹.

C'est par obéissance à la loi morale d'essence divine que les deux hommes désobéissent et enjoignent à le faire. C'est cela qui conduit leurs idées réformatrices.



Léon Tolstoï à Iasnaïa Poliana, 1902

En effet, pour eux deux, tout homme sensé qui a reconnu que l'activité de son gouvernement est moralement mauvaise doit se faire un devoir de refuser son concours à l'exécution des crimes que commet l'État.

Pour Tolstoï, « il faut cesser d'obéir à tout gouvernement de violence et ne plus y participer »³² et « la non-participation est la seule protestation qui puisse vaincre la violence »³³.

Le primat de la conscience permet à l'homme de ne point se soumettre à un autre homme, quel qu'il soit, lorsque celui-ci est mauvais ou violent. Cela serait renier la loi divine et avilir l'homme, affirme Tolstoï. Gandhi reprend et suit la même logique : « *Tout citoyen, écrit-il, a le droit de retirer sa coopération à l'État, lorsque par celle-ci il s'avilit* »³⁴.

Le devoir de non-coopération, un devoir moral

O béir à un gouvernement qui agit mal, c'est participer à ce mal. La non-coopération est un devoir quand la coopération entraîne humiliation et injustice ; Tolstoï conseille le devoir de désobéissance, car « *on ne se soumettra pas à une organisation qui n'a d'autre principe que la force brutale* »³⁵. Nous trouvons chez le mahatma Gandhi la même notion du devoir moral : « *La non-coopération avec le mal est un devoir autant que la coopération avec le bien* »³⁶. Coopérer avec l'injustice ou la violence, c'est, pour Tolstoï comme pour Gandhi, plus qu'une erreur, c'est une faute.

La non-coopération avec le mal est le seul moyen de changer le cours des choses, enseigne Tolstoï. « *Vous voulez supprimer le mal par le mal. Cela n'est pas possible. Pour que le mal ne soit pas, ne le faites pas !* »³⁷. Gandhi interpelle les siens de la même façon³⁸.

Non-coopération et vertu de désobéissance

Tolstoï et Gandhi adoptent la même conclusion. Le devoir de refuser les emplois liés à la violence consiste pour Tolstoï à « *ne participer, ni volontairement, ni par force [...] à aucune fonction liée à la violence* »³⁹. Pour Tolstoï, donner de l'argent à l'État, c'est dans ces conditions, participer à faire régner la violence et il invitera ses contemporains à refuser de payer l'impôt ou de profiter de l'impôt comme salaire.

Spécifiquement, Tolstoï appelle à refuser le métier des armes, profession honteuse selon lui, car elle nie toute reli-

gion et toute dignité humaine. L'État militaire est la clef de voûte de l'édifice gouvernemental. Tolstoï écrivait à Gandhi en 1910 : « *Je pense que vous serez heureux de savoir qu'ici, en Russie, la désobéissance civile se développe aussi rapidement dans la voie du refus du service militaire [...] ; ceux qui pratiquent parmi le peuple russe la résistance passive en refusant de servir l'armée, ceux-là et les autres peuvent proclamer que Dieu est plus puissant que l'homme* »⁴⁰.

C'est en écho que nous entendons Gandhi déclarer le refus de tout emploi dans un État injuste « *avant d'accepter un emploi, nous devons rechercher s'il ne fera pas de nous un instrument d'injustice* »⁴¹.

Il demande le boycott des tribunaux et, aux avocats et hommes de loi, le refus de leur fonction, souhaitant que les litiges se règlent par l'arbitrage privé.

Reconnaissant comme Tolstoï qu'il est mauvais de servir un gouvernement déloyal, Gandhi invite les Indiens à quitter l'armée et à refuser l'impôt car « *cela est nécessaire à la contrainte brutale qu'exercent sur l'Inde les Anglais* »⁴².

Gandhi, se réclamant de l'exemple de Tolstoï, définit la non-coopération comme une haute vertu morale, elle est le moyen de réaliser le Royaume de Dieu, et Tolstoï, dit-il, l'a appelé « *force d'âme ou force d'amour* »⁴³.

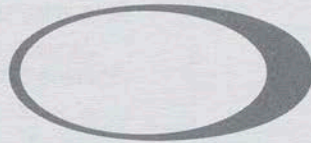
Lorsque nous songeons à la définition de la non-violence gandhienne, résultat conjoint de l'amour et de l'attachement à la vérité, nous découvrons tous les aspects que Tolstoï distinguait : la non-résistance au mal par le mal.

Comme le déclarent les deux hommes, la non-coopération n'est pas l'instrument des faibles. Elle allie vertu de courage pour supporter les souffrances qu'elle entraîne et recherche de la justice pour faire advenir un monde plus fraternel.

Dans son discours d'adieu à Durban le 18 juillet 1914, Gandhi se réclamait de l'exemple de Tolstoï : « *Ce fut le courage d'un Jésus, d'un Daniel, marchant calme vers la souffrance [...] le courage d'un Tolstoï osant défier les tsars de Russie qui se sont montrés les plus grands* »⁴⁴.

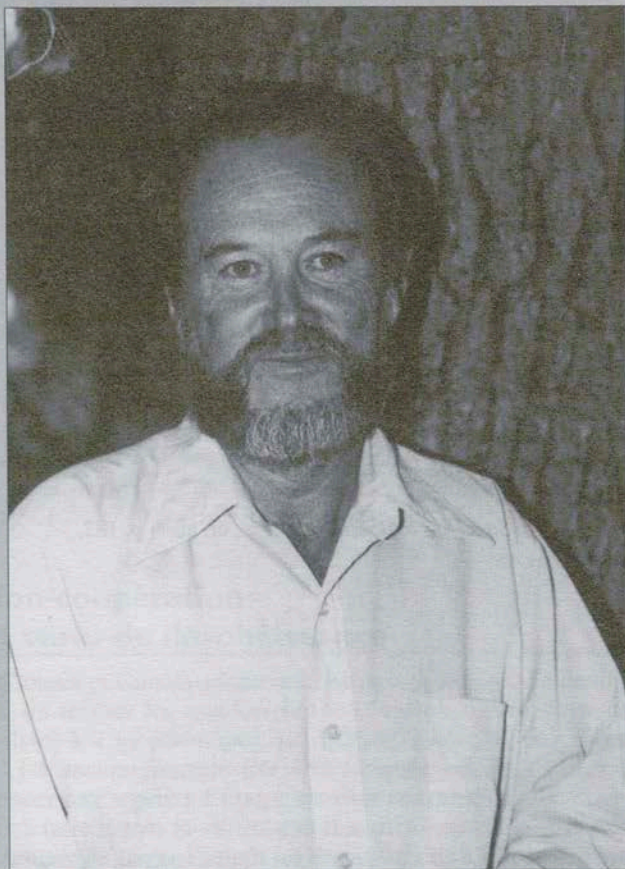
Tel est l'appel lancé au monde par ces deux hommes ; celui du courage pour combattre l'injustice en utilisant des moyens respectueux de l'être humain.

- 1) *Le Salut est en vous*, Paris, Perrin, 1893. Nos citations traduites du russe, proviennent toutes, sauf indications contraires, de livres cités dans *Tolstoï et Gandhi*, de M. I. Markovitch, Paris Librairie ancienne Honoré Champion, 1928.
- 2) Gandhi, *Souvenir of the passive resistance movement in South Africa*, 1906, p. 14.
- 3) Gandhi, *Speeches and writing*, p. 176.
- 4) Tolstoï's farm à Phenix au Natal.
- 5) Correspondance Tolstoï-Gandhi, 7 septembre 1910, dans *Gandhi et Tolstoï*, ouvrage dirigé par M. Semenoff, Paris, Denoël, 1958.
- 6) Loi de l'autonomie de l'Inde.
- 7) Lettre de Tolstoï à Gandhi, avril 1910, dans *Gandhi et Tolstoï*, *op. cit.*
- 8) *Tolstoï et Gandhi*, thèse de M. I. Markovitch, faculté des lettres, université de Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1928, p. 4.
- 9) *Le Salut est en vous*, dans *Gandhi et Tolstoï*, *op. cit.* p. 203
- 10) *Ibid*, p. 266.
- 11) Gandhi, *Young India*, p. 226.
- 12) Tolstoï, *Paroles d'un homme libre*, Paris, Stock, 1901, p. 57 ; cf. aussi p. 61 et p. 114.
- 13) Gandhi, *La jeune Inde*, p. 228.
- 14) Tolstoï, *Quelle est ma foi ?*, Paris, Stock, 1914, p. 125.
- 15) Tolstoï, *Le Salut est en vous*, *op. cit.* p. 142.
- 16) Gandhi, *La jeune Inde*, p. 315.
- 17) Cf. Tolstoï, *Rayons de l'aube*, Paris, Stock, 1901, p. 69.
- 18) Gandhi, *Speeches and writing*, p. 90.
- 19) R. F. Miller, *Lenin and Gandhi*, p. 261.
- 20) Tolstoï, *Le Salut est en vous*, *op. cit.* p. 68.
- 21) Tolstoï, *Ultimes paroles*, Paris, Société d'Édition et Publications parisiennes, 1909, p. 298.
- 22) Gandhi, *Young India*, p. 1261
- 23) Gandhi, *Indian home rule*, p. 6.
- 24) Tolstoï, *Ultimes paroles*, *op. cit.*, p. 182.
- 25) Cf. Tolstoï, *Que devons-nous faire ?*, Paris, Stock, 1903, p. 203.
- 26) Gandhi, *Young India*, p. 228.
- 27) P. Birukoff, *Tolstoï und der Orient*, pp. 68-69.
- 28) Gandhi, *Tous les hommes sont frères*, Paris, Gallimard, 1969, p. 247.
- 29) Gandhi, *Young India*, p. 50.
- 30) Tolstoï, *Le Salut est en vous*, *op. cit.* p. 97-98.
- 31) Gandhi, *La jeune Inde*, p. 141.
- 32) Tolstoï, *Revolution russe*, Paris, Fasquelle, p. 56.
- 33) Tolstoï, *Paroles d'un homme libre*, *op. cit.*, p. 380.
- 34) Gandhi, *La jeune Inde*, p. 234 ; cf. aussi p. 313.
- 35) Tolstoï, *Rayons de l'aube*, *op. cit.*, p. 284.
- 36) Gandhi, *La jeune Inde*, p. 234 ; cf. aussi p. 273.
- 37) Tolstoï, *Quelle est ma foi ?*, *op. cit.*, p. 111.
- 38) Gandhi, *Young India*, p. 227.
- 39) Tolstoï, *Rayons de l'aube*, *op. cit.*, p. 382.
- 40) Gandhi, *Young India*, p. 1264.
- 41) Gandhi, *La jeune Inde*, p. 68.
- 42) *Ibid*, p. 1344.
- 43) Gandhi, *Speeches and writing*, p. 86 ; cf. aussi p. 182.
- 44) *Ibid*, p. 86.



Guy de Mallac a enseigné la non-violence dans une université américaine. Passionné par Tolstoï, Gandhi et King, il participe à l'animation d'un Centre pour la non-violence qui forme des militants et diffuse de nombreuses publications sur la non-violence.

Aux États-Unis...



Guy de Mallac

Un cours consacré à "Tolstoï penseur et prophète" que j'enseignais à l'université de Californie m'avait amené à prendre connaissance des écrits du plus insigne des disciples de Tolstoï, Mahatma Gandhi, que je découvrais par ailleurs sous l'angle de mes activités dans le mouvement de paix. J'ai approfondi cette connaissance lors de neuf séjours en Inde, collaborant à divers projets de réforme sociale non-violente. Plus de 30 000 exemplaires de mon petit livre *Gandhi's Seven Steps to Global Change* ont été diffusés (en anglais, néerlandais et diverses langues indiennes).

Actuellement je me consacre à deux projets :

- Un livret d'inspiration tolstoïenne et gandhienne, *Remedies to Mass Poverty (Remèdes à la pauvreté du tiers-monde* — environ 50 pages), synthèse de divers éléments (dont suggestion émanant de plusieurs activistes et penseurs). Ce livret est destiné aux travailleurs sociaux des pays du Sud, ainsi qu'à toutes les personnes de bonne volonté désireuses de participer à la solution de ce problème.
- Une édition compacte, en moins de 200 pages, sous le titre *La sagesse de l'humanité*, de l'ouvrage de Tolstoï *Le chemin de la vérité* (Pout'jizni, 1911), de près de 500 pages. Tolstoï considérait ce texte comme son œuvre maîtresse, une anthologie-synthèse des pensées des plus grands sages (maîtres spirituels, philosophes, essayistes) de tous les siècles et de toutes les régions.

Je viens de mettre fin à mon activité de professeur universitaire afin de me consacrer pleinement à ces tâches.

Guy de Mallac

Center for Non-violence, P.O. Box 1058, San Jacinto, California 92581-1058, USA.

Tolstoï, Lénine et l'objection de conscience

JEAN VAN LIERDE*

* Journaliste, président du Mouvement international de la réconciliation (MIR-IFOR) et de l'Internationale des résistants à la guerre (IRG-WRI) en Belgique. Auteur de nombreuses publications, dont à paraître prochainement *Les cahiers de prisons d'un objecteur de conscience* (1949-1952).

Lénine a plusieurs fois parlé de Tolstoï, tout en l'appréciant et le critiquant. Lorsque Lénine accorde un statut aux objecteurs de conscience, neuf ans après la mort de Tolstoï, certains historiens y voient une influence importante de Tolstoï.

Quand Lénine, âgé de 25 ans, commence en 1895 à fréquenter les milieux activistes de Saint-Petersbourg, Tolstoï a 67 ans. A la différence des futurs courants bolchéviques, Tolstoï est un anti-militariste radical, un non-violent libertaire.

En septembre 1908, toute l'Europe progressiste célèbre le 80^e anniversaire de Tolstoï. Le journal bolchévique *Proletari*, qui paraît à Genève, publie le premier article de Lénine sur l'œuvre de Tolstoï. Il est intitulé "Tolstoï, miroir de la révolution russe". Le futur leader communiste considère l'écrivain d'Iasnaïa Poliana comme l'interprète incontestable des sentiments et des intérêts des millions de paysans russes. Mais Lénine dit aussi son rejet de la théorie tolstoïenne selon laquelle on ne résiste pas au mal par la violence. Pour lui, c'est le côté faible et réactionnaire de la paysannerie. En réalité, Lénine n'a jamais voulu voir l'efficacité de la non-coopération comme moyen de combat non-violent, préférant recourir à la violence révolutionnaire et au mensonge politique. Lénine a écrit encore sept articles sur Tolstoï, mesurant l'impact positif de son œuvre et situant de soi-disantes contradictions et faiblesses en fonction de ce que lui-même estimait néfaste par rapport aux exigences présentes et futures de la révolution communiste à venir.

Lors de la révolution de 1905, Tolstoï refuse les moyens violents utilisés, tout en proclamant qu'une révolution pacifique et paysanne est indispensable. Il s'indigne de la répression tsariste et publie des textes pathétiques, dont "Je ne puis

Décret du Conseil des commissaires du peuple du 4 janvier 1919 portant exemption du service militaire en raison de convictions religieuses

1. Ordonnons que, sur décision du tribunal du peuple, il soit accordé à toute personne ne pouvant participer à un service militaire en raison de ses convictions religieuses, le droit d'y substituer, pour la durée du service des appelés de la même classe, un service sanitaire à accomplir par priorité dans les hôpitaux pour malades contagieux, ou un autre travail d'utilité publique, au choix de l'appelé.
2. Avant de statuer sur la substitution du service militaire par un service civil, le tribunal du peuple demande pour chaque cas particulier une enquête du Conseil unifié de Moscou pour les sociétés et groupes religieux. L'enquête doit établir si les convictions religieuses de l'appelé excluent la participation au service militaire et si l'appelé agit sincèrement et en bonne conscience.
3. Le Conseil unifié de Moscou pour les sociétés et groupes religieux a, par dérogation, le droit d'entreprendre, à la suite d'une décision unanime, des démarches auprès du Présidium du Comité exécutif central panrusse, en vue d'obtenir l'exemption totale du service militaire, sans service civil de substitution, s'il peut expressément prouver l'incompatibilité de ce service de remplacement avec les convictions religieuses de l'appelé, avec la littérature religieuse de la secte considérée, ainsi qu'avec la vie privée de l'appelé.

Remarque :

L'introduction de la demande d'exemption du service militaire est un droit de l'appelé lui-même autant que du Conseil unifié de Moscou pour les sociétés et groupes religieux, ce dernier ayant le droit d'entreprendre les démarches en vue de l'examen de l'affaire par le tribunal du peuple de Moscou.

Le président du Conseil des commissaires du peuple,
V. Oulianov (Lénine)

Le commissaire du peuple à la justice, **Kourski**

Le chef du service administratif du Conseil des commissaires du peuple, **V. Brontch-Brouievitch**

Le secrétaire, **L. Fotieva**

4 janvier 1919 à Moscou. Kremlin.

Publication faite au *Recueil des lois et règlements du gouvernement des ouvriers et paysans* du 20 mai 1919, n° 17 et au *Journal du commissariat du peuple à l'armée* du 16 janvier, n° 10 (*Isvestia*).

me taire". Après la révolution de 1905, Lénine vient à Paris de décembre 1908 à juin 1912. Il y fit plusieurs conférences sur Tolstoï, dont celle du 18 janvier 1911 à la Salle des Sociétés scientifiques¹.

Plusieurs courants révolutionnaires, à l'aube du XX^e siècle, sont en contact avec Tolstoï. L'écrivain reçoit chez lui Brontch-Brouievitch, collaborateur de Lénine, qui deviendra l'un des responsables du Conseil des commissaires du peuple. Il a auparavant collaboré à l'édition de *Parole libre* qui contient des textes absolument fabuleux de Tolstoï. Cette édition de *Parole libre* a été dirigée par Vladimir Tchertkov. Ce dernier a été un moment secrétaire de Tolstoï, puis il est devenu membre de l'Internationale des résistants à la guerre (IRG-WRI). C'est lui qui nous fit parvenir, il y a plusieurs années, la copie de l'édition originale du statut soviétique du 4 janvier 1919 relatif aux objecteurs de conscience, signé par Lénine (voir encadré).

Pourquoi Lénine a-t-il signé ce texte qui accorde le droit de refuser le service militaire, alors que tant de ses écrits fustigeaient les pacifistes et appelaient les prolétaires à prendre les armes contre la bourgeoisie ? Tout indique que c'était pour lui une manière de rendre hommage à Tolstoï et aux dizaines de milliers de personnes vivant dans des sectes religieuses et qui refusaient le service militaire (Mennonites, Anabaptistes, Doukhobors, Molokans...). Plus de 800 objecteurs avaient été condamnés en 1914 par le tsar, leur peine allant de 4 à 6 ans de prison.

Le décret de 1919, signé par Lénine, ne juge que sur les "motivations religieuses" de l'appelé. Il faut noter que ce décret est venu après l'effondrement des empires austro-hongrois et allemand. De plus, en Russie, la situation militaire sur le front de la guerre civile permettait de suivre une politique de tolérance à l'égard des anti-militaristes convaincus. Sur les centaines de milliers de soldats que comptait l'armée rouge au début de 1919, l'importance quantitative de quelques centaines d'objecteurs de conscience était négligeable.

En 1920, plus de 30 000 demandes d'exemption au service militaire ont été formulées. La pensée de Tolstoï portait, directement et indirectement, du fruit. En 1923, toutes les organisations religieuses pacifistes furent interdites, à l'exception de celles qui avaient résisté à la conscription

militaire obligatoire durant le régime tsariste. Staline a restreint ensuite la possibilité d'être objecteur de conscience en URSS, et, en 1939, il n'était plus possible d'être reconnu tel.

L'influence de Tolstoï sur Lénine a poussé ce dernier à promulguer, en 1919, un décret en faveur de l'objection de conscience. Une législation du même genre existait déjà en Suède (1902), en Grande-Bretagne (1916), et au Danemark (1917). Il faudra attendre l'année 1963 en France et 1964 en Belgique !

- 1) Le résumé en fut publié dans *Parijski Vestnik* (Messager de Paris), n° 3/1911. Un livre de R. Kaganova fut édité à Moscou en 1977 (Ed. Mysl), avec pour titre *Lénine en France*. Lénine a séjourné également en Suisse ; il faut lire les belles, féroces et savoureuses pages de Soljenitsyne parues dans *Lénine à Zurich*, Paris, Seuil.

Bibliographie

Coppieters Bruno, art. "Les sectes religieuses antimilitaristes et l'esprit du socialisme : le décret soviétique de janvier 1919 sur le droit à l'objection de conscience", dans *Revue des pays de l'Est*, I-1985, pp. 35-64 et II-1985, pp. 135-150.

Van Lierde Jean, *Cahiers de la Réconciliation* (MIR), mai-juin 1968, pp. 31-32.

Van Lierde Jean, art. "Tolstoï et Lénine", dans *Alternatives Non-Violentes*, n° 32, février 1979 (épuisé), pp. 14-19.

Les communautés de tolstoïens

FRANÇOIS VAILLANT

« **L**a ferme Tolstoï » est le nom donné par Gandhi à la première communauté qu'il fonde en Afrique du Sud. Des hommes et des femmes de diverses religions y vivent ensemble, partageant les mêmes tâches. A cette époque, vers les années 1910, de nombreuses communautés inspirées de Tolstoï apparaissent en Europe et au Canada.

On ne saurait rien de ces communautés de tolstoïens si en 1944 un certain Watson Thomson n'avait pas publié un ouvrage intitulé *Pioneer in Community*, dans lequel il raconte la vie et l'œuvre de Henri Lasserre, mort un an plus tard à Toronto¹. Henri Lasserre, né en 1875 à Genève, protestant convaincu, notaire de profession, quitte la Suisse en 1921 pour aller vivre au Canada, après avoir essayé de réaliser en 1919-1920 une vie communautaire inspirée de Tolstoï. ANV n'a pas encore réussi à trouver l'ouvrage de W. Thomson, mais nous disposons d'un résumé paru en langue française, intitulé *Henri Lasserre. Les communautés de tolstoïens, et leurs enseignements pour le mouvement communautaire d'aujourd'hui*. Nous sommes redevables à cette brochure de 42 pages des propos qui suivent. Cette brochure n'est pas datée, elle a été publiée et diffusée par *Communauté*, le mensuel de l'Entente communautaire, probablement dans les années 1950.

* *

Vers l'année 1888, plusieurs jeunes intellectuels russes décident d'abandonner l'action terroriste et participent à la création de communautés agricoles. Léon Tolstoï est leur

référence. Vie communautaire, travaux agricoles, non-violence et non participation à l'État animent leur idéal². Critiquant certaines des théories de Karl Marx, qu'ils avaient un temps adoptées, ces jeunes intellectuels veulent dénoncer la violence individuelle et collective. Leurs colonies agricoles se proclament indépendantes des rouages de la société : vie en autarcie, communauté des biens, éducation collective des enfants, prise de décision en commun concernant les travaux agricoles et les tâches domestiques. Ces aspects exigent que chacun considère « *comme de son devoir d'extirper de son âme tout genre de discorde dans ses relations [...]. En cas d'offense, il est expressément recommandé de ne jamais répondre tout de suite, mais de remettre la réponse au lendemain* ».

Léon Tolstoï a été en relation avec plusieurs de ces colonies agricoles, mais il faut bien se rendre compte qu'il n'en a créé aucune. Leurs représentants sont souvent venus le rencontrer à Iasnaïa Poliana, et il leur a prodigué maintes fois des conseils par correspondance³. Tolstoï reconnaît et apprécie la valeur morale de ces communautés, mais il leur reproche parfois de présenter leur mode de vie comme le seul bon. Il critique en outre la propriété privée dont elles se prévalent, car pour Tolstoï « *le pivot du mal, c'est la propriété* ». Son idéal était de cultiver les champs sans avoir besoin un jour de les défendre contre un agresseur, comme tout propriétaire le fait habituellement. Tolstoï estime néanmoins ces nouveaux ruraux : « *Deux jeunes gens sont venus à pied jusque chez moi, écrit-il dans son Journal intime. Ils avaient travaillé dur, aux champs, durant tout l'été. Les pieds nus, le corps brûlé par le soleil, voyageant sans passeport, ils ressemblaient à des moujiks. Au premier abord, j'eus une inquiétude, je pensai : n'est-ce pas là une mode, un nouveau sport, quelque chose d'extérieur ? Mais en parlant avec eux, j'ai vu qu'ils étaient conséquents, qu'au fond leur désir est de servir Dieu, d'aimer, d'être chrétiens.* »

On ne connaît pas le nombre de colonies agricoles en Russie du temps de Tolstoï. Certaines ont été éphémères, d'autres ont perduré jusqu'à la révolution d'octobre. Le pouvoir communiste les a fait supprimer car il ne pouvait pas supporter ce genre d'expérience sociale indépendante du pouvoir. Mais plusieurs communautés de tolstoïens ont vu le jour en Suisse, pendant et après la première guerre mondiale.

D'autres se sont formées en Autriche, en Allemagne, en Pologne et en Bulgarie. Au début du nazisme, quelques-unes ont immigré en Angleterre, au Canada, aux États-Unis et même au Paraguay. Il n'y a plus de nos jours de communauté se réclamant explicitement des visées tolstoïennes.

On aurait tort de voir dans les communautés nées en France dans la foulée de mai 68 une influence du mouvement communautaire tolstoïen. Les éphémères communautés soixante-huitardes sont nées en réaction à la société de consommation, avec souvent une grande liberté dans les mœurs, insistant rarement avec sérieux sur la valeur du travail manuel.

- 1) Henri Lasserre est le père du pasteur Jean Lasserre, décédé en 1983, bien connu dans la mouvance non-violente pour avoir participé avec courage et intelligence à l'animation du Mouvement international de la réconciliation. Voir à ce sujet *Les Cahiers de la Réconciliation* n° 2, 1993, intitulé "De l'Evangile à la non-violence". *Les Cahiers de la Réconciliation* 1946 -1963, 30 F, à commander au MIR, 114 bis rue de Vaugirard, 75006 Paris.
- 2) Ces colonies agricoles, comme elles ont été appelées, sont connues grâce à un opuscule de Paul Birukoff, *Paroles de Tolstoï*. Paul Birukoff fut un des hommes les plus intimement lié à Léon Tolstoï, et son fervent disciple. Avant de devenir son secrétaire particulier jusqu'à la mort de Tolstoï en 1910, Paul Birukoff dirigeait à Saint-Petersbourg une maison d'édition qui travailla longtemps à publier les œuvres philosophiques de Tolstoï. Exilé à Genève, Paul Birukoff publia le *Journal intime* et bien d'autres écrits de Tolstoï. C'est à Genève que Henri Lasserre rencontra Paul Birukoff.
- 3) Le *Journal intime* de Tolstoï, publié par Birukoff, contient les opinions de Tolstoï sur ces colonies agricoles.

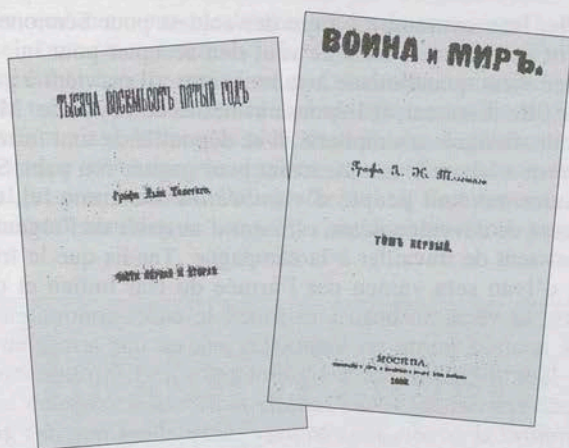
L'esprit de la non-violence dans les œuvres littéraires de Tolstoï

ALAIN REFALO*

* Instituteur, membre du MAN (Mouvement pour une alternative non-violente), 31 rue de Reuilly, 75012 Paris. Tél. 1/43 79 79 85.

Pour qui sait lire Tolstoï, il n'y a pas d'un côté le romancier et de l'autre le partisan de la non-violence.

L'œuvre littéraire de Tolstoï est immense. *Guerre et paix*, *Anna Karénine*, *Maître et Serviteur*, *La mort d'Ivan Ilitch*, *Résurrection*, pour ne citer que les plus célèbres, sont les titres qui viennent le plus souvent à l'esprit lorsque l'on évoque le patrimoine que nous a légué « le grand écrivain de la terre russe ». Il ne s'agit donc pas ici de prétendre analyser l'ensemble de cette œuvre mais de repérer les passerelles, les affinités qui existent entre ses écrits littéraires et son message spirituel et politique, après la "crise morale" de 1879. Les œuvres qui précèdent cette date, notamment *Guerre et paix* (1864-1869) et *Anna Karénine* (1876), malgré leur incontestable qualité littéraire et historique, ne rentrent pas dans le champ de notre article ; elles sont le reflet d'une période de création littéraire où Tolstoï n'avait pas le souci quasi exclusif, et pour cause, de propager sa doctrine. Cette doctrine, à partir de 1879, date à laquelle il publie ses *Confessions*, il la développera, l'approfondira, l'expliquera et toute son œuvre philosophique et son œuvre littéraire en seront profondément marquées. A tel point que celle-ci et celle-là ne feront plus qu'une ; l'une et l'autre ne pourront plus être dissociées, elles seront empreintes de la même volonté acharnée de dévoiler, de répandre ce qui fait l'essence du christianisme et d'en montrer les conséquences, les applications concrètes sur le plan social, politique et religieux. Jusqu'à sa mort, en 1910, Tolstoï n'aura d'autre but que de crier au monde sa foi en la doctrine de la non-résistance au mal qui est « la clef de tout », « le pivot de toute l'idée ». Cette doctrine de la résistance non-violente au mal, il en expose l'essentiel dans *Quelle est ma foi ?* paru en 1884, quelques années après les *Confessions*. Au cœur du message des Évangiles, du Sermon sur la montagne, il a vu



Premières éditions du roman Guerre et Paix, 1865 et 1868

s'affirmer « de tous côtés », la même doctrine de la non-résistance au mal. Il explique ce que veut dire « Ne résiste pas au méchant » : « Ne résiste jamais au méchant, c'est-à-dire ne commets jamais la violence ; en d'autres termes, ne commets jamais aucun acte contraire à l'amour. Si l'on t'insulte, supporte l'offense et, malgré tout, ne recours jamais à la violence »¹. Tolstoï a découvert cette vérité en relisant les Évangiles, après avoir rejeté toutes les interprétations savantes et théologiques. Il ne fait aucun doute selon lui que l'idée de non-résistance au mal est « la clef qui ouvre tout, mais à condition que la clef soit poussée jusqu'au fond de la serrure »².

Les récits populaires

Après cette découverte et cet exposé, Tolstoï ne se préoccupe plus que de rendre accessibles ses idées aux gens du petit peuple qu'il fréquente et dont il admire l'esprit d'humilité. C'est ainsi qu'il écrit des « récits populaires » (au nombre de dix-sept) qui paraîtront dès 1885 dans « Le Médiateur », maison d'édition qu'il fonda avec son disciple le plus zélé, Tchertkov. Ces récits édifiants, imprégnés de morale évangélique, édités sous forme de brochures vendues à un kopeck, furent diffusées à des centaines de milliers d'exemplaires dans toute la Russie. Ils agitent les plus

graves questions de la condition humaine : le sens de la vie, la vérité, la foi véritable, l'amour du prochain, le pardon des injures.

Dans *Feu allumé ne s'éteint plus*, Ivan refuse d'écouter son père qui lui conseille sagement de ne point se venger d'un voisin qui lui aurait volé un œuf de poule. La spirale des violences est enclenchée : injures, coups, condamnations, vengeance, jusqu'au jour où la moitié du village est en feu. Ivan trouvera la voie de la sagesse et de la paix, à la mort de son père, lorsqu'il acceptera de ne pas dénoncer son voisin, auteur de l'incendie. Ce superbe récit constitue une remarquable illustration de la nécessité de ce que nous appelons aujourd'hui la résolution non-violente des conflits. Il faut éteindre le feu à son début (ne pas se venger de qui t'offense) si l'on veut que l'incendie ne se propage avec son cortège inévitable de haines, de violences et de destructions. « De même que le feu n'éteint pas le feu, écrit Tolstoï, de même le mal ne peut éteindre le mal. Seul le bien, face à face avec le mal, sans en subir la contagion, triomphe du mal. C'est ainsi ; et dans le monde intérieur de l'âme humaine c'est une loi aussi absolue que la loi de Galilée, encore plus absolue, plus claire et plus complète. Les hommes peuvent s'en écarter, la cacher aux autres, mais malgré tout la marche de l'humanité vers le bien ne peut s'effectuer que dans cette voie. Chaque étape en avant ne se fait qu'au nom du commandement de la non-résistance au mal »³.

Cette doctrine de la non-résistance au mal par la violence qui constitue le pivot central de la philosophie de Tolstoï est mise en scène dans de nombreuses autres nouvelles, telles *Le filleul*, où un garçon comprend à la suite de diverses expériences initiatiques qu'on ne peut détruire le mal par le mal. Il affrontera par ses questions et son silence le brigand de grand chemin qui n'en a cure. Celui-ci finira par se convertir, touché par la vie exemplaire de charité et de pauvreté du garçon. *Le petit cierge* est une remarquable illustration du verset évangélique qui a grandement inspiré Tolstoï : « Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent. Mais moi je vous dit ne pas résister à celui qui vous fait du mal ; si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre » (Mat. 5, 38-39). Un intendant tyrannique exploite durement ses paysans qui envisagent de l'éliminer physiquement. L'un deux, Pierre, s'insurge contre

ce projet : « Vous croyez, mes amis, extirper le mal de la terre, mais vous-mêmes, vous en gardez les racines dans vos cœurs. Tuer un de ses semblables n'est pas une action sensée ; le sang rejaillit. Car le meurtrier en lui laisse une trace ineffaçable ; vous croyez dans votre illusion chasser le mal, sans vous apercevoir que c'est le mal qui vous fait agir »⁴. Alors que les paysans passent leur journée à fomenter leur coup sans jamais passer à l'acte et à insulter l'intendant en son absence, Pierre laboure la terre en chantant des cantiques. Il a allumé un cierge qu'il a fixé sur le bois de la charrue. Les moqueries des autres ne l'arrêtent point, il leur répond : « Paix aux hommes de bonne volonté. » L'intendant dominateur, bouleversé par ce qu'il voit et entend, en sera tourmenté jusqu'à la fin de ses jours et laissera tranquille ses paysans qui le prendront en pitié.

D'autres récits de la même veine constituent des critiques radicales de la notion de propriété (*Ce qu'il faut de terre à l'homme, le grain miraculeux*) ou rendre hommage à l'esprit d'humilité (*L'ouvrier Eméliane et le tambour vide*). Le plus exceptionnel d'entre tous, sous forme d'un conte, est l'*Histoire d'Ivan l'imbécile* (1885). Marc Sémenoff estime que « cette grande nouvelle est, par son caractère, unique dans la littérature européenne » et qu'il ne connaît pas « d'œuvre aussi révolutionnaire au sens tolstoïen, gandhien du terme : révolution spirituelle basée sur la non-violence, l'ahimsa »⁵. C'est une attaque en règle de la grande propriété, du capitalisme et du militarisme.

La doctrine de la non-résistance au mal par la violence est ici poussée jusqu'à ses extrêmes conséquences. Le frère aîné Sémione a embrassé la carrière militaire et il y fait fortune, mais il est insatiable de richesses. Le second, Tarass, devenu marchand, gagne beaucoup d'argent lui aussi, et il lui en faut toujours davantage. Lorsque l'heure est venue de partager le bien du père, ils ne laissent à Ivan qu'un champ et une jument grise. Mais le cadet est content de son sort. Le diable, qui veut semer la zizanie entre les frères, se mêle à leur existence et il délègue des diabolins qui font perdre aux deux premiers leur argent. En revanche, ils ne peuvent rien contre Ivan, le laboureur obstiné. Tandis qu'il fauche le seigle, un jour, le diable lui propose de transformer chaque épi en soldat et il lui en fait la démonstration. Mais Ivan ne veut rien savoir. Un autre jour qu'il est en train d'abattre des arbres, le Malin lui propose de faire de l'or avec chaque

feuille. Ivan consentira à faire des soldats pour Sémione et de l'or pour Tarass, mais ne veut rien accepter pour lui. La chance vient quand même à sa rencontre : il parvient à guérir la fille d'un tsar, il l'épouse et hérite du royaume. Mais toujours fidèle à sa simplicité, il se dépouille de tout faste et se remet à labourer comme avant pour gagner son pain. Son royaume est tout peuplé d'« imbéciles » comme lui, qui refusent de devenir soldats, refusent d'amasser de l'argent et choisissent de travailler à la campagne. Tandis que le frère aîné d'Ivan sera vaincu par l'armée du tsar indien et que Tarass se verra un beau jour ruiné, le cadet continuera de vivre heureux parmi ses sujets. Le jour où une armée envahira leur royaume, ils ne combattront pas, n'opposeront aucune résistance. « Les soldats marchaient toujours sans rencontrer d'armée, sans trouver autre chose que des gens qui vivaient de leur travail, refusaient de se défendre et voulaient retenir les soldats. [...] Cette façon de guerroyer dégoûta les soldats. Rien ne put les décider à aller plus loin. Ils jetèrent leurs armes et de toute l'armée de Tarakan il ne resta bientôt plus personne »⁶. Ce conte pourrait bien servir d'introduction à une session de formation sur la défense civile non-violente ! Nul doute en tout cas que Gandhi s'inspira des « armes » d'Ivan l'imbécile dans sa résistance à l'occupant britannique.

Nombre de ces récits furent censurés dès leur parution, sous la pression de l'Église. En 1887, le Comité de censure interdit définitivement l'impression et la publication ultérieures, en recueil, des contes populaires. Quelques mois auparavant, l'archimandrite Tikhon, censeur ecclésiastique, avait conclu que les récits de Tolstoï étaient « pleins d'un bavardage tendancieux, et, bien qu'ayant en apparence un caractère moralisateur, risquaient plutôt de détruire l'équilibre moral du lecteur » ! Tolstoï n'en continuera pas moins à délivrer sa propagande, sous forme littéraire, en composant quelques brèves vies de saints toujours à destination du peuple.

La mort d'Ivan Ilitch (1886) et *Maître et Serviteur* (1895), deux nouvelles parmi les plus pénétrantes que Tolstoï ait écrites, explorent l'une des tendances profondes de la doctrine de Tolstoï, à savoir que la « vraie vie », est inconnue des personnes de la haute société — les grands propriétaires, les fonctionnaires... — car ils n'ont point d'idéal. « La vraie vie, explique Tolstoï, est celle qui ajoute

quelque chose au bien accumulé par les générations passées, qui augmente cet héritage dans le présent et le lègue aux générations futures »⁷. Le mystère de la mort n'est pas accessible à ceux qui n'ont pas vraiment vécu, ils en ont peur même, car leur vie a été consacrée à amasser les biens, oubliant ainsi de faire le bien, Ivan Ilitch, magistrat de profession, a mené une vie régulière, tranquille, orientée vers le seul progrès matériel. La maladie qui va l'emporter lui fait découvrir combien sa vie a été vide de sens, d'une pauvreté

Tolstoï récupéré par Brejnev

« En visitant Iasnaïa Poliana le cœur nous manque : c'est ici qu'a vécu et travaillé le très grand écrivain russe, le génie de la culture mondiale, dont les œuvres resteront une source de sagesse pour toutes les générations montantes. Le caractère du peuple russe est reflété pleinement et largement dans les œuvres de Lev Tolstoï. Elles sont pénétrées de l'idée du rôle décisif des forces populaires dans l'histoire, du lien indissoluble entre l'homme et sa terre natale.

Les héros de Guerre et Paix sont séparés des Soviétiques par cent cinquante années. Mais ils en sont rapprochés par des sentiments élevés de patriotisme, par le même esprit de vérité et de justice, par l'empressement à se sacrifier pour l'honneur et l'indépendance de la Patrie. »

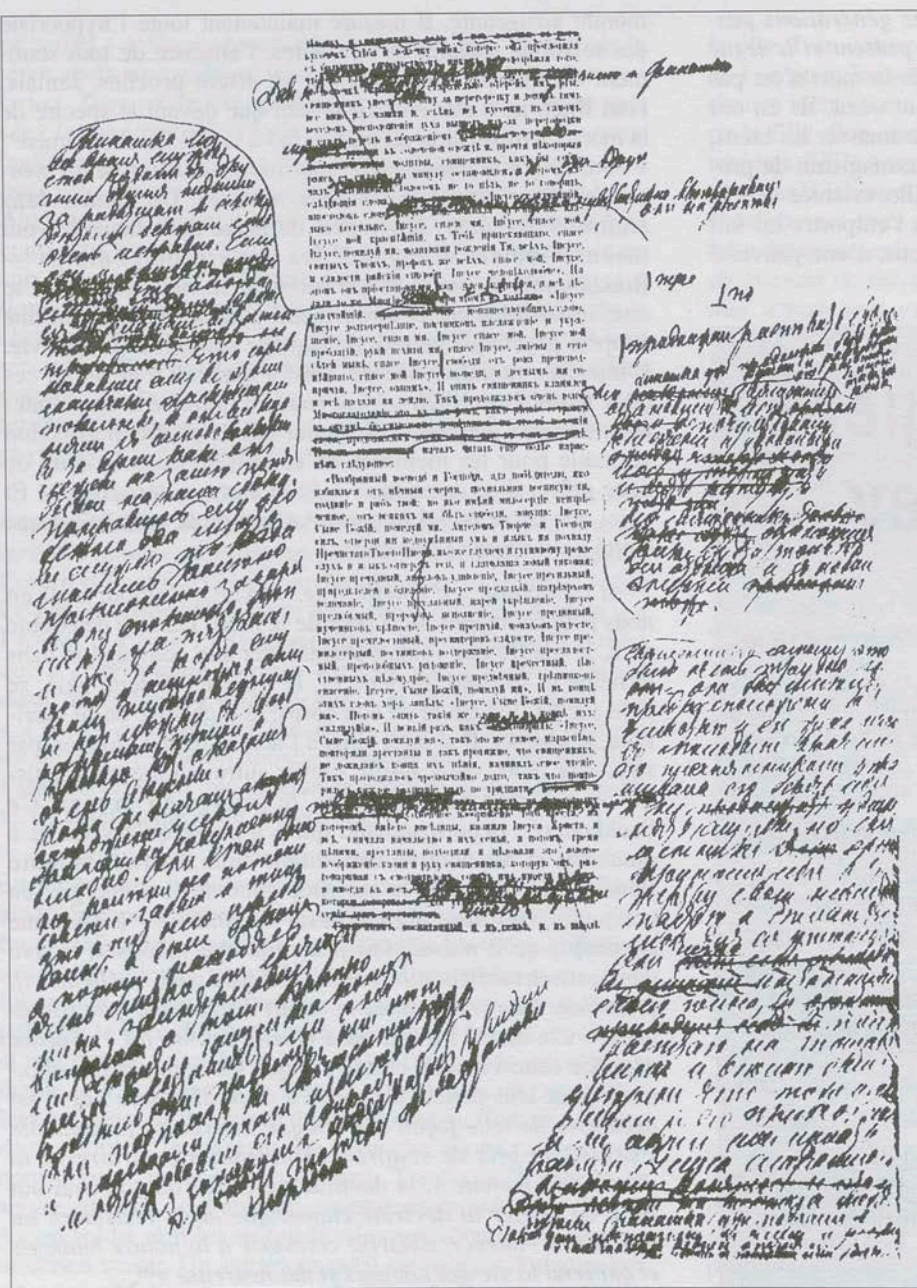
Extrait du guide *Iasnaïa Poliana*, édition Planeta, Moscou, 1982 (disponible en français), p. 10. Hormis ce propos de Brejnev, ce guide de 146 pages est d'une grande honnêteté, sur Tolstoï et son milieu de vie.

morale affligeante. Il mesure maintenant toute l'hypocrisie des relations sociales et familiales, l'absence de tout sentiment vivant entre les êtres qui se disent proches. Jamais, Ivan Ilitch ne s'est senti aussi seul que devant le spectre de la mort. La méditation du juge se fait à la fois lucide et amère : *« Tout ce qui te faisait vivre, murmure-t-il, n'est qu'un mensonge qui te cache la vie et la mort »⁸. De même, dans Maître et Serviteur, la tempête de neige dans laquelle vont insensiblement s'engager les deux protagonistes — Brakhounov, le maître et son serviteur le vieux Nikita — se mue insensiblement et atrocement, pour le premier, en une tempête psychique au sein de laquelle resurgit sa propre vie. L'intention moralisatrice de Tolstoï apparaît à la fin de ces deux récits. Ivan Ilitch se sent soudain illuminé d'une lumière intérieure ; il éprouve un amour fait de pitié et d'affection véritable pour les membres de sa famille. Sous le coup de cette grâce, il se demande : *« Et la mort, où est-elle ? »* Et voici que cesse en lui la peur. Au lieu de la mort, c'est une clarté qu'il aperçoit désormais.*

Il comprend : *« Quelle joie. »* Ainsi, l'amour seul en nous peut triompher de la peur de la mort. Dans le deuxième récit, le maître qui voulait abandonner son compagnon dans la neige et le froid, revient, et, le trouvant à demi-gelé, se jette sur lui, le couvre de son corps, le réchauffe en se sacrifiant, d'instinct. Il aboutit ainsi à l'acte suprême, donner, par sa propre mort, vie à autrui, sauver autrui en mourant, puisqu'on n'a pas pu l'aider ou le sauver en vivant. Ce Brakhounov, riche marchand qui n'a pensé qu'à vivre et à amasser, et qui trouve cependant dans l'ultime minute l'énergie d'accomplir le sacrifice générateur d'énergie, en communiquant un *« dernier reste de chaleur »* à l'homme du peuple qu'il n'avait fait jusque-là que mépriser, trouve dans cette transfiguration totale, enfin la paix. *« Nikita vit, c'est donc que je vis aussi »,* se dit-il avec une joie triomphale⁹. Comme il l'a fait dans *Quelle est ma foi ?*, Tolstoï dénonce cette vie *« de chimère »* que les hommes ont organisée pour leur perte ; il oppose à cette existence qui *« est organisée de telle façon que chaque jouissance personnelle s'achète au prix de souffrances humaines contraires à la nature de l'homme »*, la doctrine du Christ dont le seul but est *« de rejeter la doctrine chimérique de la résistance au mal par la violence, doctrine contraire à la nature humaine et qui rend la vie des hommes si malheureuse »¹⁰.*

Résurrection, un chef-d'œuvre

On ne peut comprendre la puissance du message contenu dans le grand roman de la fin de sa vie, *Résurrection*, publié en 1899, si l'on ne se réfère à un fameux pamphlet écrit en 1893, dont on sait qu'il a considérablement influencé Gandhi, alors jeune avocat à Londres. *Le Royaume des cieux est en vous*, en effet, a été conçu parallèlement à *Résurrection*, au point qu'ils se sont nourris l'un et l'autre. *Résurrection* constitue finalement le « testament artistique » de Tolstoï, selon la belle formule de Romain Rolland. Si dans *Le Royaume des cieux est en vous*, Tolstoï développe surtout les applications sociales et politiques de la doctrine chrétienne (insoumission à l'Etat, refus du service militaire...), il consacre une large part de son propos à montrer que le sens profond du christianisme a été caché aux croyants par l'Eglise et aux incroyants par la science. Il accuse l'Eglise d'avoir rendu incompréhensible, d'avoir même écarté le cœur du message du Christ, la non-résistance au mal par la violence. Il dénonce le fait que « c'est grâce à cette action intensive des Eglises dans ce sens que leur influence a pu se maintenir jusqu'ici ». Son jugement est sans appel : « L'hérésie est l'envers de l'Eglise. Là où est l'Eglise, l'hérésie apparaît »¹¹. *Résurrection* connaîtra un retentissement plus grand que *Le Royaume des cieux est en vous*, censuré dès sa parution en Russie. C'est une œuvre essentiellement littéraire, donc



accessible au plus grand nombre, et qui a bénéficié d'une diffusion considérable. Plusieurs fois abandonné, puis repris et remanié, Tolstoï l'achèvera en 1898, après quatre ans de travail afin d'aider les Doukhobors exilés au Canada. En effet, Tolstoï versera ses droits d'auteur aux membres de cette secte, objecteurs de conscience, en butte à une sévère répression de la part des autorités. A travers l'histoire romanesque du prince Nekhlioudov et de la prostituée, la Maslova, il s'en prend violemment à la justice ; les pérégrinations du prince jettent un jour aveuglant sur les secrets les mieux gardés des systèmes judiciaires et pénitentiaires, sur le régime de la déportation en Sibérie dont elles révèlent toute l'horreur. Et l'auteur de poser cette terrible question : « Pourquoi quelques hommes s'arrogent-ils le droit d'enfermer, de torturer, de déporter, de frapper, de tuer d'autres hommes alors qu'eux-mêmes sont semblables à ceux qu'ils torturent, frappent et tuent ? »¹² Aux côtés des paysans, apparaissent dans le roman de Tolstoï d'autres humbles victimes de la société : maçons, peintres, lavandières, valets de chambre, ouvriers ; l'auteur fait une part notable aux révolutionnaires qu'il respecte et aux souffrances desquels il com-

patit, même si, au nom de la non-violence, il n'approuve pas les moyens qu'ils emploient. Mais par-dessus tout, il attaque de front la hiérarchie ecclésiastique, accusée de collusion avec les autorités politiques dont le pouvoir repose essentiellement sur la violence. Il raille également, ce qui ne fera pas plaisir, les cérémonies du culte destinées à consoler les brebis égarées et à les ramener dans le droit chemin. D'une manière implacable, il démontre que les injustices et les inégalités sociales sont imputables à l'oubli des commandements essentiels du christianisme, oubli dont l'Église orthodoxe est exclusivement responsable. *Résurrection* et *Le Royaume des cieux est en vous* sont bien les deux faces d'une même médaille. Deux ans après la publication de ce dernier grand roman, un décret d'excommunication sera prononcé contre Tolstoï.

Le théâtre

Il est à noter, dans cette abondante production littéraire, que Tolstoï, qui rêvait de "détrôner" Shakespeare, a également manifesté un vif intérêt pour le théâtre. Il n'a donc pas hésité à exercer son talent dans ce domaine et a composé une dizaine d'œuvres dramatiques très disparates, mais toujours dans le but d'éduquer le peuple à sa morale.

La plus célèbre d'entre elles, *La puissance des ténèbres* (1886), est une œuvre réaliste, noire, où l'auteur montre le peuple dans ses aspects les plus abjects, sans doute pour dénoncer avec plus de force encore ceux qui les maintiennent dans cet état d'êtres primitifs. Alexandre III, qui fit interdire la représentation de la pièce, estimait qu'elle n'était que « négation de l'idéal », « dénigrement du sens moral », et « offense au bon goût ». A l'opposé, *Les fruits de la civilisation* (1889) montre comment des domestiques, des paysans, foncièrement bons et d'une grande dignité morale sont à tous points de vue supérieurs aux êtres qui les malmènent et les méconnaissent. *Le cadavre vivant* (1900), inspiré d'un fait relevant de la chronique judiciaire, et qui fut publié après la mort de Tolstoï, montre des gens faibles et bons écrasés par la stupide machine sociale. Mais l'œuvre dramatique la plus poignante et la plus "engagée", la dernière que Tolstoï ait écrite, est sans conteste *La lumière luit dans les ténèbres* (1902). Ce titre fait d'ailleurs superbement écho à ces lignes de *Quelle est ma foi ?* : « La doctrine du Christ

Les lectures de Tolstoï

Dans une lettre du 25 octobre 1891, Tolstoï cite les œuvres qui l'ont impressionné progressivement au cours de sa vie. On y trouve entre autre *Confessions*, *Emile* et *La nouvelle Héloïse* de Rousseau, *Les brigands* de Schiller, *Le manteau* de Gogol, *Les carnets d'un chasseur* de Tourguéniev, *David Copperfield* de Dickens, *Notre-Dame de Paris* et *Les Misérables* de Victor Hugo, *Les poésies* de Fét, *Phédon* et *Le banquet* de Platon, *L'Anabase* de Xénophon, *L'Odyssée* et *L'Iliade* (lu en grec), les romans de Georges Eliot, *Les Évangiles* (lus en grec), *Les Pensées* de Pascal, des écrits d'Epictète, de Confucius et sur Bouddha...

F.V.

Contre l'antisémitisme

En 1903, Tolstoï prit une part active au mouvement de protestation contre les pogromes de Kichinev et écrivit trois récits pour une anthologie publiée à Varsovie au profit des victimes des persécutions antisémites.

est la lumière. La lumière luit et les ténèbres ne peuvent pas l'envelopper. On ne peut pas ne pas accepter la lumière quand elle luit. On ne peut pas disputer contre elle, il est impossible de ne pas l'accepter »¹³. Écrite entre 1900 et 1902, elle n'a jamais été achevée (le cinquième acte fait défaut). Tolstoï s'y peint à nu. Nicolas Saryntsev, le héros principal de la pièce, c'est lui. Et, comme lui, un homme vieillissant épris de la doctrine d'amour du Christ, en particulier du Sermon sur la montagne, et qui renie les rituels et les dogmes de l'Église. Il ne s'occupe pas beaucoup de ses enfants, qui mènent une vie plutôt mondaine et dissipée. Il trouve un adepte de ses idées en la personne d'un jeune prêtre et surtout en celle du fiancé de sa fille aînée : le riche prince Boris Tcheremchanov. Comme son maître, il épouse l'idéal de l'anarchie et l'idée de l'iniquité du service militaire en ce qu'il contredit le commandement : « *Tu ne tueras pas* ». Plusieurs scènes successives mettent en présence Boris, un prêtre, un docteur et plusieurs officiers militaires ; on essaye en vain de convaincre le réfractaire de prêter serment. Ce dernier réplique avec la simplicité et la force d'un homme de grande conviction qui, explique-t-il aux officiers, « *ne reconnaît aucun État et considère chaque violence comme le plus grand péché* ». Au prêtre qui l'adjure de prêter serment, il lui répond que son devoir de chrétien est certes de donner sa vie mais pas de prendre celle des autres. Le docteur qui l'ausculte, il l'interpelle : « *Vous savez que je suis bien portant, que l'on m'a envoyé ici parce que j'ai refusé de participer au mal qu'ils font ; qu'ils n'ont rien à répondre à la vérité, et voilà pourquoi ils font semblant de me considérer comme anormal ; et vous leur prêtez votre concours dans la circonstance. Ça, c'est vil et honteux* »¹⁴. Boris refusera jusqu'au bout de prêter le serment militaire et deviendra un martyr de l'objection de conscience. C'est

l'illustration du troisième commandement du Christ que relève Tolstoï dans *Quelle est ma foi ?* : « *Ne jurez point, ni par le ciel, ni par la terre, ni par quelque autre serment ; mais que votre oui soit oui, et votre non, non.* » Tolstoï en déduit qu'il ne faut « *jamais prêter serment à personne pour quoi que ce soit* », car « *tout serment n'a d'autre but que le mal* »¹⁵.

Dans cette histoire, Tolstoï rend avec force le débat de conscience du jeune Boris, le seul à demeurer fidèle à l'esprit de Saryntsev, car le jeune prêtre, déporté à Solovki, a renié l'enseignement de son maître et réintégré l'Église officielle. La femme de Saryntsev ne le comprend pas ; sa fille, volage, a tôt fait de trouver un nouvel adorateur et les autres enfants ne pensent qu'à la musique et aux bals. Le vieil homme reste seul à remâcher des réflexions amères ; à tourner dans l'angoisse : « *Il faut se débarrasser de ce luxe dépravant* », se dit-il constamment. Mais il n'en a pas la force. On reconnaît facilement les attermoissements de Tolstoï lui-même. Dans une ébauche du dernier acte, la mère de Boris viendra tuer celui qui avait plongé le jeune disciple dans le malheur. Saryntsev devait mourir dans un état d'apaisement car il avait trouvé de nouveaux adhérents : les Doukhobors...

Il nous faut dire également un mot des nombreuses œuvres éditées après la mort de Tolstoï ; elles comprennent des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre, des dialogues. *Le journal posthume du vieillard Fiodor Kouzmitch*, *Le père Serge*, *Alexis le Pot*, *Après le bal*, *Ce que j'ai vu en rêve*, *Khodynka*, *Il n'y a pas de coupable*, *Toutes les qualités viennent d'elle*, *Le faux coupon*, *La sagesse enfantine*, pour ne citer que les œuvres les plus importantes, frappent par leur exceptionnelle force de conviction et témoignent, encore une fois, de l'ardent désir de Tolstoï d'illustrer, parfois à partir de simples faits de la vie quotidienne, la vérité de sa morale. Ainsi, l'œuvre littéraire de Tolstoï, que nous avons rapidement balayée, est incontestablement une œuvre morale, engagée politiquement, où souffle l'esprit de la non-violence ; une œuvre qui n'hésite pas grâce à des tableaux extrêmement réalistes à dévoiler toute la misère de la condition humaine et en même temps toute sa grandeur. Lorsque nous voyons l'homme parvenir à dépasser ses passions, son égoïsme, son attrait vers l'argent et la propriété pour vivre la « vraie vie », la vie authentique, celle qui ne fait aucun compromis avec la violence, celle qui est toute entière tournée

vers l'amour du prochain, Tolstoï martèle à longueur de pages l'idée qu'il nous faut choisir entre deux voies : la voie de l'orgueil, de la violence et de la mort ou la voie de l'humilité, de la non-violence et de la vie. Cette sagesse à laquelle tout homme peut accéder est le ferment indispensable qui conditionne la survie de l'humanité. « *La non-résistance doit être la base de la vie commune des hommes et doit délivrer l'humanité des maux qu'elle s'inflige à elle-même* »¹⁶, affirmait-il dans *Quelle est ma foi ?* en 1884. Près de trente ans plus tard, peu avant sa mort, dans un récit intitulé *Bouddha*, il exhortait une dernière fois les hommes à un sursaut de conscience : « *Mes amis, vivez comme je vous l'ai appris. Tâchez de vous affranchir du réseau des passions qui vous enserme. Marchez dans la voie que je vous ai tracée. Rappelez-vous toujours que l'anéantissement est le lot de tout ce qui est matière, tandis que la vérité est impérissable et éternelle. C'est donc en elle qu'il faut chercher votre salut* »¹⁷.

- 1) *Quelle est ma foi ?*, Stock, 1923, p. 18.
- 2) *Ibid*, p. 23.
- 3) *Ibid*, p. 59.
- 4) "Le petit cerge", dans *Les œuvres littéraires de Tolstoï*, éd. Rencontres, Lausanne, vol. 8, pp. 465-466.
- 5) *Tolstoï et Gandhi*, éd. Denoël, 1958, p. 163.
- 6) "Histoire d'Ivan l'imbécile", dans *Les œuvres littéraires de Tolstoï*, vol. 11, pp. 171-172.
- 7) *Quelle est ma foi ?*, p. 164.
- 8) "La mort d'Ivan Ilitch", dans *Les œuvres littéraires de Tolstoï*, vol. 11, p. 109.
- 9) "Maître et serviteur", *ibid*, vol. 12, p. 89.
- 10) *Quelle est ma foi ?*, p. 57.
- 11) "Le Royaume des cieux est en vous" dans *Tolstoï et Gandhi*, p. 79.
- 12) "Résurrection", dans *Les œuvres littéraires de Tolstoï*, vol. 13.
- 13) *Quelle est ma foi ?*, p. 281.
- 14) "La lumière luit dans les ténèbres", dans *Les œuvres littéraires de Tolstoï*, vol. 14, p. 604.
- 15) *Quelle est ma foi ?*, p. 109.
- 16) *Ibid*, p. 47-48.
- 17) "Bouddha", dans *Les œuvres littéraires de Tolstoï*, pp. 340-341.

Tolstoï et le luxe

Boris Mandjov était étudiant à l'université de Kiev, quand il écrivit à Tolstoï pour lui conseiller de renoncer à son titre, à ses biens et à sa famille pour vivre comme un mendiant. Tolstoï prit la lettre très au sérieux ; sa réponse ne fut pas tapée à la machine en plusieurs exemplaires, mais recopiée à la main par son secrétaire Boulgakov, et seul le brouillon fut conservé. Contrairement au désir de Tolstoï, la lettre fut publiée dans le journal *La Pensée* de Kiev peu de temps après sa mort.

lasnaïa Poliana, 17 février 1910

Votre lettre m'a profondément touché. Ce que vous me conseillez de faire constitue mon rêve le plus cher, mais jusqu'à présent je n'ai pas pu le réaliser. Il y a à cela de nombreuses raisons (mais ce n'est certainement pas que je veuille me ménager), la raison essentielle est que je ne veux en aucun cas que cela soit fait pour exercer une influence. Ce n'est pas en notre pouvoir et ce n'est pas cela qui doit guider notre conduite. On ne peut et on ne doit agir que lorsque c'est indispensable, non pas pour des objectifs extérieurs, mais pour satisfaire une exigence intérieure, quand il est aussi moralement impossible de ne pas tousser quand on perd sa respiration. Je ne suis plus guère éloigné de cet état et je m'en rapproche chaque jour davantage.

Ce que vous me conseillez de faire : renoncer à ma position sociale, à mes biens, distribuer ma fortune à ceux qui s'estimeraient en droit de compter dessus après ma mort, a été fait voici plus de 25 ans. Mais le simple fait de vivre avec ma femme et ma fille dans un luxe qui me fait horreur et dont j'ai honte, au milieu de la misère ambiante, ne cesse de me torturer, il n'y a pas un jour où je ne pense pas à suivre votre conseil.

Je vous remercie infiniment de votre lettre. Celle que je vous écris ne sera connue que d'une seule personne. Je vous demande pareillement de ne la montrer à personne.

Avec toute mon affection,

Léon Tolstoï

Extrait de Léon Tolstoï, *Lettres II*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 369-370.

Que lire de Tolstoï ?

FRANÇOIS VAILLANT

Il faudrait tout lire de Tolstoï pour apprécier son œuvre littéraire, goûter le dédale de ses pensées philosophiques et percevoir les traits de son cœur vibrant d'humanité. A l'exception des romans, les ouvrages de Tolstoï sont introuvables aujourd'hui en librairie. Pour en dénicher, il faut fouiller les rayons des bouquinistes, arpenter les bibliothèques de prêt, à moins que les greniers de nos grands-parents ne renferment quelques-uns de ces trésors.

Les écrits de Tolstoï font l'objet de 90 épais volumes édités à Moscou en langue russe (1928-1958), grâce au travail de titan réalisé par Tchertchov, écrivain, éditeur et secrétaire de Tolstoï. Une collection complète de cette œuvre se trouve à l'Institut d'études slaves, 9 rue Michelet, 75006 Paris. A Paris, les éditions Stock ont publié (1902-1923) les *Œuvres complètes* de Tolstoï, la traduction est de M.J. Bienstock ; ces *Œuvres complètes* ne sont pas tout à fait complètes mais il y a cependant 28 volumes ! Le vol. XIX (1908) *Confessions* et le vol. XXIV (1923) *Quelle est ma foi ?* sont des écrits où Tolstoï expose ce qu'il entend par foi et vie chrétiennes.

Il existe trois recueils d'articles et de nouvelles de Tolstoï où l'on trouve entre autres exposés le principe de non-résistance au mal, ils ont été publiés en France du vivant de l'écrivain : *Les Rayons de l'aube*, Paris, Stock, 1901 ; *Appels aux dirigeants*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1902 ; *Conseils aux dirigés*, Paris, éd. Eugène Fasquelle, 1903. Ces livres contiennent chacun des lettres, des nouvelles, parfois des petits récits.

Dans l'ouvrage *Tolstoï et Gandhi*, textes originaux traduits et présentés par Marc Seménoff sous la direction de Lanza del Vasto, Paris, Denoël, 1958, on trouve la correspondance (incomplète) entre Gandhi et Tolstoï, *Le Royaume des Cieux est en vous*, *L'argent et le travail*, *Histoire d'Ivan le petit sot*. Ce dernier titre a été traduit sous l'intitulé *Histoire d'Ivan l'imbécile*, Paris, Larousse, 1988, coll. Classiques juniors. Un universitaire américain, Martin

Green, a écrit *The origins of non-violence : Tolstoï and Gandhi in their historical settings*, University Park (Pennsylvania), 1986. La correspondance entre Gandhi et Tolstoï, avec la fameuse *Lettre à un Hindou* de Tolstoï, se trouvent présentées et commentées dans *Mahatma Gandhi and Leo Tolstoy letters*, édité par B. Srinivasa Murthy, 1987, à commander à Long Beach Publications, Post office Box 14807, Long Beach, California 90803. Les Italiens Pier Cesare Bori et Gianni Sofri ont publié récemment un *Gandhi e Tolstoj* de 250 pages aux éditions Il Mulino. Ceci ne doit pas nous faire oublier que M. I. Markovitch a fait publier en 1928 *Gandhi et Tolstoï*, à la Librairie ancienne Honoré Champion, Paris. Il s'agit d'une thèse que l'auteur a soutenu à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris ; cet écrit est un outil intéressant pour étudier la non-violence chez Tolstoï et Gandhi. Les *Journaux et carnets* de Léon Tolstoï, ce que l'on peut qualifier de journal intime de l'écrivain, ont été édités chez Gallimard, en trois tomes de 1 400 pages chacun, dans la collection Bibliothèque de La Pléiade (1979, 1980, 1985).

On sait que Tolstoï a entretenu une correspondance très impressionnante avec des personnes les plus diverses. R.F. Christian a établi une édition de plusieurs des lettres de Tolstoï. Il y a deux volumes, *Lettres I (1828-1879)* et *Lettres II (1880-1910)*, parus en 1986 chez Gallimard. On voit mal ce qui a présidé au choix de certaines lettres de Tolstoï, laissant tant d'autres de côté, ce qui peut décourager le lecteur ; par ailleurs l'absence de table des matières est bien regrettable.

Parmi les vies de Tolstoï, il faut dire avec insistance que le *Tolstoï* du grand écrivain Henri Troyat publié à Paris en 1969 est profondément décevant. Troyat a délibérément ignoré tout ce que les partisans de la non-violence peuvent apprécier chez Tolstoï. *La vie de Tolstoï* par Birioukov, quatre volumes (1906-1923) est une biographie très stimulante. *La Vie de Tolstoï* écrite par Romain Rolland est un chef-d'œuvre, Paris, Hachette, 1911. Cet ouvrage a connu sept réimpressions. Ce livre merveilleusement bien écrit se termine par quelques extraits de la correspondance entre Gandhi et Tolstoï ; on y trouve en final une liste presque complète de tous les romans, essais et textes importants de Tolstoï. A lire absolument si vous le trouvez. Il existe encore *La vie de Tolstoï* de M. Hofmann et A. Pierre, Paris, Gallimard, 1934, beaucoup moins savoureux que le livre de Romain Rolland. Signalons encore que la Bibliothèque

nationale de Paris a publié en 1960 un *Léon Tolstoï* qui n'est autre que le catalogue de l'exposition organisée à Paris pour le cinquantenaire de la mort de Tolstoï. Cet ouvrage a plusieurs belles photographies de documents.

Tolstoï a été un passionné d'éducation, comme le rappelle Charles Baudoin dans son livre *Tolstoï éducateur*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1921. D'une manière générale, en dehors des œuvres complètes (voir ci-dessus), on trouve très difficilement les écrits pédagogiques de Tolstoï, ce qui est dommage car il y a là un domaine passionnant qui mériterait d'être exploré. Les principes éducatifs dégagés par Tolstoï, fondateur d'une école pour des enfants de paysans, ne sont pas sans rappeler les tâches éducatives que la Communauté de l'Arche fondée par Lanza Del Vasto continue de développer dans son école primaire à La Borie Noble, 34650 Roqueredonde.

Serge Tolstoï, petit-fils de l'écrivain, qui a exercé à Paris la profession de médecin, est l'auteur du livre *Les enfants de Tolstoï*, Paris, Perrin, 1989. Il raconte l'exil de plusieurs des membres de la famille Tolstoï après la révolution d'octobre, et présente avec beaucoup de fraîcheur la vie des descendants de l'écrivain. Serge Tolstoï est également à l'origine du livre d'art *Léon Tolstoï, photographies de Sophie Tolstoï*, Marc Vokar éditeur, 1991. Ce très joli ouvrage, de lecture émouvante, comporte un grand nombre de photographies provenant du Musée Tolstoï de Moscou qui possède plus de 800 photographies prises par Sophie Tolstoï. Ce livre d'art comporte une intéressante introduction ; il se vendait autour de 350 F mais on le trouve actuellement à 120 F environ chez des soldeurs spécialistes en livres d'art.

La bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves (9, rue Michelet, 75006 Paris) publie *Les Cahiers Léon Tolstoï* qui contiennent les communications des colloques organisés par l'Association des Amis de Tolstoï. *Les Cahiers Léon Tolstoï* n° 2 est intitulé "Tolstoï, philosophe et penseur religieux". Ecrire à l'Institut d'études slaves pour demander la liste des numéros des *Cahiers Léon Tolstoï*.

Ces indications bibliographiques sont très loin d'être exhaustives, mais elles peuvent aider le lecteur d'ANV à mieux cerner le vrai visage de l'homme d'Iasnaïa Poliana, lui qui a tant de choses encore à nous faire découvrir sur le chemin de la vie, de la non-violence.

ALTERNATIVES NON VIOLENTES

dossiers, recherches, documents
sur la non-violence

revue associée à l'Institut de Recherches sur la Résolution Non-violente des Conflits (IRNC)

Ecrivez, à ANV,
16 rue Paul-Appell,
42000 Saint-Etienne,
pour recevoir gratuitement
10, 20 ou 50 dépliantes,
selon votre choix.
L'équipe d'ANV vous en remercie
chaleureusement.

ANV édite un joli dépliant qui présente la revue, indique les numéros disponibles et propose un abonnement.

Aidez-nous à le distribuer !

Offrez le numéro d'Alternatives non-violentes que vous venez de lire sur Tolstoï

**PRIX
REDUITS**

1 exemplaire : **50 F** au lieu de 57 F.

3 exemplaires : **140 F** au lieu de 168 F.

5 exemplaires : **220 F** au lieu de 280 F.

Tous ces tarifs s'entendent port compris.

A retourner à ANV, 16 rue Paul-Appel - 42000 Saint-Etienne

Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

Je commande ... exemplaire(s) du n° 89 d'ANV pour le prix de ...

Joindre le chèque à la commande à l'ordre de ANV, CCP 2915 21 U Lyon

Nous avons lu...

Serge Tolstoï, *Les enfants de Tolstoï*

Paris, Perrin, 1989, 278 p., 130 F.

Que sont devenus les enfants et les petits-enfants de Léon Tolstoï ? Ce livre plein de saveur est à lire si on aime Léon Tolstoï, car, si on en aime un dans cette famille, on les aime tous.



L'auteur, Serge Tolstoï, né en 1911, est fils de Mikhaïl Tolstoï (1879-1944), lui-même fils de Léon Tolstoï (1828-1910). Les enfants de Tolstoï et la personnalité de l'écrivain apparaissent ici en pleine lumière. Tout est raconté avec justesse, donc sans complaisance, avec fraîcheur, sans longueur.

L'humour, la délicatesse et la joie de vivre du comte Serge Tolstoï transparaissent au fil des pages.

Certains pourraient croire que le petit-fils de Léon Tolstoï passe son temps à encenser son grand-père. Il n'en est rien. L'auteur raconte et commente par exemple le rôle parfois néfaste que Léon Tolstoï a exercé dans l'éducation de ses filles, en particulier de l'aînée Tatiana et de Macha, n'hésitant pas à les empêcher plusieurs fois de se marier pour essayer de les garder auprès de lui.

Serge Tolstoï n'a pas connu Léon Tolstoï, mais il se souvient très bien de sa grand-mère, Sophie Behrs-Tolstoï. Serge avait six ans lorsque ses parents l'ont emmené pour la première fois à Iasnaïa Poliana. Il ne pourra y retourner en visite qu'en 1960, à cause du pouvoir communiste. Une grande partie de la famille de Léon Tolstoï a quitté la Russie durant, ou après, la révolution de 1917. Serge Tolstoï raconte l'exil qu'il a vécu enfant, où sa famille a dû déménager souvent, dans des conditions, il est vrai, que bien d'autres réfugiés auraient aimé connaître.

L'influence de Léon Tolstoï sur ses enfants a été considérable. Certains ont aimé à dire qu'il n'était pas facile d'avoir un père aussi célèbre et en même temps si difficile à vivre. Mais on est surpris que ces enfants, devenus adultes, ont su chacun se construire une personnalité propre, originale, heureuse, les uns devenant de vrais tolstoïens,

quelques autres s'éloignant de tout ce que leur père avait cherché à promouvoir.

Des anecdotes viennent régulièrement illustrer les propos de l'auteur. Léon Tolstoï est connu pour sa plume élégante et incisive, celle de Serge Tolstoï semble avoir plongé dans le même encier. La force et l'originalité de la famille de Léon et Sophie Tolstoï résident dans le fait qu'on se sent très vite en faire partie spirituellement. Une famille sans frontière, où la passion de la vie heureuse l'emporte sur le mensonge, la violence et la médiocrité.

François Vaillant

Henry-David Thoreau *La désobéissance civile*

Ed. Utovie-Robin des Bois, 48 p., 1993,
45 F, port compris (Utovie, 40320 Bats).

Cet écrit a été lu par Tolstoï et Gandhi. Tous deux y trouvèrent une confirmation morale et politique de leur combat non-violent. Quand des lois sont injustes, il faut leur désobéir et être prêt à en payer le prix. En agissant de cette manière responsable, la désobéissance civile révèle au grand jour l'injustice que beaucoup acceptent passivement.

H.-D. Thoreau (1817-1862) est un américain qui a vécu de longues années

au Canada. Passionné d'éducation, il a rédigé de nombreux écrits dont celui-ci. Son titre original se traduit par *Du devoir de désobéissance civile*. Les spectateurs du film *Le cercle des poètes disparus* ont entendu deux fois le professeur héros de cette œuvre cinématographique se référer explicitement à Thoreau. Combien de spectateurs se sont-ils ensuite précipités en librairie pour savoir qui était ce fameux Thoreau ?

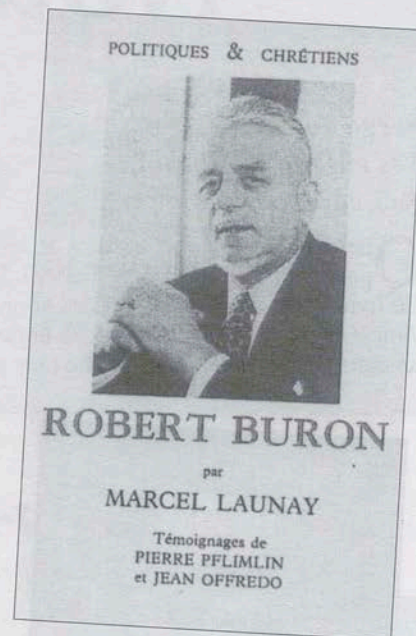
Le mobile de Thoreau, en écrivant *La désobéissance civile*, est de réagir à



la guerre entre les Etats-Unis et le Mexique, en 1847-48, qui se termina par l'annexion aux Etats-Unis d'un immense territoire entre le Texas et la Californie. « *Il est applaudi, écrit Thoreau, le soldat qui refuse de servir dans une guerre injuste, par ceux-là mêmes qui ne refusent pas de financer le gouvernement injuste qui mène à la guerre* » (p. 17). La force de l'écrit de Thoreau est de montrer qu'il ne suffit pas au citoyen d'attendre que la majorité des siens soient persuadés d'une mauvaise loi pour déjà y désobéir. « *Sous un gouvernement qui emprisonne quiconque injustement, la véritable place d'un homme juste est aussi la prison* » (p. 23). Thoreau a séjourné en prison. Pour lui, la lutte contre la guerre et contre le régime esclavagiste alors en vigueur aux Etats-Unis consiste à refuser de payer l'impôt qui participe à entretenir ces méfaits.

On ne peut que féliciter les éditions Utovie et Robin des Bois de nous permettre de lire cet opuscule si pertinent de Thoreau, devenu introuvable en librairie. On regrette néanmoins qu'aucune introduction à cet écrit ne figure dans cette édition. Elle serait la bienvenue pour situer Thoreau, historiquement et politiquement. Pour combler cette lacune, le lecteur peut toujours se référer aux excellents articles sur Thoreau et la désobéissance civile parus dans le mensuel *Non-Violence Actualité*, en mai et septembre 93 (NVA, B.P. 241, 45202 Montargis cedex).

F.V.



Marcel Launay *Robert Buron*

Paris, Beauchesne, coll. Politiques & Chrétiens n° 9, 208 p., 120 F.

Voici la première biographie consacrée à Robert Buron (1910-1973), une personnalité marquante de la IV^e et de la V^e Républiques, et dont le souvenir est associé à de grandes dates de leur histoire, telles, par exemple, 1954, avec le gouvernement de Mendès-France, ou les accords d'Evian. Européen convaincu, Robert Buron s'est également intéressé au tiers-monde. Il a fondé en 1966 le mouvement *Objectif 72*, se livrant à un travail prospectif qui a dépassé les clivages politiques traditionnels.

Parmi les multiples actions peu connues de Robert Buron, il faut noter qu'il aida le Père Lebreton, que l'abbé Pierre lui avait fait rencontrer, pour fonder *Economie et Humanisme*. En 1962-63, en lien avec Louis Lecoin, il fait pression sur le gouvernement Pompidou pour qu'un projet de loi en faveur de l'objection de conscience soit enfin déposé sur le bureau de l'Assemblée nationale. En janvier 1969, on retrouve Robert Buron à la barre des témoins du procès d'Orléans où les abbés Jean-Pierre Perrin et Jean Desbois, avec Jean-Marie Muller, tous réservistes, sont poursuivis pour avoir renvoyé leur livret militaire.

La figure de Robert Buron indique que l'engagement d'un chrétien en politique peut être fécond et profitable pour tous. Plusieurs de ses textes sont présentés *in extenso* dans la 2^e partie de l'ouvrage. Certains sont des discours et rappellent que la belle éloquence n'a pas d'âge lorsqu'elle est pertinente.

F.V.

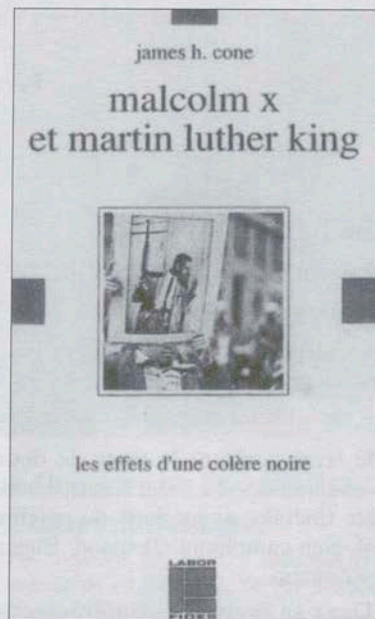
J.H. Cone *Malcolm X et Martin Luther King*

Genève, Labor et Fides, 1993, 144 p., 59 F
(ouvrage diffusé en France par le Cerf)

Malcolm X et King sont deux Noirs américains qui ont été assassinés respectivement en 1965 et 1968. Pour l'opinion publique, Malcolm X et King

évoquent des images contraires, « *le premier a été haineux et violent, le second doux et non-violent* ».

Les jeunes Noirs aux USA ont découvert récemment la vie de Malcolm X grâce à un film à succès, et beaucoup en ont fait une idole prônant la violence. Ce qui a été récupéré par la mode vestimentaire où le "X" est devenu un emblème sur casquettes et T-shirts !



Malcolm X et King sont-ils vraiment à opposer comme les médias l'ont toujours fait ? Non, répond Cone, l'auteur de ce livre, lui-même Noir américain. L'intérêt de cet ouvrage réside dans la démonstration de cette

thèse. Malcolm X et King ont cherché à rendre aux Noirs leur dignité dans une société qui ne voulait pas entendre parler d'eux. Leurs pratiques ont été différentes, autodéfense pour l'un et non-violence pour l'autre. Malcolm X estimait qu'il ne fallait rien attendre des Blancs, que les Noirs n'avaient qu'à imposer leurs droits, alors que King a lutté pour les mêmes droits, mais en voulant changer le comportement des Noirs et des Blancs. Il est vrai que Malcolm X déployait une haine farouche à l'égard des Blancs, mais il n'a jamais porté d'arme et ne fut jamais impliqué dans un acte violent (p. 16).

King et Malcolm X ont évolué tous les deux par rapport à leurs premières luttes. Le chrétien King a fini par être écœuré de la lâcheté des responsables des Églises, et le musulman Malcolm X a laissé tomber l'idée de racisme à l'égard des Blancs après un pèlerinage à La Mecque. « *Il fonda alors l'Organisation de l'Unité afro-américaine dans un effort d'internationaliser la lutte noire et d'y participer plus activement, rejoignant ainsi l'organisation de King et des autres* » (p. 55).

Deux jours avant de rencontrer King, son ancien adversaire, Malcolm X est assassiné par un commando de la secte Nation de l'Islam. Les médias des Blancs américains ont appris à reconnaître la portée de la lutte non-violente de King, mais ont toujours dénigré l'action de Malcolm X, l'enfermant encore dans un rôle de dangereux intellectuel excité.

Pour Cone, King et Malcolm X symbolisent tous deux la tradition de libération des Noirs dans une société qui les opprime encore. Les Noirs pauvres sont aujourd'hui plus pauvres qu'ils ne l'étaient dans les années soixante. L'auteur croit véritablement à l'efficacité de la non-violence. Cet aspect rend la thèse de son livre encore plus valide, puisque pour lui « *King et Malcolm X ont beaucoup apporté à l'identité afro-américaine et aussi, de façon tout aussi importante, à l'Amérique blanche et aux Américains en général* » (p. 134).

Ce livre solidement argumenté n'aborde malheureusement pas le fait que Malcolm X fut un musulman mis-

sionnaire et King un pasteur protestant. On aurait mieux comprendre le cheminement de Malcolm X à partir de sa foi en l'islam qui, comme il le dit lui-même, « *enseigne la loi du talion, le respect de chacun et son traitement avec équité. Mais elle enseigne également de trancher le pied de celui qui vous marche dessus* » (p. 57). Il n'en demeure pas moins que cet ouvrage présente l'énorme mérite de mieux nous faire découvrir King et Malcolm X, qui, dans la conscience noire, ne vont pas l'un sans l'autre.

F.V.



Dalaï Lama et Eugen Drewermann *Les voies du cœur*

*Non-violence et dialogue
entre les religions*

Paris, Cerf, 1993, 124 p., 70 F.

Ce livre contient le texte de deux conférences du Dalaï Lama, bouddhiste tibétain, et un écrit du célèbre théologien catholique allemand, Eugen Drewermann.

Dans sa première conférence, le Dalaï Lama reconnaît que les religions se sont infligées mutuellement beaucoup de souffrances. Le temps leur est venu de s'écouter, non pour se niveler par le bas ou pour créer une nouvelle religion qui les réunirait (une illusion), mais pour comprendre que cette diversité est une richesse de sens. Certaines

croient que Dieu est créateur, d'autres pas, mais toutes parlent de miséricorde, d'amour et de sympathie, comme l'ont montré les différents fondateurs de ces grandes religions (Bouddha, Mahavira, Jésus-Christ...).

La deuxième conférence du Dalaï Lama a pour titre « *Non-violence et paix mondiale* », et, dit-il, « *Je crois que non-violence, amour et sympathie sont absolument décisifs pour l'avenir de l'humanité et que, pour cette raison, ils ne doivent pas relever de la religion* » (p. 34). Le temps du désarmement mondial est venu. Le commerce des armes est qualifié de honteux (p. 39) par le maître spirituel tibétain. La non-violence est surtout pour lui une disposition du cœur et de l'esprit à l'égard d'autrui et de l'environnement. De nombreux tibétains l'expriment, eux qui luttent avec non-violence pour que le Tibet retrouve bientôt sa liberté encore confisquée par la Chine.

Eugen Drewermann rappelle dans la deuxième partie du livre qu'il a découvert le bouddhisme à l'âge de seize ans, à une époque où le pape et les curés de paroisse vantaient le réarmement de l'Allemagne et où on n'avait pas le droit d'en appeler à sa propre conscience pour refuser le service militaire (p. 45). Le bouddhisme a fait découvrir au futur théologien catholique (actuellement condamné par Rome) le désir de ne pas blesser, la non-violence, qu'il a retrouvé dans le Sermon sur la montagne. Vient ensuite un commentaire fabuleux du *Notre Père*. Pour Drewermann, cette prière,



qu'ont apprise les premiers disciples de la bouche de Jésus, peut être dite par des hommes de diverses religions, sans qu'ils renient la leur. Par exemple, en disant « *Que ton règne vienne* », Drewermann commente par ces lignes : « *Ton Nom, la réalité, Ton être, que cela soit la seule chose qui compte. Car c'est seulement là où Tu règnes que les hommes deviennent grands. Que ne règne en nos cœurs aucun royaume de la terre se fondant sur les armes, l'argent et l'arrogance. Seigneur, Tu es, Toi le seul digne de confiance, Toi le seul qui perdure, Toi le but de l'espérance de tous les hommes. Que ton Royaume vienne !* » (p. 57).

L'apport psychanalytique si cher à Drewermann jette de belles lumières dans ce commentaire de la prière enseignée par Jésus. Puis viennent des pages absolument passionnantes qui viennent éclairer la phrase de Jésus : « *A celui qui te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre.* » Le courage de refuser l'engrenage de la violence est assurément le premier pas qu'il faut poser pour tenir la vie publique hors de la violence. Drewermann critique ici à juste titre la théorie de la guerre juste, encore énoncée dans le *Nouveau catéchisme* promulgué par Jean-Paul II. La vraie filiation divine n'en demeure pas moins de toute éternité l'amour des ennemis, et ceci, comme le montre Drewermann, peut se manifester dans le cœur de tout homme, en toutes circonstances, en marchant dans la rue comme au travail.

Un grand livre, où le spirituel, l'éthique et le politique font bon ménage. C'est rare à notre époque.

F.V.



Le Courrier de l'UNESCO Le temps de désarmer

50 p., octobre 93, 22 F., à commander au Courrier de l'UNESCO, 31 rue François-Bonvin, 75732 Paris cedex 15.

De nombreux arguments — moraux, politiques et socio-économiques — plaident désormais pour une « course au désarmement ». Mais le contexte de l'après-guerre froide met aussi au jour des contradictions, des habitudes, des facteurs de blocage qui n'arrivent pas à

disparaître. De nouvelles conceptions du désarmement s'ébauchent, en même temps que se manifestent de nouvelles tendances au réarmement.

Ce numéro est riche en réflexions. Le désarmement est une chance à saisir pour un meilleur développement, mais les marchands de canons ne l'entendent pas de cette oreille-là.

F.V.

Michel Fize Les bandes

« *L'entre-soi* » adolescent

Paris, Epi-Desclée de Brouwer, 1993, 183 p., 120 F.

Dans un souci de dépassionner le débat sur les bandes, l'auteur nous remet en mémoire l'universalité du phénomène tant dans l'espace que dans le temps. Le livre s'ouvre sur un intéressant panorama des bandes du passé et du présent, d'ici et d'ailleurs. Les adolescents ne forment pas des bandes seulement au Val-Fourré, à Mantes-la-Jolie, à Montfermeil... L'intérêt du lecteur est éveillé, mais il restera hélas sur sa faim. Les parallèles ne sont qu'effleurés et l'analyse est pauvre. Michel Fize nous rappelle que les adolescents de banlieues défavorisées n'ont pas le monopole de la violence et que celle-ci est répartie dans tout le corps social et touche aujourd'hui de larges fractions de la jeunesse et du monde adulte.

Certes, mais il reste que nous sommes confrontés aujourd'hui à un phénomène de violence dans ces banlieues qu'il s'agirait de comprendre et de guérir. Or dans cet ouvrage, on trouve des assertions rapides, des généralisations, mais nulle trace de démonstration.

L'auteur constate que l'adolescent fait peur. Il esquisse des raisons historiques et sociales, mais peut-on faire l'impasse sur les causes psychologiques de cette peur ? Bref, on cherchera en vain une pensée originale, ou quelques éléments poussant à réflexion.

Formation d'animateurs/formateurs à la pratique non-violente

Vous animez des groupes de temps à autre ou régulièrement, vous avez des connaissances de base sur la non-violence, vous désirez mieux aborder les questions de violence et de conflit : cette session est pour vous !

Date : du lundi de Pâques 4 avril 1994 (soir) au dimanche 10 avril (au matin).

Lieu : Mézières (campagne vaudoise, près de Lausanne).

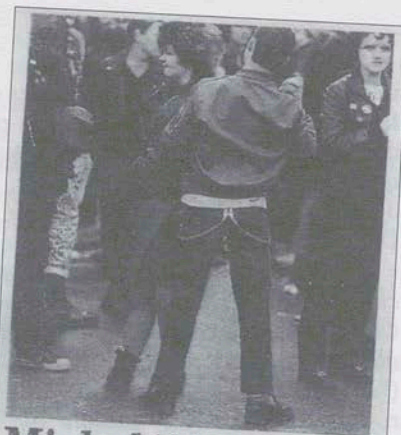
Participants : 10-15 hommes et femmes francophones motivés.

Prix : 400 francs suisses négociables (si les demandes de subvention aboutissent).

Objectifs : animation de groupes avec les thèmes "violence-conflit" ; savoir clarifier une demande ; acquérir des outils adaptés ; faire le lien entre les moyens utilisés et la fin poursuivie ; être conscient du rôle et des motivations du formateur.

Animateurs : Jean-François Lecocq (UP/Belgique, Marie-Catherine Menozzi (PBI & Cun/France), Philippe Beck et Michel Mégard (CMLK/Suisse).

Renseignements : Cun du Larzac, 12100 Millau. Tél. 65 60 62 33. ou Marie-Catherine Menozzi, Le Village, 26560 Eourres.



Michel Fize Les bandes L'«entre-soi» adolescent

Beaucoup de questions sont posées, plusieurs fois (tout le livre, pourtant court, est très répétitif), mais peu de réponses sont proposées. Les informations sont parfois confuses, on aura du mal à saisir la différence entre les zoulous, violents selon Michel Fize et les zulus, non-violents. Rythmes coupés, phrases sans verbe, l'auteur use d'un style télégraphique lassant. Une phrase du livre le résume : « *Les interrogations demeurent.* »

Isabelle Filliozat

Remerciements

ANU tient à exprimer sa profonde reconnaissance au docteur Serge Tolstoï qui nous a autorisés à reproduire plusieurs des photographies parues dans "Léon Tolstoï, photographies de Sophie Tolstoï".

Nous remercions également Annie Cholley, Jeannine Libouban et Jean-Pierre Lanvin pour leur travail de recherche bibliographique, Bernard Boudouresques qui décrypte régulièrement pour *ANU* les enregistrements des interviews, ainsi que Jean Van Lierde et Pierre Arcq qui ont été les premiers, en 1991, à encourager de leurs précieux conseils ce numéro d'*ANU* sur Tolstoï.



Le prochain numéro
d'*Alternatives Non-Violentes*
sera consacré à **La justice**
et l'institution judiciaire

Abonnez-vous, Abonnez vos amis

Bulletin d'abonnement

à envoyer à: A.N.V.
16, rue Paul-Appell
42000 Saint-Etienne

Nom :

Prénom :

Adresse :

Je souscris un abonnement d'un an (4 numéros),
à partir du numéro

Je commande dépliants de présentation de la revue
(gratuits).

Tarif minimum : 180 FF.
Soutien, à partir de : 300 FF.
Etranger : 240 FF.
Chômeurs, étudiants, objecteurs... : 140 FF.

Si vous en avez les moyens, considérez le tarif "soutien" comme le tarif normal pour vous : vous nous aiderez ainsi à maintenir le tarif minimum assez bas, pour que personne ne soit empêché de nous lire pour raison financière... Un immense merci.

.....

Je verse donc la somme de
à l'ordre de A.N.V., CCP **2915-21** U LYON

[illegible]

Connaître l'extrême-droite pour mieux lui résister. Construire une France pluri-ethnique. Albert Jacquard dénonce le cancer nucléaire. Premières analyses du rapport sur *La dissuasion civile*.

Le point sur le mouvement de paix en RFA, après les déploiements des euromissiles. Théodor Ebert réfléchit sur les moyens d'introduire la "défense sociale" dans son pays. L'éducation à la paix en RFA.

Donnent leur opinion sur le livre *La dissuasion civile* : Ch. Hernu, B. Stasi Y. Lancien, les généraux Le Borgne, Buis, Copel, l'amiral Sevaistre, des évêques, des stratèges. Le débat s'amorce avec les auteurs du livre. Compte rendu détaillé du colloque de Strasbourg sur les stratégies civiles de défense.

Les formes les plus extrêmes de la violence de masse sont un défi à ceux qui veulent réduire la violence : il faut analyser et connaître les génocides pour mieux empêcher leur retour. Léon Poliakov, F. Ponchaud, Y. Ternon, J.L. Domenach, W. Berelowitch réfléchissent sur les génocides des Juifs et des Arméniens et sur les massacres au Cambodge, en URSS et en Chine.

Guatemala, Bolivie, Uruguay, Brésil : des luttes non-violentes pour les droits de l'Homme et la démocratie. Dans le même numéro, une réflexion de fond sur le rapport entre éthique et technique dans l'action non-violente (J.M. Muller).

Un dossier, unique en français, sur les événements de février 1986. Récit et analyse de la révolution non-violente qui a chassé Marcos. Nombreux témoignages des acteurs directs de ces événements. Dossier illustré de nombreuses photos.

Mouvements pour la paix et l'écologie en Tchécoslovaquie, Hongrie, RDA, Pologne, Yougoslavie.

Jean-Marie Muller propose les définitions d'une soixantaine de mots couramment utilisés dans la recherche sur la non-violence. Toutes les formes d'action sont passées en revue ainsi que quelques notions-clé. Un outil pratique et éclairant.

Le terrorisme : comment se distingue-t-il des autres formes de violence ? Comment le juger ? Comment lui résister ? Des questions vitales pour la démocratie. Avec Olivier Mongin, Michel Wieriora, Edwy Plenel.

N° 70 : INTIFADA - RÉVOLUTION AMÉRICAINE (30 F)

Deux dossiers dans ce numéro : la résistance civile en Palestine (l'Intifada peut-elle réussir autrement que par la non-violence ?) et deux études sur les mouvements de résistance civile qui ont mis en route la révolution américaine à la fin du XVIII^e siècle.

**N° 72 : STRATÉGIES NON-VIOLENTES :
OÙ EN EST LA RECHERCHE ? (30 F)**

Cinq ans après la création de l'Institut pour la résolution non-violente des conflits (IRNC), un premier bilan des recherches qu'il a menées : sur l'énergie, sur les collectivités locales, sur les associations, sur la défense européenne.

N° 73 : REPÈRES POUR LA NON-VIOLENCE (30 F)

Ce numéro d'archives vous propose une série d'articles parus dans A.N.V. entre 1973 et 1983. Des repères pour la réflexion et l'action sur les grands thèmes qui intéressent la non-violence.

N° 74 : LES SANCTIONS ÉCONOMIQUES (30 F)

Les boycotts et les embargos sont-ils efficaces ? Analyse des sanctions économiques établies dernièrement contre Israël, l'Afrique du Sud..., ou contre les entreprises telles que Nestlé. Le boycott des consommateurs en France.

N° 77 : VIOLENCES, LES ENFANTS AUSSI (30 F)

Quolibets et brimades, délinquance et suicide, d'où vient la violence des enfants et des adolescents ? Ce numéro montre avant tout que les violences sournoises subies durant la petite enfance ressortent plus tard chez le sujet. Psychologues, psychanalystes, pédiatre et avocat expliquent le pourquoi et le comment des violences chez l'enfant.

**N° 78 : AMÉRIQUE LATINE :
LE COMBAT DES FEMMES (30 F)**

Le combat des femmes a pris ces dernières années une nouvelle ampleur en Amérique latine. Elles luttent contre la misère et les autres violences, dont le "machisme". Témoignages de militantes ; analyses par des femmes sociologues, anthropologues...

**N° 79 : SPÉCIAL PROCHE-ORIENT
LA GUERRE... ET APRÈS (35 F)**

L'embargo aurait marché si on l'avait poursuivi : propos d'un économiste. Le pétrole et les ventes d'armes. La guerre n'a fait qu'accentuer les problèmes au Proche-Orient. Interviews exclusives de G. Corm et de I. Halévi.

N° 80 : POUR UNE ÉTHIQUE DU COMPROMIS (35 F)

La dynamique non-violente invite parfois à faire des compromis, non des compromissions. Le compromis dans le couple, dans l'entreprise, en politique... Jusqu'où aller ? La médiation, par J-F. Six. Interview de P. Ricœur.

**N° 81 : ÉCOLOGIE, NON-VIOLENCE :
LES CONVERGENCES (35 F)**

La démarche écologique inclut dans son éthique les principes de la non-violence. Énergies et civilisation. Où en est le Droit international pour l'Environnement ? Paroles du chef indien Seattle, etc.

N° 82 : AUX QUATRE COINS DU MONDE (40 F)

Actualités de la non-violence : des bouleversements récents ont montré la force de la non-violence, comme parfois ses limites : ex-URSS, Yougoslavie, Liban, Bénin, Madagascar, Tibet... Analyses et commentaires.

N° 83 : VIOLENCE ET NON-VIOLENCE EN ISLAM (40 F)

Le Coran légitime la guerre sous certaines conditions. Perceptions de l'Occident, de la démocratie et des droits de l'Homme dans le monde musulman. Le soufisme et la non-violence. Avec Arkoun, Etienne, Triad...

N° 84 : LES VICTIMES DES VIOLENCES (40 F)

A partir de témoignages de personnes violentées dans leur famille ou agressées dans la rue, ce numéro aborde la question de la justice et du pardon. Avec O. Abel, E. Granger, J. Sommet...

**N° 85 : DÉSARME CITOYEN ! DÉSARMEMENT
ET RECONVERSION : LE TOURNANT (48 F)**

Les dépenses militaires des pays industrialisés sont partout à la baisse. Est-ce pour autant que le désarmement et la reconversion sont correctement engagés ? Les armées continuent à dégrader l'environnement. Avec J-P. Hébert, Ben Cramer, J-M. Lavielle...

N° 86 : L'ÉTAT, ENTRE VIOLENCE ET DROIT (48 F)

Il existe un rapport entre l'Etat, la guerre et la violence. L'Etat de droit peut aller dans le sens de la non-violence, mais à quel prix ? Regard sur la philosophie politique d'Eric Weil et de Hannah Arendt. Avec Bernard Quelquejeu, Hervé Ott... Interview de Blandine Kriegel.

N° 87 : DÉFENSE ET CITOYENNETÉ EN EUROPE (48 F)

Après l'effondrement du bloc de l'Est, les menaces pour la démocratie ont changé. Les stratégies civiles non-violentes sont-elles adaptées pour lutter contre la xénophobie, les nationalismes purificateurs ? Le cas de l'ex-Yougoslavie. ANV publie ici les Actes du colloque organisé par l'IRNC à l'Arche de la Défense (9/01/93). Avec S. Cerovic, A. Michnick, J-M. Muller, J. Sémelin...

N° 88 : LES VIOLENCES SEXUELLES (52 F)

Viols, prostitutions, harcèlements sexuels... La non-violence offre des possibilités pour lutter contre ce qui défigure la relation homme-femme. Témoignages et analyses. Avec J. Dillenseger, I. Filliozat...

N° 89 : DU NOUVEAU SUR TOLSTOI (52 F)

Le grand écrivain russe a été un pionnier éblouissant de la non-violence, face à l'armée, l'État et l'Église, ce qui est méconnu. Un numéro d'ANV exceptionnel, illustré, avec la correspondance complète entre le jeune Gandhi et Tolstoï. Interview du docteur Serge Tolstoï, petit-fils de Léon Tolstoï.

ALTERNATIVES NON VIOLENTES

16, rue Paul-Appell
42000 SAINT-ETIENNE

Rédaction (uniquement) :

François VAILLANT
B.P. 27
13122 VENTABREN
Tél. (16) 42 28 72 25

*Revue associée à l'Institut
de recherche sur la résolution
non-violente des conflits
(I.R.N.C.)*

COMITÉ D'ORIENTATION

Sylvie BLÉTRY
Bernard BOUDOURESQUES
Patrice COULON
Isabelle FILLIOZAT
Etienne GODINOT
Anne LE HUÉROU
François MARCHAND
Christian MELLON
Jean-Marie MULLER
Bernard QUELQUEJEU
Ina RANSON
Alain REFALO
Jacques SEMELIN
Jean VAN LIERDE

Directeur de publication :

Christian DELORME

Rédacteur en chef :

François VAILLANT

sommaire

Éditorial	1
RACONTEZ-NOUS...	
Interview du docteur Serge Tolstoï	5
L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE DE NON-VIOLENCE CHEZ TOLSTOI	
Pier Cesare Bori	13
LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE EN RUSSIE À L'ÉPOQUE DE TOLSTOI	
Sylvie Blétry	15
TOLSTOI FACE À L'ÉGLISE, L'ÉTAT ET L'ARMÉE	
Jean-Marie Muller	26
LA CORRESPONDANCE GANDHI-TOLSTOI	
Textes présentés par François Vaillant	43
DE TOLSTOI À GANDHI : LE PRINCIPE DE NON-COOPÉRATION	
Gilles Salanou	65
TOLSTOI, LÉNINE ET L'OBJECTION DE CONSCIENCE	
Jean Van Lierde	73
LES COMMUNAUTÉS DE TOLSTOISIENS	76
L'ESPRIT DE LA NON-VIOLENCE DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES DE TOLSTOI	
Alain Refalo	78
QUE LIRE DE TOLSTOI ?	
François Vaillant	86
 Pour acheter à prix réduit ce numéro sur Tolstoï	88
Nous avons lu	89

HIVER 1993